

U d'/of OTTAWA
39003000479252

POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

TOME PREMIER.

LEÇONS

SUR LA

POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX,

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS DU LATIN

DU D.r LOWTH,

PROFESSEUR DE POÉSIE A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD ET ÉVÊQUE DE LONDRES,

PAR M. SICARD,

CONSEILLER HONORAIRE A LA COUR ROYALE DE MONTPELLIER.

Seconde Edition,

Revue, et augmentée de la Traduction d'un DISCOURS latin du D.r RAU, professeur de l'Université de Leyde, sur un sujet analogue.

TOME PREMIER.

AVIGNON,

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1839.

AVIS

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Les *Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux*, ouvrage savant du D.r Lowth, mort évêque de Londres, parurent traduites pour la première fois en français, à Lyon, en 1812. Quelques écrivains distingués voulurent bien accorder quelques éloges à cette traduction, et entre autres, M. Ballanche consentit à en être l'éditeur. Engagés par les circonstances à en donner aujourd'hui une seconde édition, nous la livrons à l'impression à peu près telle qu'elle parut pour la première fois. La Préface reste la même, ainsi que le corps de l'ouvrage. Nous avons cherché seulement à faire disparaître quelques taches qui avaient d'abord échappé à notre attention. Mais nous y joignons la traduction d'un discours latin de M. Sébalde-Foulque-Jean Rau (1), sur un sujet qui a beaucoup de rapports avec l'ouvrage de

(1) Voy. son art. dans la Biogr. univers. de M. Michaud.

LOWTH. M. RAU, savant professeur de l'université de Leyde, le prononça, en 1799, lors du rétablissement de la chaire de poésie et d'éloquence sacrée. Il porte pour titre : *De poeticæ facultatis excellentiâ et perfectione, spectatâ in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, et il fut publié in-4° l'année suivante. Ce discours nous fut indiqué par l'écrivain qui rendit compte de notre première édition, dans le Magasin encyclopédique, et nous fûmes redevables de la communication de l'original à la bienveillance du plus illustre de nos savans dans la littérature orientale, M. Silvestre de Sacy, dont le monde savant a si vivement senti la perte, et qui daigna donner cet encouragement à notre travail. Cet écrit est remarquable par les vues nouvelles que l'auteur développe sur l'origine de la poésie, et par les idées ingénieuses que lui suggèrent les divers rapports sous lesquels il considère les trois poètes choisis pour objets de comparaison. L'intérêt qu'il inspire sera peut être un peu affaibli par les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité des poésies d'Ossian, et qui ne sont pas encore entièrement dissipés. Mais cepen-

dant le mérite intrinsèque de ces compositions, dont le fonds au moins appartient sans contestation au Barde Ecossais, nous a portés à croire que la traduction de ce discours était digne d'être réunie à celle du traité plus ample du Dr Lowth. Nous avons apporté à ce nouveau travail tous les soins dont nous sommes capables. Puisse-t-il être reçu avec la même indulgence que le premier !

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1812.

Celui qui le premier fit connaître avec exactitude à l'Europe les antiquités de l'Inde et sa langue sacrée, qui posséda le mieux et en plus grand nombre les idiomes anciens et modernes de l'Orient, l'illustre fondateur de la Société asiatique de Calcutta, M. William Jones, avait écrit ces mots sur le dernier feuillet d'une Bible trouvée dans sa bibliothèque et conservée dans sa famille :

« J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes Ecri-
» tures, et je pense que ce volume (indépendamment
» de sa céleste origine) contient plus d'éloquence, plus
» de vérités historiques, plus de morale, plus de ri-
» chesses poétiques, en un mot, plus de beautés de
» tous les genres, qu'on n'en pourrait recueillir de tous
» les autres livres ensemble, dans quelque siècle et dans
» quelque langue qu'ils aient été composés. (1) »

Eloge magnifique sans doute, qui n'aura pourtant rien d'excessif pour ceux qui ont fait une étude sérieuse de nos livres saints, et qui ont cherché à en pénétrer toute l'excellence

Mais entre les diverses compositions qui forment ce précieux recueil, les monumens que nous ont laissés les poètes sacrés offrent des traits si remarquables, et brillent d'un éclat si éblouissant, que la plupart des écrivains qui, par devoir, par occasion ou par goût, se sont occupés des divines Ecritures, n'ont pu s'em-

(1) Mercure de France, du 23 septembre 1809. Extrait des Mémoires de W. Jones, publiés par lord Teignmouth.

pêcher de distinguer cette poésie sublime, ni se défendre d'un sentiment d'admiration qu'ils ont cherché à faire passer dans l'ame de leurs lecteurs. C'est ainsi que nous voyons notre grand Bossuet (1), M. l'abbé Fleury (2), D. Calmet (3), M. Rollin (4) et tant d'autres, présenter dans des ouvrages dont l'objet était tout différent, quelques aperçus sur la Poésie sacrée des Hébreux; mais ils ne se sont arrêtés que quelques instans à ce beau sujet; ils n'ont fait qu'effleurer en passant une matière si intéressante. La gloire de l'embrasser dans toute son étendue, de l'approfondir, de l'épuiser en quelque sorte, était réservée à M. Lowth.

Ce savant apporta à cette noble entreprise tous les talens et toutes les lumières qui étaient nécessaires pour en assurer le succès. Nous ne craignons pas d'être démentis ni accusés d'exagération, lorsque nous avancerons que son livre fournit à tous ceux qui le lisent, une preuve éclatante qu'à une parfaite connaissance des langues anciennes, et particulièrement de l'hébreu, à l'érudition la plus vaste, à des principes littéraires puisés dans les sources les plus pures, dans les écrits

(1) Préface de son Comment. sur les Psaumes et le Cantique des cantiques.

(2) Discours sur la Poésie des Hébreux.

(3) Dans plusieurs Dissert. insérées dans son Comment. sur la Bible.

(4) 1.er vol. du Traité des Études. En 1778, plusieurs années après la publication du livre de M. Lowth, l'Académie de Rouen proposa, pour sujet d'un concours, la question suivante : *Quelles sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux Livres saints la supériorité sur les livres profanes ?* Le prix fut accordé à M. Ancillon, pasteur de l'église française de Berlin. Son discours fut imprimé dans cette dernière ville, en 1782 (*in*-8.° de 173 pag.); il offre quelques aperçus intéressans sur les écrivains hébreux. M. Herder a aussi mis au jour un Traité sur la Poésie des Hébreux; ce Traité est peu connu en France; on assure qu'il est classique en Allemagne.

d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Longin, notre illustre auteur réunissait en un degré très-éminent, le jugement le plus droit et le plus sage, une sagacité singulière à l'aide de laquelle il sut découvrir des rapports entre des objets qui, aux yeux d'un observateur ordinaire, auraient paru entièrement dissemblables, une finesse de goût exquise, et surtout cet esprit religieux qui, dans l'examen des chefs-d'œuvre des poètes sacrés, ne lui permit jamais d'oublier qu'ils étaient l'ouvrage, non des hommes, mais de l'inspiration divine. Telle sera, nous n'en doutons pas, l'impression que la lecture du livre de M. Lowth produira dans tous les esprits.

Ce livre, même avant d'être imprimé, mérita à son auteur la réputation la plus brillante et de hautes dignités (1); les Leçons qui le composent, et que M. Lowth

(1) Robert Lowth naquit à Winchester, en 1710, et devint successivement professeur de poésie à l'université d'Oxford, archidiacre de Winchester, évêque de Limerick, de Saint-David, d'Oxford, et enfin de Londres. Mais la douleur que lui causa la mort de ses deux filles l'empêcha d'exercer les fonctions de cette dernière dignité. Outre ses Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux, qui parurent pour la première fois, à Oxford, en 1753, il a publié une courte réfutation du système de François Hare, évêque de Chichester, sur la versification des Hébreux, et un discours latin, prononcé en 1751, en l'honneur des bienfaiteurs de l'université d'Oxford, pour remplir la fondation annuelle faite par M. Nathanaël Crewe, évêque de Durham. Ces deux opuscules se trouvent à la suite des Leçons sur la Poésie sacrée, dans plusieurs éditions. On lui doit encore une traduction anglaise du prophète Isaïe, enrichie d'un discours préliminaire et de notes (Londres, 1778, *in-4°*); une grammaire anglaise qui passe pour excellente, et qui a été traduite en français par M. le chevalier de Sauseuil (Paris, 1783, *in-12*); enfin des poésies latines et anglaises. Pour faire connaître à nos lecteurs le talent poétique de M. Lowth, et les mettre à portée de voir combien il a su profiter des modèles qu'il avait étudiés avec tant de soin, nous avons conservé dans notre ouvrage tous

faisait à certaines époques dans l'université d'Oxford, où il était professeur de Poésie, avaient, dès ce temps-là même, jeté le plus grand éclat. L'historien fameux de la décadence et de la chute de l'Empire Romain, qui, dans ses Mémoires (1), se félicite d'avoir assisté à ces Leçons, ne balance pas à leur donner le titre d'*incomparables*. M. Michaélis, l'un des plus habiles orientalistes du siècle passé, s'empressa, lorsqu'elles parurent, d'en rendre le compte le plus avantageux dans le Jour-

les morceaux des livres saints qu'il a imités en vers latins ; et un de nos amis a bien voulu se charger de traduire de l'anglais, langue que nous ignorons malheureusement, une de ses pièces dont le sujet avait une parfaite convenance avec le livre que nous traduisons. Elle a pour titre : *La Généalogie de Jésus-Christ représentée sur la fenêtre orientale de la chapelle du collége de Winchester*. On la trouvera à la fin de notre deuxième volume.

Nous ne pouvons résister à l'envie de transcrire ici l'épitaphe en vers latins, qu'il fit pour sa fille Marie. La simplicité de cette épitaphe, le sentiment profond dont elle est empreinte, ce mélange de la douleur paternelle et de l'espérance chrétienne, nous semblent répandre sur ce peu de vers un charme inexprimable, et autant de sublime que de pathétique.

Cara vale, ingenio præstans, pietate, pudore,
Et plus quàm natæ nomine cara vale.
Cara Maria vale; adveniet felicius ævum,
Quando iterùm tecum, sim modò dignus, ero.
Cara redi, lætâ tum dicam voce, paternos,
Eia age, in amplexus, cara Maria, redi.

M. Lowth termina sa carrière en 1787. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer un ouvrage anglais qui a pour objet sa vie et ses ouvrages, et dont il est fait mention dans l'Esprit des journaux, du mois de mars 1788. Il nous aurait mis en état d'offrir à nos lecteurs de plus amples détails sur ce prélat illustre. Voy. l'*Onomastic.* de M. Saxius ; le Dictionn. hist. de l'abbé Feller ; le nouveau Dict. de Watkins, trad. par M. Lécuy ; le Diction. de Chaudon, dern. édit. et la Biograph. universelle.

(1) Mém. de Gibbon, traduits en franç. par M. Marignié ; 2 vol. *in*-8°.

nal de Gottingue (1), à la rédaction duquel il participait; et non content de ce premier soin, il en publia quelque temps après une édition qu'il accompagna de notes et d'additions telles que l'on était en droit de les attendre de lui. M. Blair, dans ses Leçons de Rhétorique, cite celles de M. Lowth avec les éloges les plus distingués. Le même M. W. Jones, dont nous avons déjà parlé, ne crut pas pouvoir choisir un meilleur modèle pour son Traité de la Poésie asiatique. (2) En France, l'auteur du poème des *Mois* enrichit ses notes de plusieurs imitations latines, fruits de la muse de M. Lowth; et le plus renommé de nos critiques, M. de La Harpe, dans le Discours qu'il a placé à la tête de sa traduction française des Psaumes, s'empresse d'avouer tout ce qu'il doit à notre auteur, pour la connaissance de la Poésie hébraïque, et emprunte de lui une grande partie de ce qu'il en dit. Mais, en même temps, il avance que ce livre a été beaucoup lu : sur ce point, nous oserons n'être pas de son avis; et il nous semble qu'il est bien plus vrai de dire que, si l'on excepte quelques savans et quelques hommes de lettres de profession, peu de personnes en France ont lu le Traité de la Poésie sacrée.

Cet oubli, entièrement indépendant du mérite particulier de l'ouvrage, n'offre, à ce qu'il nous semble, rien de fort surprenant, et il ne nous paraît pas bien difficile d'en découvrir les causes. Rien de plus naturel que d'attribuer cette indifférence à l'idiome étranger dans lequel il est écrit, à l'obscurité de la matière elle-même, si capable d'arrêter souvent le commun des lecteurs; à l'espèce d'effroi que doit inspirer un livre dont presque toutes les pages sont hérissées d'hébreu et de grec.

Nous nous sommes souvent affligés de ce que tant de

(1) *Relationes de libris novis. Fascicul. X.*
(2) *Poeseos asiasticæ comment. libri sex.*

motifs semblaient concourir pour s'opposer à ce qu'un ouvrage si excellent et si utile fût connu autant qu'il mérite de l'être; et animés du désir d'applanir les difficultés que présente cette lecture, de la rendre facile à tout le monde, surtout aux jeunes gens qui, après avoir accordé plusieurs années à l'étude des chefs-d'œuvre anciens et modernes que leur a offerts la littérature profane, doivent souhaiter d'unir à cette connaissance au moins quelques notions sur une poésie d'un ordre supérieur, nous avons consacré les instans de loisir qu'ont pu nous laisser des devoirs impérieux, à en préparer une traduction française que nous soumettons aujourd'hui au jugement du public.

Pour remplir les vues que nous venons d'exposer, voici le plan que nous avons cru devoir suivre dans notre travail. Nous avons traduit en entier le texte de M. Lowth, à l'exception de deux ou trois morceaux extrêmement courts, qui ne contiennent que quelques phrases de politesse adressées à ses auditeurs, et qu'il nous a semblé inutile de conserver : nous nous sommes attachés partout à l'original avec toute l'exactitude dont nous avons été capables; mais c'est principalement en traduisant les passages nombreux des livres saints, que nous avons cru indispensable de nous astreindre à la plus scrupuleuse fidélité. Tout nous en faisait une loi : la nécessité de rendre dans toute leur force les raisonnemens de notre auteur, qui souvent reposent et sont fondés sur la lettre même du texte sacré; le désir de ne faire perdre à nos lecteurs que le moins possible du caractère original et des beautés intrinsèques de ces compositions; enfin, le respect que commande à tout le monde l'inspiration céleste qui anima leurs incomparables auteurs. Il nous a même paru nécessaire de joindre en forme de notes la traduction latine de ces passages, soit celle de M. Lowth, soit celle de la Vulgate, soit celle du P. Houbigant que nous avons suivie quelque-

fois. Nous avons également traduit toutes les notes de M. Lowth qui avaient un rapport direct avec le sujet; mais il en est beaucoup d'autres dans lesquelles l'auteur n'a pour objet que la critique du texte hébreu, et le soin de justifier le sens qu'il lui donne ou l'interprétation qu'il préfère. Celles-ci ne peuvent inspirer quelque intérêt qu'aux savans, et ce n'est pas à eux que notre traduction est destinée; le livre de M. Lowth est entre leurs mains, et pour l'entendre ils n'ont pas besoin de notre secours.

Quant aux notes de M. Michaélis et aux additions qu'il a faites à l'ouvrage même, nous en avons traduit ou abrégé quelques-unes; nous en avons omis un plus grand nombre, malgré le mérite distingué de leur auteur; et des motifs que nous avons regardés comme puissans nous ont déterminés à ce parti En effet, beaucoup de ces notes n'ont qu'une relation éloignée avec la Poésie sacrée, et se rapportent plutôt à l'érudition en général; de telle sorte qu'elles détournent l'attention du sujet principal, et s'écartent du plan de M. Lowth. Certaines ont pour objet la critique et l'interprétation du texte hébreu, et dans celles-ci M. Michaélis a très souvent recours à la langue arabe et aux autres idiomes orientaux. Il est facile de sentir qu'elles ont encore moins de rapport avec la Poésie sacrée, et qu'elles ne peuvent convenir qu'à ceux qui s'appliquent à l'étude de ces langues. Enfin, il en est quelques-unes dans lesquelles, nous ne balançons pas à le dire, il nous a paru contredire sans fondement des opinions respectables, généralement adoptées. On peut, à ce qu'il nous semble, faire usage ici d'une observation pleine de justesse du plus savant de nos orientalistes. « Il est certain, dit-il, que les opinions théologiques » ont une influence nécessaire sur la critique sacrée, » et que le parti que l'on embrasse dans les questions » qui tiennent à cette critique, ne peut ni ne doit être

» indépendant de celui qu'on suit par rapport à la théo-
» logie dogmatique. (1) » Tous ces motifs réunis nous ont décidés à ne joindre à notre traduction qu'un très-petit nombre de notes de M. Michaélis.

Il ne nous reste plus qu'à réclamer l'indulgence de nos lecteurs, pour un travail qui aurait exigé un talent bien supérieur au nôtre, qui était semé de nombreuses difficultés, et dans lequel, par conséquent, il nous a été si facile de nous égarer. Nous ne craindrons pas d'avancer que la traduction des ouvrages didactiques de Cicéron nous aurait peut-être coûté moins de peines et moins de soins que celle des Leçons de M. Lowth. En effet, une foule de commentateurs et d'interprètes ont consacré leurs veilles à l'explication des premiers, de manière qu'il ne reste presque rien dans le texte qui n'ait été éclairci. Il n'en est pas de même des secondes : ici, nous avons été réduits à lutter, seuls et dénués de toute espèce de secours, contre des obstacles qui nous ont souvent arrêtés. Nous avons cherché à les surmonter en redoublant d'application et d'efforts. Nous sommes cependant bien éloignés de l'espoir d'avoir toujours réussi, et c'est pour ces erreurs involontaires que nous demandons de l'indulgence.

Nous venons de retracer la méthode que nous avons crû devoir suivre, en faisant passer dans notre langue un ouvrage dont la traduction nous a semblé pouvoir devenir aussi utile aux lettres qu'à un objet d'un ordre bien plus relevé. En effet, notre savant auteur, en même temps qu'il présente dans ses Leçons une application non interrompue des principes littéraires les plus purs et les plus exacts, fournit de nouvelles vues pour l'interprétation des livres saints, dissipe des erreurs graves que l'ignorance et la mauvaise foi se sont plu à propager,

---

(1) Compte rendu par M. S. de S., d'une dissert. lat. de M. Paulus, sur la langue que parlait J. C. Magaz. Encycl. de 1805, t. 1er.

et nous montre sous leur vrai jour une foule de tableaux qui ont pu offenser la fausse délicatesse de certains esprits, par la seule raison qu'ils s'éloignent de nos opinions et de nos usages. Ce livre est surtout propre à venger les saintes Ecritures et leurs divins auteurs, du ridicule qu'ont voulu répandre sur eux des écrivains téméraires autant que mal instruits en ces matières. Sans doute que la divinité de nos livres saints est indépendante des qualités de l'élocution et du mérite littéraire ; et la simplicité des historiens sacrés est aussi compatible avec l'inspiration céleste que la sublimité et le pathétique des Prophètes ; mais l'Esprit saint en empruntant leur organe pour instruire les hommes, n'a pu s'énoncer d'une manière ridicule. M. Lowth, en indiquant, dans un nombre infini d'endroits, l'origine ou la cause de ces traits singuliers dont on avait abusé pour se jouer de la crédulité des esprits inattentifs, en démontrant de la manière la plus lumineuse, par des remarques aussi ingénieuses que savantes sur les mœurs, les usages et le génie des Hébreux, que ces traits qui nous étonnent, étaient, pour ce peuple, pleins de sens et de raison, dissipera des préjugés trop accrédités, et contribuera à rendre à nos oracles divins tout leur lustre et toute leur gloire.

Enfin, nous tous qui vénérons les saintes Ecritures, comme le dépôt de nos plus chères espérances, et qui devons recueillir avec un soin religieux tout ce qui en manifeste l'intégrité, nous trouverons dans les Leçons sur la Poésie sacrée des Hébreux de nouveaux argumens pour en défendre avec une force invincible l'authenticité. Nous ne citerons qu'un seul exemple en ce genre. Il nous a paru d'une trop grande importance pour que nous n'ayons pas cru devoir le détacher de tout le reste, et le présenter ainsi dans toute son énergie. Des auteurs modernes, incapables de lire une ligne des livres saints dans le texte original, n'ont pas craint d'avancer, dans

leur présomptueuse ignorance, que le Pentateuque n'était pas l'ouvrage de Moïse, qu'il n'avait été écrit qu'au retour de la captivité de Babylone, et qu'Esdras en était le véritable auteur. Leur système téméraire a déjà été réfuté et mis en poudre par les démonstrations les plus victorieuses, mais ne rougiront-ils pas en entendant M. Lowth et M. Michaélis, ces savans si versés dans la connaissance de la langue sainte, si capables d'en apprécier la pureté, l'élégance, les variations, se réunir pour déclarer que le Pentateuque offre le modèle le plus parfait du langage hébraïque; que le siècle de Moïse et de Job fut l'âge d'or de cette langue; que depuis ce siècle jusqu'à la captivité, elle alla toujours en s'altérant; qu'après le retour de Babylone, sa pureté primitive se trouva entièrement corrompue; et qu'attribuer les livres qui portent le nom de Moïse à un écrivain postérieur au rétablissement de Jérusalem, c'est imiter les rêveries du P. Hardouin qui osa prétendre que les productions si achevées du siècle d'Auguste étaient sorties de la plume barbare des écrivains du moyen âge? De ce fait incontestable ne résulte-t-il pas, en faveur de l'authenticité du Pentateuque, une preuve qu'on peut appeler matérielle, et qui est hors de toute réplique?

Puisse le travail que nous avons entrepris, et que nous présentons aujourd'hui au public, contribuer à répandre ces idées remplies de vérité et de sagesse, à guérir des préjugés injustes, et à restituer à des objets dignes de nos plus humbles respects, tout l'éclat qui leur appartient! Tel est le but que nous nous sommes proposé en nous y livrant, et nous nous trouverons bien dédommagés de nos soins, lors même que nous ne l'aurions atteint qu'en partie.

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

LEÇON PREMIÈRE,

SERVANT D'INTRODUCTION.

Du but et de l'utilité de la Poésie.

Sommaire. But de la Poésie : instruire en se rendant agréable. Preuves prises des différens genres de poésie : du Poème didactique, de l'Épopée, de la Tragédie, etc. Premières vues sur la Poésie sacrée.

On suppose d'ordinaire que la Poésie a en vue, ou de plaire, ou d'instruire ; ou bien qu'elle veut produire ces deux effets tout à la fois. Nous préférerions qu'on eût établi en principe, que l'utilité est toujours la fin dernière qu'elle se propose ; que l'agrément est la voie et le moyen dont elle se sert pour y parvenir ; qu'en un mot, elle instruit à l'aide du plaisir. Telle est, en effet, la différence qui semble distinguer le Poète et le Philosophe. Leur dessein est le même ; mais le moyen dont ils font choix pour l'exécuter est différent. Tous deux veulent instruire ; mais celui-ci croira avoir parfaitement rempli sa tâche, si ses leçons ont été claires, simples et précises ; celui-là, s'il y a mis de l'agrément, un certain charme, s'il a été orné et élégant. L'un appelle exclusivement du jugement des passions au tribunal de la raison ; l'autre invoque bien le secours de la raison, mais en s'appliquant à

ranger en même temps les passions à son parti. L'un nous conduit à la vérité et à la vertu, par le chemin le plus direct et le plus abrégé; l'autre y mène aussi, mais par une route plus agréable, où il aime à s'arrêter, et dont il se plaît à suivre les détours. Enfin il appartient au Philosophe d'exposer à nos regards cette vérité, cette vertu, avec tant de clarté, que nous ne puissions les méconnaître : le propre du Poète est de les revêtir d'une parure qui nous les rende aimables, et qui nous engage à nous y attacher.

Nous établissons donc en principe, que la Poésie est principalement utile, en ce qu'elle est agréable; et s'il semble que nous accordons trop à l'art que nous professons, le Philosophe nous le pardonnera, quand nous aurons ajouté que les écrits des Poètes ne surpassent en utilité ceux des Philosophes, qu'autant qu'ils l'emportent sur eux en agrément. Et pour n'employer ici que des exemples très-connus, est-il quelqu'un qui puisse croire qu'à Rome, ceux qui, parmi les hommes d'un savoir plus étendu, embrassèrent avec ardeur les principes d'Epicure, n'aient pas plus goûté, n'aient pas eu plus habituellement dans leurs mains le poème brillant de Lucrèce, que les écrits de Catius (1), d'Amafanius, et d'Epicure lui-même? Qui pourrait

(1) Note du Traducteur. — Catius, philosophe épicurien, qui avait écrit quatre livres sur la nature des choses, et sur le souverain bien. Horace l'a mis en scène dans la 4e de ses Satyres, liv. 2e.

Amafanius ou Amafinius, philosophe de la même secte, qui publia en latin un traité complet de la doctrine d'Epicure, et par-là contribua beaucoup à la répandre et à lui gagner des partisans. Il était très-ancien, et vivait avant le poète Lucrèce.

Voyez Cicér. Tuscul. IV, 5; et Quest. Acad. I, 1, 2.

penser encore que dans une classe plus grossière, on ait apporté à l'étude des ouvrages qu'avaient composés sur l'Agriculture le docte Varron ou Columelle, malgré leur élégance, pour ne rien dire de Caton l'Ancien, autant d'ardeur et autant d'application qu'à la lecture du poème si beau et si achevé de Virgile ; surtout si l'on se rappelle que ce poète a égalé en autorité les écrivains les plus estimés, comme il a surpassé les plus élégans, par la douceur inexprimable de ses vers ? (1) Manilius, au contraire, que l'on compte avec raison, et d'après son propre témoignage, parmi les écrivains qui ont fleuri sous le règne d'Auguste, mais qui a traité le beau sujet de l'Astronomie d'une manière si sèche et si rebutante, que Julius Firmicus, écrivain d'un siècle postérieur, exposant le même sujet en prose, nous cause presque autant de plaisir ; Manilius pourra obtenir de nous des éloges comme Philosophe et comme Astronome, mais nous lui refuserons absolument le titre de Poète. Et en effet,

---

(1) Note de M. Lowth. — Sénèque a beaucoup déprimé l'autorité des Géorgiques de Virgile. « Notre Virgile, dit-il, » a été plus attentif à la convenance qu'à la vérité, et a » voulu, non instruire les cultivateurs, mais procurer du » plaisir à ses lecteurs. (Lettr. 86e) » Columelle, juge plus compétent en cette matière, pense bien autrement de ce poème. Il cite continuellement les Géorgiques, ne les censurant jamais, et très-souvent les comblant d'éloges. « C'est » ce que nous obtiendrons, dit-il (l. iv, par. 4.), si nous » ajoutons foi aux paroles du poète le plus véridique, comme » à celles d'un oracle, lorsqu'il nous dit : *Ventos et varium, etc.* » Employons, dit-il ailleurs (l. vii, p. 3.), employons sou» vent l'autorité de ce poème divin. » L'époque des semailles du millet est le seul point sur lequel Sénèque ait critiqué Virgile. Mais si l'on est curieux de connaître avec quelle ignorance le Philosophe a cherché querelle au Poète, on n'a qu'à consulter Colum. ii, 9. Plin. Hist. nat. xviii, 7. Pallad. iii, 3.

qu'est-ce qu'un Poète dénué de douceur, dénué de grâces, de tout charme, de tout moyen de plaire? Quelle utilité, quelle instruction peut-on retirer d'un écrivain dont on a peine à soutenir la lecture? Ainsi donc, quand la Poésie s'applique à parer son élocution d'ornemens plus aimables, et *à y répandre le miel si doux des Muses* (1), son motif et son dessein en cela sont d'attirer de la faveur à ses leçons; imitant le médecin qui invente des adoucissemens pour ses breuvages dégoûtans, « afin que » les lèvres des enfans, séduites par cette dou- » ceur trompeuse, avalent sans défiance le noir » breuvage; innocent artifice qui rend à leurs » jeunes membres la vigueur et la santé (2), » comme dit élégamment Lucrèce, pour rendre sensible le but de son ouvrage, et comme il pouvait le dire, avec autant de raison, de la Poésie en général.

Si à l'égard des écrivains qui font ouvertement profession d'enseigner et d'instruire, nous avouons que leurs leçons sont d'autant plus goûtées et d'autant plus efficaces, qu'ils savent plaire davantage, nous ferons bien plus facilement le même aveu au sujet de ceux qui, cachant le dessein d'instruire, n'annoncent au dehors que l'intention de se rendre agréables; qui, en traitant les matières les plus graves, en nous traçant les lois qui doivent régler notre conduite, nos devoirs, nos vertus, déposent la sévérité convenable à des maîtres, et met-

---

(1) *Et quasi Musæo dulci contingere melle.* Lucret. I, v. 946.

(2) *Ut puerorum ætas improvida ludificetur*
Labrorum tenùs, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur. Id. I.

On s'est servi ici de la traduction de M. de la Grange.

tent en usage les ornemens les plus recherchés et tout l'attrait du plaisir ; qui placent sous nos yeux, comme en un tableau, les actions, les mœurs, les goûts, les passions de l'homme ; qui captivent l'ame du lecteur, par la fidélité de l'imitation, l'intérêt de l'action, la douceur des vers, la grâce et la variété des images ; le conduisant ainsi au bien sans qu'il s'en aperçoive, et même contre son gré. N'est-ce point là l'effet de la poésie épique ? N'est-ce point là ce que nous éprouvons à la lecture d'Homère ? Quel est l'homme assez insensible, assez glacé, pour n'être pas pénétré, par ce divin génie, d'un plaisir inexprimable ; pour n'être pas ému, frappé d'étonnement, et entraîné par ses inspirations puissantes ? Quel est l'être assez stupide pour ne pas comprendre les belles leçons de morale et de conduite qu'il nous donne, pour ne pas s'y rendre attentif, et pour ne pas les sentir se graver dans son ame en caractères ineffaçables ! La Philosophie pourra bien donner quelques froids préceptes de vertu ; l'Histoire, en offrir quelques modèles inanimés et sans vie : ici c'est la voix même de la vertu qui frappe nos oreilles ; c'est son image vivante qui se présente à nos regards. Non contente de recommander ses préceptes à notre raison, la Poésie les verse, pour ainsi dire, dans notre ame, et les mêle à nos affections mêmes. Ce n'est point assez pour elle de nous montrer des exemples ; il faut encore qu'elle les imprime dans nos cœurs, amollissant la cire par sa chaleur, et la rendant ainsi docile à la main qui doit la façonner. Il n'est donc point d'éloge plus vrai et mieux mérité que celui qu'Horace donne à Homère :

« Homère, dit-il, nous fait connaître ce
» qui est beau, et ce qui est honteux; ce qui
» est utile, et ce qui ne l'est pas, bien plus
» amplement et bien plus efficacement que
» Chrysippe et que Crantor. » (1)

Bien plus amplement, parce que laissant à l'écart d'arides formules de divisions et de définitions, il nous présente une peinture si exacte et si parfaite des mœurs et des passions humaines, un tableau si fidèle de la vie, en une suite d'exemples de tout genre, que celui qui des leçons des Philosophes passe à la lecture de ce Poète, éprouve le même sentiment que si d'une étroite prison il était transporté tout à coup au sein d'une campagne vaste et riante: *bien plus efficacement*, parce que dédaignant de n'offrir que des préceptes et des maximes toutes nues, par le charme de ses vers, la beauté des images, l'intérêt de l'action, la vérité de l'imitation, il attire, frappe, séduit, étonne l'ame du lecteur, le dispose aux affections honnêtes, et le pénètre, pour ainsi dire, de l'esprit même de la vertu.

Si de l'Epopée nous passons à la Tragédie, à laquelle, entre tous les genres de poésie, Aristote assigne le premier rang, à cause de l'exactitude, et surtout de la puissance de son imitation, il nous sera plus facile encore de démontrer que la Poésie surpasse la Philosophie en utilité, parce qu'elle l'emporte sur elle en agrément. La Tragédie, en effet, est-elle autre chose que la Philosophie elle-même produite sur la scène, où, conservant tous les

---

(1) *Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.
Horat. Ep. I, 2, v. 3 et 4.

avantages qui lui sont propres, et sans rien perdre de sa gravité, elle s'agrandit et devient plus belle, à l'aide de secours étrangers? Quel point de morale les Tragiques Grecs ont-ils laissé, sans le traiter et l'embellir? Sur quel devoir de la vie, sur quelle partie de l'art de gouverner, sur quel moyen de régler les passions, de donner du lustre à la vertu, n'ont-ils pas prodigué des leçons aussi savantes que variées? Que n'ont point fait Eschyle, poète et philosophe pythagoricien tout ensemble; Sophocle et Euripide, tous les deux illustres par leur sagesse; le dernier, disciple d'Anaxagore et de Socrate, et connu parmi ses concitoyens par le titre de *philosophe scénique*? C'est ainsi que ces grands hommes surent allier le talent de la poésie avec les connaissances philosophiques; et que nul encore n'a pu porter la Poésie à son point le plus sublime, s'il n'a posé auparavant les fondemens de son édifice au sein de la Philosophie.

Si l'on nous objectait que plusieurs ont excellé dans ce genre de poésie, sans avoir été comptés parmi les philosophes, et sans avoir été plus instruits dans les lettres que le commun des hommes, nous répondrions qu'uniquement occupés de la réalité des choses, nous nous mettons peu en peine des opinions vulgaires et des mots : que celui qui, par la force seule de son génie, est parvenu à acquérir une connaissance exacte de la nature de l'homme, de toute l'énergie de ses facultés, des causes qui peuvent exciter ou arrêter les émotions de l'ame; qui sait non-seulement développer, à l'aide de la parole, en quoi consistent ces mouvemens de l'ame, mais qui sait encore les peindre et les

figurer sous nos yeux, les produire, les diriger, les animer, les modérer; que celui-là, dis-je, quoique privé du secours des méthodes, n'en mérite pas moins le nom d'excellent philosophe. Ainsi nous pensons que la passion de la jalousie, ses causes, ses accessoires, ses progrès, ses effets ont été retracés par notre Shakspeare, dans une de ses tragédies, avec plus d'étendue, de finesse, d'exactitude et de vérité, que dans toutes les disputes engagées par les Philosophes sur le même sujet.

Or, si la Tragédie est si philosophique; si elle ajoute tant d'agrément à l'effet et à la gravité de la morale; si elle sait si bien parer celle-ci de ses grâces propres, du charme de l'harmonie, de l'attrait des fictions, de l'exactitude de l'imitation, de la vraisemblance de l'action, en conclurons-nous que la Philosophie, vaincue par la Poésie, lui cède le prix de l'utilité; ou plutôt ne faudra-t-il pas avouer que la première est redevable à l'autre du plus grand des bienfaits, et qu'elle emprunte avec un extrême avantage son secours et sa recommandation pour atteindre le but d'utilité qu'elle se propose?

En voyant l'imitation et la fiction douées de tant de puissance et de force, on pourrait croire que l'autorité de la vérité sera encore plus grande, et qu'en conséquence nous devons préférer les leçons de l'Histoire à celles de la Poésie. Mais il en est autrement: l'Histoire, en effet, est renfermée dans des limites trop étroites, et soumise à des lois trop sévères. Chargée de transmettre les événemens passés, elle en suit fidèlement la progression: il faut qu'elle nous retrace ce qui est arrivé, et non ce qui a

pu ou dû arriver; et qu'elle aille, non où l'appelle l'à-propos de la leçon ou la vraisemblance, mais où l'entraîne la force et la nécessité. L'Histoire s'occupe d'objets et de personnages déterminés; ceux de la Poésie, au contraire, sont généraux et indéfinis : la première recherche avec incertitude les causes des événemens; la seconde nous les développe avec clarté et assurance : celle-là poursuit au hasard l'image brillante de la vérité; celle-ci en contemple sans voile la forme simple et pure : l'une achève la course qui lui est prescrite, en suivant une route déterminée; l'autre jouit en liberté de toute l'étendue de l'espace : l'une enfin est esclave de son sujet, et l'autre le maîtrise. C'est aussi pour cela qu'Aristote prononce que *la Tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'Histoire.* (1) Et notre Bacon, qui, pour le génie, ne le cède en aucune manière au Philosophe grec, n'est pas d'une opinion différente. L'importance du sujet et l'autorité de ce grand homme nous engagent à rapporter ses propres paroles.

« Le monde sensible, dit-il, étant au-des- » sous de la dignité de l'ame raisonnable, la » Poésie semble accorder à la nature humaine » ce que l'Histoire lui refuse, et satisfaire au » moins l'esprit par l'ombre des choses, lors- » qu'il ne peut jouir de la réalité. Si l'on veut, » en effet, porter sur ce point un regard plus » attentif, la Poésie nous fournira une preuve » solide de cette vérité; que l'esprit de l'homme » se plaît à une grandeur plus haute, à un or- » dre plus parfait, à une variété plus riche,

(1) Poét. c. IX, p. 1, traduct. de Batteux.

» que ceux que, depuis sa chute, peut lui » offrir la nature. C'est pourquoi les faits et les » événemens qui forment la matière des récits » historiques n'étant pas d'une grandeur capa- » ble de satisfaire le cœur de l'homme, sur- » le-champ la Poésie vient à son secours, et » invente pour lui des faits plus héroïques. » Tandis que l'Histoire raconte le succès des » événemens, sans égard pour les vertus et les » vices, la Poésie la corrige, et règle le sort » des hommes et les résultats de leurs actions, » suivant leur mérite, et d'après la loi de Né- » mésis. (1) Pendant que la première engendre » l'ennui par la trivialité et l'uniformité de ses » tableaux, l'autre délasse l'esprit en célébrant » des événemens inattendus, variés et pleins de » vicissitudes. Aussi est-elle de la plus grande » utilité pour agrandir l'ame et maintenir les » mœurs. C'est donc avec justice qu'on a sup-

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — Bacon parle ici, non de la déesse de la vengeance, ordinairement désignée par le nom de Némésis, mais d'une divinité plus puissante, à laquelle les anciens donnaient aussi le même nom. Celle-ci était la déesse de la *juste mesure et de la modération*; elle veillait sur les actions des mortels, en recherchait les motifs secrets, et s'attachait à réprimer, par une punition sévère, l'orgueil de ceux que de trop grands avantages, une beauté trop remarquable, etc. faisaient sortir des bornes de la condition humaine. C'est sous ces traits qu'elle est représentée dans un hymne grec que citent les Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lett. t. v, p. 187, et les Analect. de M. Brunck, t. II, p. 292. Si cette divinité devint aussi celle de la vengeance, c'est que sans doute les hommes précipités dans le malheur, ne manquèrent pas d'attribuer leur chute à l'envie et au ressentiment de la déesse. De là la double étymologie donnée à son nom, que les uns ont fait venir du mot grec νέμειν, *distribuer*, et les autres, de νεμεσᾷν, *s'indigner*. (Voyez, dans le recueil intitulé : Conservatoire des arts et des sciences, t. VI, p. 358., une dissertation de M. Herder, qui porte pour titre : *Némésis, symbole moral des anciens.*)

» posé qu'elle participait en quelque sorte de
» la Divinité, parce qu'en effet, elle élève
» l'ame, et l'emporte dans les régions supé-
» rieures, en disposant l'apparence des choses,
» suivant le désir de notre cœur, et non en
» soumettant celui-ci aux choses, comme font
» la raison et l'histoire. (1) ».

Cette élévation de sentimens, cette participation de la Divinité, cette utilité pour la direction des mœurs, ne sont pas tellement propres à l'Epopée, de laquelle seule Bacon parle ici, qu'il faille regarder ces avantages comme entièrement étrangers aux autres genres de poésie. Il en est plusieurs qui en partagent la gloire avec elle. L'Ode surtout y a des droits : l'Ode qui

Dans un esprit mortel allume un feu divin (2) ;

et qui, quoique inférieure pour tout le reste aux autres compositions poétiques, ne le cède à aucune pour la force, la véhémence, le feu, et souvent même pour la gravité et la sévérité. Sa marche est différente de celle de l'Épopée ; mais son effet est peut-être le même. L'Epopée se dirige vers son but avec plus de lenteur, de sagesse, de circonspection, et par-là même avec plus d'assurance. Peu à peu elle s'insinue, pénètre, émeut, charme l'esprit, quelquefois s'élançant avec impétuosité, quelquefois revenant sur ses pas. Elle fait une douce vio ence au lecteur, qu'elle égare dans un agréable labyrinthe d'événemens, et est redevable de son effet à sa noblesse, et surtout à son éten-

(1) Bacon, *De Augm. scient.*

(2) *Ingentes animos angusto in pectore versans.*
Virg. Georg. IV, v. 83.

due. L'Ode, au contraire, frappe, étonne, atteint le but d'un seul coup, et, en un instant, se rend maîtresse de nos cœurs. L'une est pareille à la flamme qui, animée par le vent, s'étend insensiblement, et finit par tout embraser : l'autre, telle que la foudre, éclate tout à coup, « tombe, se relève portant au loin le » ravage, et rassemble ses feux épars. (1) »

Nous reconnaîtrons toute la puissance de ce genre de poésie, pour maintenir l'ordre public et les bonnes mœurs, surtout pour exciter et nourrir cette élévation généreuse de l'ame et des sentimens, qui constitue essentiellement la vertu, si nous rappelons les monumens de la Grèce à notre souvenir. Arrêtons-nous aux poésies de Pindare. Quoiqu'elles ne tinssent pas le premier rang dans le genre lyrique, par je ne sais quelle fatalité, ce sont presque les seules odes grecques qui soient parvenues jusqu'à nous. Or, de quels sentimens ne devait pas être animé un Grec qui, souvent, les chantait lui-même, ou qui les entendait répéter de toutes parts ? Car ces compositions ne charmaient pas seulement l'oreille des savans et des hommes d'un goût délicat ; mais elles étaient encore journellement dans la bouche du peuple. Lors donc qu'il voyait les héros de son pays, ses ancêtres, placés au rang des dieux ; les diverses contrées, les villes, l'origine des différens peuples, célébrées si souvent et avec tant de pompe et de magnificence, ne devait-il pas sentir son cœur enflammé de la passion de la gloire, du désir d'égaler ces hommes illustres, d'un amour

(1) ..... *Magnamque cadens, magnamque revertens,*
Dat stragem latè, sparsosque recolligit ignes.
Luc. Phars. 1, v. 156.

pour sa patrie, excessif peut-être, mais toujours louable et utile ? Enfin, appellerons-nous élévation d'ame, ou orgueil et arrogance, ce sentiment qui lui inspirait le plus profond mépris pour tout ce qui n'était pas Grec ? Ou plutôt, de quelle majesté et de quel surcroît de gloire ne furent pas redevables aux chants de la Poésie, ces jeux solennels qui entretenaient si bien le courage militaire chez les Grecs (1); et le stade d'Olympie pouvait-il offrir aux combattans une récompense plus éclatante, qu'un éloge tracé par Pindare ou Stésichore ? Combien il serait à souhaiter que le temps ne nous eût pas envié les compositions de ce dernier, dont tous les anciens ont vanté la noblesse et la véhémence, et que Denys d'Halicarnasse place au-dessus de tous ses rivaux, pour avoir fait choix constamment de sujets grands et brillans, et avoir conservé avec une admirable fidélité les mœurs et la dignité des personnages ? (2) Le même écrivain attribue à Alcée le mérite d'avoir consacré ses chants aux sujets politiques. (3) Quel génie que cet Alcée ! Quel citoyen courageux ! quel généreux défenseur de l'état et des lois ! quel ardent ennemi de la tyrannie ! Il voua également son épée et sa lyre au soutien de la liberté et de sa patrie : sa muse menaçante, dont les chants volaient de bouche en bouche, était non-seulement pour sa ville natale, mais pour la Grèce entière, un secours toujours prêt et toujours assuré contre les efforts des mauvais citoyens. En effet, un genre de poésie si énergique et si véhément, employé

---

(1) Voyez la dissertation savante de M. Gilbert West, sur les Jeux Olymp. sect. 17e.

(2) T. II, p. 123, édit. Huds.

(3) *Ibid.*

par un tel génie, devait avoir l'ascendant le plus puissant sur les ames, pour les élever aux sentimens vertueux, pour les détourner de toute action coupable, et surtout pour y nourrir cette vigueur, cette dignité généreuse qui est tout à la fois et l'effet et l'appui de la liberté. Devait-on craindre que quelqu'un osât rétablir à Athènes la tyrannie des Pisistratides, pendant que dans les festins, dans les places publiques, les derniers du peuple répétaient tous les jours l'hymne suivant, composé par Callistrate, qui nous est inconnu d'ailleurs, mais qui ne pouvait être qu'un poète plein de génie, et un excellent citoyen?

« Parmi des branches de myrte je porterai » une épée, de même qu'Harmodius et Aristo- » giton, lorsqu'ils tuèrent le tyran, et qu'ils » rétablirent l'*isonomie* (1) dans Athènes.

» Heureux Harmodius, non, tu n'es pas » encore mort; on dit que tu es dans les îles » des bienheureux, avec Achille aux pieds lé- » gers, et Diomède, fils de Tydée.

» Parmi des branches de myrte je porterai » une épée, de même qu'Harmodius et Aris- » togiton, quand ils tuèrent le tyran Hippar- » que, dans la fête des Panathénées.

» Votre gloire ne périra jamais, heureux » Harmodius et Aristogiton, parce que vous » avez tué le tyran, et rétabli l'*isonomie* dans » Athènes. (2) »

(1) Ce mot signifie *égale distribution de la justice*. L'isonomie faisait le fondement des lois que Solon avait données à Athènes.

(2) Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
ὥσπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων,
ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην,
ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην.

Φίλταθ' Ἁρμόδι', οὔ τι που τέθνηκας.
Νήσοις δ' ἐν μακάρων σε φασὶν εἶναι,
ἵνα περ ποδώκης Ἀχιλεὺς,
Τυδείδην τε φασὶν Διομήδεα.

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
ὥςπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριςογείτων,
ὅτ' Ἀθηναίης ἐν θυσίαις
ἄνδρα τύραννον Ἵππαρχον ἐκαινέτην.

Ἀεὶ σφῶν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν,
φίλταθ' Ἁρμόδιε κ' Ἀριςόγειτον,
ὅτι τὸν τύραννον κτάνετον
ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιήσατον.

Call. in Analect. Brunck, tom. I, pag. 155.'

Note de M. Lowth sur l'hymne précédent. — Athén. l. xv. Quelques-uns ont attribué ce chant à Alcée, mais l'ordre des temps s'y oppose; car Alcée fleurissait environ quatre-vingts ans avant le meurtre d'Hipparque. Le nom de son véritable auteur a été sauvé de l'oubli par Hésychius, qui dit: « *Chant d'Harmodius.* On appelait ainsi le chant composé » par Callistrate, en l'honneur d'Harmodius. » Il était si fameux à Athènes, qu'on avait coutume de le chanter dans tous les repas. Aristophane en fait mention dans plusieurs endroits de ses comédies. (Voy. les Acharn. v. 977 et 1092, Lysist. v. 633.)

On voit, par le poème même, que les conjurés, lorsqu'ils attaquèrent Hipparque, avaient caché leurs armes sous les branches de myrte qu'on était dans l'usage de porter à la fête des Panathénées. Le même fait est attesté par le scholiaste d'Aristophane. Peut-être est-ce de là que prit naissance la coutume de tenir un rameau de myrte, lorsqu'on chantait dans les repas cette sorte de chant nommé *Scolion.*

Addition du Traducteur. — La traduction qu'on lit ici est du savant M. Larcher; elle se trouve dans les notes qui accompagnent son excellente traduction d'Hérodote. Il y joint une réflexion que nous croyons devoir aussi lui emprunter, et qui servira à rectifier le jugement que M. Lowth porte de l'action d'Harmodius et d'Aristogiton. « Cette action, dit M. Larcher, fut aux yeux du peuple d'Athènes un acte héroïque, qu'il ne cessa de chanter et de célébrer dans l'ivresse de sa passion. Mais nous, qui faisons » profession de mœurs plus douces, nous envisageons » avec horreur cette action, et nous la regardons comme un » attentat odieux, que proscrivent également les lois divines et humaines. » (Voyez tom. IV, pag. 242 et 249, édit. de 1802.)

Si, après les ides fameuses de mars, l'un des meurtriers du tyran avait répandu parmi le peuple, et dans les rues de Rome, quelque poème semblable, c'en était fait du parti et de la domination des Césars ; et l'hymne seul d'Harmodius aurait eu plus de pouvoir que toutes les Philippiques de Cicéron.

Il est d'autres genres de poésie qui n'employant d'ordinaire auprès de nous que la douceur et la familiarité, savent cependant revêtir quelquefois un caractère plus grave. Telle est l'Elégie, non celle qui n'a pour objet que de vaines amours, mais celle qui était cultivée par les anciens; sorte de poésie pleine de sagesse et de sévérité, qui fournit des leçons pour la conduite de la vie, la direction des mœurs, l'administration des états et la pratique de la vertu. Pour ne pas faire ici la nomenclature d'une foule d'écrivains dont il ne nous est resté aucun fragment sur lequel nous puissions juger de leur mérite, nous ne rappellerons que Solon, citoyen vertueux, législateur sage, et poète excellent, qui avait recours à son talent poétique, dans toutes les occasions où l'administration de la République lui présentait quelque difficulté. (1) Faut-il venger les lois, reprocher aux citoyens leur licence ou leur lâcheté, exciter leur courage, et ranimer dans les cœurs l'amour de la liberté? il lance aussitôt au milieu du peuple un poème énergique, sévère, plein de chaleur et même d'élégance, malgré l'austérité de sa censure.

« Du sein de la nue, descendent et la neige
» et la grêle terrible : le tonnerre suit l'éclair

---

(1) Voy. Plutar. et Diog. Laër. *in Solon.*

» étincelant.... De la puissance des grands naît » la ruine des cités ; et, par son imprudence, » le peuple tombe dans les fers d'un monar- » que. (1) »

On sait que ce fut uniquement aux poésies de Solon que les Athéniens furent redevables, contre leur propre gré, de la reprise de Salamine. Des défaites multipliées avaient jeté le peuple dans un tel découragement, qu'il avait décrété la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait de renouveler la guerre et de chercher à rentrer en possession de cette île. Cependant le chant célèbre : *Marchons contre Salamine*, etc. que leur adressa Solon, comme saisi d'un transport de délire, produisit un effet si puissant sur le peuple, que cédant, pour ainsi dire, à une inspiration céleste, il courut aux armes, demanda la guerre, sollicita le combat, et se précipitant sur les ennemis, les tailla en pièces, et remporta la victoire la plus signalée.

Il nous reste quelques fragmens de ce Tyrtée,

Dont les chant belliqueux
Animaient au combat des guerriers généreux. (2)

Ils ont tous pour objet la valeur, l'amour de la patrie, la gloire immortelle des héros morts avec courage dans les combats : exhortations

(1) Ἐκ νεφέλης φέρεται χιόνος μένος, ἠδὲ χαλάζης,
βροντὴ δ' ἐκ λαμπρᾶς γίγνεται ἀστεροπῆς.
. . . .
Ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται· εἰς δὲ μονάρχου
δῆμος ἄϊδρις ἐὼν δουλοσύνην ἔπεσεν.
Sol. in Analect. Brunck, tom. 1, pag. 71.

(2) .... *Mares animos in martia bella*
Versibus exacuit. Horat. Ars poet. v. 402.

puissantes, capables d'inspirer de l'audace aux plus timides, qui relevèrent le cœur abattu des Lacédémoniens, et qui leur rendirent l'espoir assuré de vaincre. Ce trait est connu et attesté par un grand nombre d'écrivains ; sans quoi, peut-être, bien des esprits le regarderaient comme fabuleux. Quant à nous, il nous paraît aussi fortement démontré par sa nature même, que par le témoignage de l'histoire. Peut-on, en effet, se refuser à croire que tout le feu du courage, que l'intrépidité, la fermeté la plus inébranlable accompagnèrent au sein de la mêlée, des guerriers qui marchaient à l'ennemi, en ordre de bataille, en chantant au son des flûtes l'hymne suivant ?

« Combattons, brave jeunesse, pour notre » terre natale ; mourons pour nos enfans ; » n'épargnons pas nos vies. Combattez tous, » fermes dans vos rangs : que nul ne donne » l'exemple de la fuite ou de la crainte ; mais » que chacun, s'avançant avec courage, de ses » pieds s'affermissant sur le terrain, et mordant » ses lèvres, balance dans sa droite la pique re- » doutable, et agite sur sa tête le panache » effrayant. Que plaçant son pied contre le pied » de l'ennemi, appuyant bouclier contre bou- » clier, panache contre panache, casque con- » tre casque, poitrine contre poitrine, et le » serrant de près, il saisisse ou l'épée ou la lon- » gue pique. Jamais ne périssent et la gloire » éclatante, et le nom de celui qui, se signa- » lant par sa valeur, a soutenu l'effort de l'en- » nemi, a combattu pour la défense de sa terre » natale et de ses enfans, et est tombé sous les » coups rapides de Mars. Il descend dans le sein

» de la terre, mais il devient immortel. (1) »

Quant à certaines espèces de poésies moins importantes, que nous ne voulons point passer entièrement sous silence, bien des personnes trouveront que nous leur accordons assez, et même trop, en avançant, que c'est dans le plaisir qu'elles nous procurent que consiste leur utilité; et peut-être que cette utilité ne paraîtra point à dédaigner, quand on se rappellera que la frivolité même de ces genres assure à nos esprits fatigués de la recherche pénible de la vérité, les moyens de respirer de leurs travaux; que par-là leurs ressorts se relâchent après une contention violente; que leurs forces épuisées se réparent, et qu'ils retrouvent toute leur première vigueur dans le seul changement et dans

---

(1) Θυμῷ γῆς περὶ τῆσδε μαχώμεθα καὶ περὶ παίδων
θνήσκωμεν, ψυχέων μηκέτι φειδόμενοι.
Ὦ νέοι, ἀλλὰ μάχεσθε παρ' ἀλλήλοισι μένοντες,
μηδὲ φυγῆς αἰσχρᾶς ἄρχετε, μηδὲ φόβου.

. . . .

Ἀλλά τις εὖ διαβὰς μενέτω ποσὶν ἀμφοτέροισι
στηριχθεὶς ἐπὶ γῆς, χεῖλος ὀδοῦσι δακών.

. . . .

Δεξιτερῇ δ' ἐν χειρὶ τινασσέτω ὄβριμον ἔγχος,
κινείτω δὲ λόφον δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς.

. . . .

Καὶ πόδα πὰρ ποδὶ θεὶς, καὶ ἐπ' ἀσπίδος ἀσπίδ' ἐρείσας,
ἐν δὲ λόφον τε λόφῳ, καὶ κυνέην κυνέῃ,
καὶ στέρνον στέρνῳ, πεπαλημένος ἀνδρὶ μαχέσθω,
ἢ ξίφεος κώπην, ἢ δόρυ μακρὸν ἑλών.

. . . .

Οὐδέποτε κλέος ἐσθλὸν ἀπόλλυται, οὐδ' ὄνομ' αὐτοῦ·
ἀλλ' ὑπὸ γῆς περ ἐὼν γίνεται ἀθάνατος,
ὅν τιν' ἀριστεύοντα, μένοντά τε, μαρνάμενόν τε
γῆς πέρι καὶ παίδων, θοῦρος Ἄρης ὀλέσῃ.

Tyrt. in Analect. Brunck, t. 1, p. 48, 49, 50 *et* 51.

la seule variété d'occupations. Ici, nous pouvons nous étayer de l'exemple et de l'autorité des personnages les plus graves ; de Solon, de Platon, d'Aristote, chez les Grecs ; et chez les Romains, de Scipion, de Lélius, de Jules César, d'Auguste, de Varron, de Brutus, qui se plurent à allier les douceurs de la Poésie avec les occupations les plus importantes et les études les plus austères. La nature semble avoir veillé à nos intérêts avec la sollicitude la plus attentive. Elle nous incite avec force à la connaissance de la vérité qui est si loin de nous, et que nous ne pouvons atteindre que par les plus pénibles efforts : mais en même temps, elle a imaginé et préparé pour nous des délassemens auxquels notre esprit fatigué pût recourir par intervalles, au sein desquels il trouvât le repos, et un soulagement à sa lassitude.

N'oublions pas encore, que, pendant que la Poésie nous offre un moyen de nous délasser de nos travaux, elle nous procure en même temps d'autres avantages pour la culture des lettres. Le premier devoir de l'écrivain doit être sans doute de se former, dans sa pensée, une idée claire des objets et de leurs rapports ; le second, de développer ses conceptions par le discours, non-seulement avec netteté, mais encore d'une manière ornée. Nous sommes tous trop délicats pour nous contenter d'une exposition sèche et nue des vérités, même les plus importantes. Il faut emprunter de l'art certains assaisonnemens pour triompher de ces dégoûts. Il faut répandre des fleurs sur l'élocution, donner de l'éclat aux pensées ; enfin il faut pourvoir au plaisir de l'oreille, par le nombre et l'harmonie. Quoique l'emploi que les

poètes font de ces ornemens soit différent de celui qu'en font les autres écrivains, quiconque cependant aura consacré quelques instans et quelques soins à l'étude et à l'imitation des poètes, éprouvera que cet exercice forme et polit l'esprit, accroît ses forces et sa vivacité, et que le style, par ce commerce et cette familiarité avec la Poésie, contracte quelque ressemblance avec elle. C'est ainsi que ceux qui se sont appliqués à la danse, lors même qu'ils ne règlent point leurs mouvemens et leurs pas sur une mesure rigoureuse, conservent néanmoins de cet exercice une grâce qui se manifeste au dehors, sans qu'ils s'en aperçoivent. On n'aura donc pas de peine à croire que Jules César et Cicéron (1); le premier, distingué par la facilité de son élocution, et le second, par son éloquence; qui, tous les deux, s'étaient adonnés à la lecture des poètes, et même à l'art d'écrire en vers, aient trouvé dans l'exercice de leur talent poétique, de puissans secours pour perfectionner leur talent oratoire. C'est ce qu'on remarque encore dans les écrits de Platon, qui, en bannissant la Poésie de sa république imaginaire, non-seulement a porté un jugement injuste, mais s'est de plus rendu coupable d'ingratitude, puisque c'est à elle que son génie est redevable de son éclat et de sa parure, et que c'est à cette source qu'il a puisé cette richesse d'élocution et ce torrent d'éloquence qui le caractérisent.

---

(1) « Il ne sera pas sans utilité de s'amuser à écrire en » vers.... Il me semble que Cicéron a répandu tant d'éclat » sur l'Eloquence, parce qu'il a fait quelquefois des excur- » sions dans la retraite des Muses. (Quintil. Inst. Orat. » l. x, p. 5.) »

Mais pour revenir à ces points importans dont nous avons déjà parlé, la Poésie se distingue au-dessus de tous les autres arts, en ce qu'elle respire quelque chose de sublime et presque de divin; en ce que non-seulement elle délasse l'esprit de ses fatigues, le calme quand il est agité, lui rend ses forces s'il est abattu, mais encore l'enflamme et le transporte pour ce qui est beau, noble et difficile ; en ce que, non contente, en nous transmettant les préceptes les plus utiles, de les embellir des attraits les plus aimables, elle introduit encore, et répand en quelque sorte la vertu dans nos ames. D'ailleurs, la passion de la gloire et des louanges qui, telle qu'un aiguillon puissant, nous incitent avec tant de force à ce qui est éclatant et élevé, étant innée dans le cœur de l'homme, la Poésie s'attache soigneusement à remplir les vues de la nature, à fomenter et à nourrir ces faibles étincelles de vertu. Puisqu'elle a toujours mis au rang de ses soins les plus chers, celui de célébrer les actions belles, illustres et généreuses, de faire passer à la postérité les exemples des grands hommes, et de consacrer par ses monumens leur mémoire à l'immortalité, rendons-lui grâce de ce que non-seulement elle forme le cœur au bien par des préceptes, le dirige par des exemples, l'excite et l'enflamme par sa force naturelle, mais encore de ce qu'elle paie à la vertu la plus glorieuse et la plus douce récompense.

Mais nous ne nous formerons de la Poésie qu'une idée basse et bien au-dessous de sa noblesse, tant que nous ne tournerons point nos regards vers le point où sa grandeur se montre dans tout son éclat; tant que nous ne

la contemplerons pas vouée aux objets sacrés et au service de la religion. Ce fut là sa première fonction ; et elle s'en acquitte avec tant de succès, que partout ailleurs elle semble revêtue d'un personnage qui lui est étranger, et ici seulement, de celui auquel la nature l'appelle. Ailleurs, en effet, il lui faut sans cesse avoir recours à l'aide de l'art ; ici, elle est soutenue par sa propre force, ou plutôt par un esprit vraiment divin. La Poésie entière possède-t-elle, et l'esprit humain peut-il concevoir rien de plus grand, de plus sublime, de plus animé, de plus gracieux même et de plus élégant, que les compositions sacrées des poètes hébreux, qui, par la pompe des expressions et la magnificence de leur poésie, s'élèvent presque à la hauteur ineffable de leurs sujets, et dont quelques-uns, plus anciens que les personnages fabuleux des poètes grecs, surpassent ceux-ci autant en sublimité qu'en antiquité ? Si nous voulons remonter à l'origine la plus reculée de la Poésie, c'est au sein de la religion que nous devons la chercher. Cet art, en effet, ayant sa source dans la nature, ne s'étant soumis que tard aux préceptes et aux règles, n'appartenant point à un siècle ou à un peuple en particulier, mais au genre humain tout entier, doit être attribué à l'exaltation des affections de l'ame, dont le caractère naturel est d'éclater au dehors par des expressions relevées, vives, absolument étrangères aux lois du langage ordinaire ; d'interrompre, dans la fougue qui l'anime, la suite du discours par des repos très-marqués ; de lancer, pour ainsi dire, à coups précipités, des phrases énergiques, pressées, pénétrantes ; de couper et de moduler en quel-

que sorte le discours de différentes manières, suivant la diversité des états et des mouvemens de l'ame : tel est surtout l'effet de la joie et de l'admiration. Or, quel autre objet pouvait frapper plus fortement l'homme sortant des mains du Créateur, et non encore dépravé par de fausses opinions, que la bonté, la sagesse et la grandeur du Très-Haut, qui se manifestaient à ses yeux dans toute leur splendeur ? Quoi de plus vraisemblable que de supposer que les premiers essais d'une poésie encore informe, furent consacrés à la gloire du Créateur par les transports d'une ame enflammée ? Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que la Poésie a été nourrie au sein même de ces cérémonies sacrées qui semblent lui avoir donné naissance. Parcourir les temples, s'approcher des autels, fut son occupation primitive et particulière ; et malgré la diversité des religions qui ont régné dans les différens âges et chez les divers peuples, nous les voyons toutes s'accorder à employer, dans leur culte, les hymnes et les cantiques. (1) La Poésie porte encore main-

(1) NOTE DE M. LOWTH. — La plus ancienne espèce de poésie se composa, suivant Platon, *des prières adressées aux Dieux; elles portaient le nom d'hymnes.* (Voyez ses Lois, liv. III.) Suétone a développé la même pensée avec beaucoup d'élégance : mais il a été moins heureux dans l'étymologie qu'il donne du nom de la Poésie, comme il arrive souvent aux anciens grammairiens.

« Lorsque les hommes, dit-il, eurent dépouillé leur pre-
» mière férocité, qu'ils eurent commencé à adopter un
» genre de vie réglé, à se connaître eux-mêmes, et à con-
» naître les Dieux, ils inventèrent pour eux des vêtemens
» communs et le langage qui leur était nécessaire. Mais pour
» ce qui concernait le culte des Dieux, ils déployèrent, à
» l'égard de ces deux points, la plus grande magnificence.
» Ainsi, de même qu'ils avaient élevé à ces Dieux des tem-
» ples plus beaux que leurs demeures, et des statues d'une

tenant des signes évidens de cette origine sacrée ; nous la voyons, en effet, embrasser toujours, avec la plus vive ardeur, un sujet religieux et divin, comme le sein auquel elle doit la vie et ses accroissemens, et diriger son vol vers la Religion, comme vers sa terre natale qu'elle chérit, et où elle doit retrouver toute sa vigueur première.

» grandeur plus qu'humaine; de même ils pensèrent qu'il
» fallait employer, pour les honorer, un langage en quelque
» sorte plus auguste : ils célébrèrent donc leurs louanges,
» avec des expressions plus brillantes et une harmonie plus
» recherchée; et comme ce genre avait toujours une forme
» particulière (ce que les grecs appellent *ποιότης*, *qualité*);
» il reçut le nom de poème, et ceux qui en faisaient usage,
» celui de *poètes.* »

Ce fragment de Suétone, qui est rapporté par saint Isidore de Séville, dans ses Origines (l. VIII, paragr. 7.), faisait partie d'un ouvrage sur les poètes, qui s'est perdu.

LEÇON DEUXIÈME.

De la Poésie sacrée. Proposition et division de l'ouvrage.

SOMMAIRE. Utilité, noblesse du sujet en question. La Poésie sacrée n'est point hors des limites de la critique, sous certains rapports. Division du sujet en trois parties principales.

JE me propose de traiter de la Poésie sacrée, c'est-à-dire, de cette espèce de Poésie qui fut cultivée par les anciens Hébreux, et qui ne s'occupa jamais que de sujets vraiment divins. Elle forme une partie considérable de la littérature sacrée, et l'emporte sur celle des autres peuples, autant par la dignité des choses, que par la majesté de l'esprit qui l'anime.

Et pourquoi vanter si souvent, et combler de tant d'éloges, les écrits d'Homère, de Pindare, d'Horace, et laisser en même temps dans l'oubli Moïse, David et Isaïe? Regarderions-nous une semblable matière comme étrangère à nos écoles, qui cependant accordent le premier rang à l'étude des Lettres saintes, ou comme peu convenable à cette jeunesse florissante, dont la plus grande partie a consacré à cette même étude et ses veilles et ses soins? Enfin, faudrait-il supposer qu'on peut bien soumettre à l'examen de la critique, et juger d'après les règles de l'art, les écrits de ces hommes qui se sont seulement élevés par leur talent et leur génie; qu'au contraire, des ouvrages qui ont une plus haute origine, et qu'on attribue

justement à l'inspiration de l'Esprit saint, brillent sans doute d'une beauté et d'un éclat qui leur est propre, mais ne reconnaissent point l'empire de l'art, et sont placés hors de ses limites? Il est incontestable que la Poésie sacrée, si l'on considère son origine, est infiniment au-dessus de la nature et de l'art humain. Cependant, si nous voulons apprécier avec justesse sa sublimité et ses autres qualités, c'est-à-dire, connaître avec exactitude combien elle est propre à produire des émotions dans le cœur de l'homme, il nous faut recourir à l'art et à la nature; il nous faut examiner en quoi consistent ces émotions de l'ame, et par quels moyens on peut les exciter. D'ailleurs, l'art, en poésie comme dans tous les autres genres, n'étant qu'une connaissance puisée dans la nature, déduite de l'observation, et fondée sur l'expérience; des hommes savans ayant remarqué ce qui était beau, convenable, propre à atteindre le but qu'on se proposait, et ayant réuni en un corps de doctrine leurs remarques, recueillies çà et là, après les avoir soumises à un ordre déterminé et à des règles fixes, il s'ensuit évidemment que l'art tire son origine des monumens que nous ont laissés les génies supérieurs, et que ce n'est point parce qu'ils étaient soutenus par les secours de l'art, qu'ils se sont élevés à ce dégré de supériorité; qu'enfin on peut fort bien en emprunter les principes, pour répandre du jour sur les écrits de ceux même qui les ont ignorés ou négligés. La Poésie sacrée se proposant pour but de former l'homme à la vraie vertu et à la piété, d'exciter ses passions de manière à les diriger vers un terme et un usage légitime, on aura rendu à l'art un service

important, lorsqu'on aura fait connaître les moyens et les ressorts qu'elle met en œuvre pour y réussir. Ainsi donc, s'il ne nous est pas permis de pénétrer jusqu'aux sources de ce fleuve sacré, nous pouvons au moins en suivre le cours et les sinuosités, observer l'élévation et l'abaissement successif de ses eaux, et même en détourner quelques rameaux pour féconder les campagnes que son lit domine.

C'est avec justice que les Poésies sacrées réclament le premier rang entre toutes les autres compositions du même genre, puisque c'est en elles qu'il faut aller chercher l'origine de l'art même, et que c'est sur elles que nous pouvons en mesurer toute la noblesse. Nous aimons à fouiller dans les ténèbres de l'antiquité pour y rechercher les premiers essais des autres arts, malgré leur grossièreté, leur imperfection, et le peu d'importance de leur objet. Ici, nous pouvons contempler la Poésie dans ses commencemens, plutôt descendant du ciel qu'enfantée par l'esprit de l'homme; ne s'élevant pas peu à peu par d'insensibles progrès, mais, dès sa naissance même, parvenue à une parfaite maturité de force et de beauté; refusant de se rendre l'esclave de la frivolité, et de prêter ses charmes à l'erreur, mais se vouant au service de la céleste vérité, et s'établissant pour médiatrice entre Dieu et les hommes. En effet, sa première et principale fonction fut, d'une part, de donner un nouveau lustre aux prières et aux actions de grâces que les hommes adressaient au Très-Haut, et de chanter ses louanges; de l'autre, de découvrir aux hommes les desseins mystérieux du Ciel, et d'annoncer les événemens à venir; et la Poésie a toujours

regardé ce dernier office comme le plus honorable et le plus glorieux de tous ceux qui lui furent attribués. Car une observation qui mérite toute notre attention, et dont la vérité me semble démontrée par la suite entière des livres saints, c'est que les prédictions des événemens futurs ont presque toujours été faites en vers et en discours mesuré ; et que le même Esprit, par son influence divine, a tout à la fois dévoilé l'avenir aux yeux du Prophète, et enrichi son discours des conceptions sublimes de la Poésie et des ornemens de la versification, afin qu'une sorte de divinité dans l'élocution s'accordât avec une matière qui surpasse si fort toutes les idées humaines. Or, les partisans les plus zélés de la Poésie ont-ils jamais pu énoncer, concevoir, ou même feindre en sa faveur rien qui ne soit au-dessous de cette gloire et de cette prérogative incontestable; et parmi les reproches qu'ont osé diriger contre elle ses détracteurs les plus ardens, en est-il quelqu'un qui ne soit réfuté et entièrement détruit par l'exemple de la Poésie hébraïque? Que ceux-ci cessent de s'autoriser de la conduite coupable de quelques hommes qui font des meilleures choses l'abus le plus détestable, pour exciter les haines contre le plus recommandable de tous les talens ; qu'ils cessent de parler avec mépris de la Poésie comme d'un art vain et frivole, de l'inculper comme profane, et même comme impie, puisque nous voyons Dieu lui-même l'accorder aux hommes pour les usages les plus saints, et le consacrer, par son exemple et son autorité, aux fonctions les plus augustes.

Examiner si les Grecs puisèrent l'art de la Poésie, immédiatement dans la nature, ou s'ils

le tenaient de quelque peuple plus ancien, serait une question d'un léger intérêt, et presqu'imposible à résoudre. Ce qu'il y a de bien constant, c'est que parmi les Grecs avait prévalu, sur la nature et l'origine de la Poésie, un sentiment très-erroné, si on ne considère que celle de cette nation; mais que ce même sentiment se réalise avec la plus exacte vérité, à l'égard de la Poésie des Hébreux. En effet, les Grecs regardaient la Poésie comme quelque chose de céleste et de saint, qui ne devait rien à l'art ni au génie de l'homme, mais qui était un pur don de la divinité. A leurs yeux, en conséquence, les poètes étaient des personnages sacrés, les interprètes des volontés des Dieux, des hommes en relation et en commerce avec le ciel. La Poésie faisait partie du culte; les dogmes, les louanges des Dieux étaient énoncés en vers; enfin, ce que leur Poésie nous offre de plus antique, les oracles étaient rédigés de la même manière, afin de les rendre plus croyables et plus vénérables pour le peuple, qui était persuadé que le don de pénétrer dans l'avenir, et celui de s'exprimer sans préparation en vers, étaient un double effet de la même inspiration. Ainsi, les Grecs paraissent avoir conservé quelques notions et quelques idées de la nature de la vraie et antique poésie; lesquelles restèrent gravées dans l'esprit de l'homme, même après que la chose eut cessé d'exister, et que la Poésie et la Religion se furent mutuellement corrompues par les fables les plus absurdes.

Mais puisque les livres saints nous ont conservé les uniques débris qui existent encore de cette Poésie primitive et pure, restes précieux

qui méritent, par leur antiquité toute notre vénération, et toutes nos adorations par leur divinité, nous avons pensé que nous devions en faire l'objet de nos premières recherches, autant du moins que peut nous le permettre la nature de nos fonctions, et sans jamais cesser d'avoir dans la pensée, que nous sommes chargés, non d'expliquer les oracles divins à des théologiens, mais de rendre sensible à une jeunesse accoutumée aux beautés de la littérature la plus exquise, tout le prix de ces compositions singulières. Les difficultés d'un semblable sujet auraient dû peut-être nous détourner de cette entreprise ; mais nous avons osé nous flatter de l'espoir qu'on en excuserait la hardiesse, quand on songerait que cette matière a dû nous paraître aussi belle que convenable à la nature de ces Leçons, et que nous nous sommes attachés du moins à ce qui était digne de ce lieu, si nous avons trop peu réfléchi à ce que nous permettaient nos forces.

Nous suivrons, dans ces recherches, la route que le sujet lui-même semble nous tracer. Dans toute composition poétique, il y a trois points principaux à considérer : d'abord le sujet et la manière de le traiter ; quelle en est la disposition, l'ordre et la forme générale, suivant la différence des genres : en second lieu, l'élocution ou le style ; ce qui comprend l'élévation, la vivacité, les ornemens des pensées, la beauté et la variété des figures et des images ; enfin la force, la pompe, l'élégance des expressions : et en troisième lieu, l'harmonie et la mesure de la versification, qui, non-seulement ont pour but le charme de l'oreille, mais qui encore ont tant de pouvoir pour peindre les objets avec

énergie, et exciter dans l'ame toutes sortes de mouvemens. Il faut donc examiner quel est le mérite de chacune de ces parties, et jusqu'à quel point il est possible de se livrer avec fruit et assurance à une étude approfondie de la Poésie hébraïque.

Quant à ce qui concerne la versification, pour commencer par le dernier article, nous craignons d'être presque réduits à un silence absolu. L'inutilité des efforts qu'ont faits les hommes les plus savans pour porter quelque lumière sur ce point, et encore plus son essence même, nous démontrent que la connaissance de la versification des Hébreux est presque entièrement perdue pour nous. Cependant il sera peut-être utile de séparer les notions assurées, s'il en existe, des conjectures incertaines, et d'exposer au moins combien à cet égard nos connaissances sont bornées. Ainsi, quoiqu'il ait fallu renoncer à toute recherche sur ce qui constituait leurs mètres, cependant comme on aperçoit encore dans leurs poésies certains vestiges de versification, nous proposerons d'abord quelques courtes remarques sur sa nature en général; et ensuite, suivant que l'occasion le demandera, nous en viendrons à quelques observations plus détaillées.

La partie qui a pour objet le style poétique des Hébreux, offrira un vaste champ à nos recherches. Ce style, en effet, a les qualités principales qui, en Poésie, se retrouvent partout, et sont, pour ainsi dire, de droit commun : mais il en est plusieurs autres qui lui appartiennent en propre, et qui lui sont particulières.

Enfin, dans la troisième partie, qui, la pre-

mière de toutes, par sa nature et son importance, sera réservée pour la dernière, nous aurons à mettre en œuvre tous les soins qu'exige une matière extrêmement difficile. Il nous faudra avancer avec précaution, de crainte qu'en parcourant avec trop de liberté l'empire de la Poésie, nous ne portions imprudemment nos pas dans le sanctuaire de la Théologie. C'est ce que nous chercherons, avec la dernière attention, à éviter. Nous aurons ici à diviser les poèmes des Hébreux, en différentes classes, suivant leurs diverses espèces, autant qu'il sera possible de le faire avec facilité; à examiner ce que chacune de ces classes présente de plus remarquable, et peut-être même à les comparer avec les poèmes des Grecs et des Latins, s'il s'en trouve quelqu'un d'une nature à peu près semblable.

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MÈTRES DES HÉBREUX.

LEÇON TROISIÈME.

Que la Poésie des Hébreux est métrique.

SOMMAIRE. Preuves que fournissent sur ce point les poèmes *alphabétiques*. Du dialecte poétique. Propriétés de cette versification. Son rhythme proprement dit est perdu. Conformation de la période poétique. Différence entre la Poésie des Hébreux et celle des Grecs et des Latins, en ce point.

En commençant à nous occuper de la Poésie sacrée des Hébreux, nous avons à examiner d'abord quelle était la nature de leur versification ; question difficile et environnée d'obscurités, que nous aurions volontiers évitée, si le plan que nous nous sommes tracé nous l'eût permis. Mais puisque c'est une loi indispensable, une condition essentielle pour toute Poésie, d'être astreinte à un rhythme déterminé, et asservie à quelque mesure ; qu'en s'écartant de cette règle, non-seulement elle perd sa douceur et son principal agrément, mais même ne mérite plus le nom de Poésie ; celui qui entre-

prend de traiter de la Poésie hébraïque ne peut se dispenser de se livrer à cette recherche, pour montrer au moins que celles des compositions des Hébreux, qu'on regarde comme poétiques, sont soumises à une mesure, et s'assurer s'il est possible d'acquérir quelques notions certaines sur la nature de leur versification. C'est de ce point que nous allons entreprendre l'examen, non dans l'espoir d'y porter beaucoup de lumière, mais pour reconnaître jusqu'où il est susceptible d'être éclairci. Nous nous contenterons de quelques observations succinctes ; et nous userons, en même temps, de beaucoup de circonspection, nous bornant à effleurer une matière que nous ne craignons pas de comparer à un détroit fameux par beaucoup de naufrages.

Et d'abord, une attention même légère suffit pour acquérir la certitude que parmi les écrits des Hébreux, il en est quelques-uns qui non-seulement sont animés de tout le feu de la Poésie, mais qui encore sont soumis à un nombre et à une mesure déterminés, quoique plusieurs savans aient embrassé une opinion contraire. Partout, en effet, se montrent encore des débris et des traces de versification qui auraient eu peine à se conserver dans toute autre langue dont la prononciation, comme celle de l'hébreu, se serait entièrement perdue par une suite des accidens divers qu'entraîne nécessairement une si haute antiquité.

Les poètes hébreux faisaient usage d'une sorte de mécanisme qui semble avoir été principalement inventé pour le soulagement de la mémoire. Avaient-ils à retracer des choses, à exprimer des pensées détachées, et qui, par la nature et la disposition du sujet, n'avaient au-

cune liaison entr'elles ? ils avaient soin alors de suivre l'ordre de l'alphabet dans la lettre initiale de chaque verset ou strophe. Il existe encore aujourd'hui, dans les Poésies sacrées, beaucoup d'exemples de cette pratique. (1) Nous trouvons donc là, d'une manière bien évidente et bien sensible, des phrases marquées de certains signes déterminés, et renfermées dans des limites fixes. Or, il est imposible de penser qu'un semblable procédé ait été observé à l'égard des différens membres d'un discours en prose, surtout si, comparant ces phrases entr'elles, on fait attention qu'elles ont presque toujours une longueur symétrique, et qu'elles sont circonscrites dans des espaces si réguliers, que souvent le nombre des mots, et quelquefois même celui des syllabes de l'une est égal au nombre des mots ou des syllabes de l'autre. Ainsi donc, quoiqu'il soit impossible d'avoir recours ici au jugement de l'oreille, la simple vue suffit pour reconnaître que toutes ces compositions non-seulement sont astreintes à la mesure poétique, mais encore que le soin le plus exact a été mis en usage pour en compasser l'étendue.

La Poésie hébraïque a un autre procédé qui est exclusivement réservé au discours mesuré. En effet, ce n'est qu'à des écrivains assujettis à un ordre fixe pour les pieds et pour le rhythme, qu'est accordée la liberté d'employer des termes qui s'écartent des lois et des usages ordinaires de la langue, ainsi que de son analogie, et de pouvoir les alonger ou les raccou-

---

(1) Note de M. Lowth. — Voyez les Psaumes 24, 33, 36, 110, 111, 118, 144 ; le chap. 31 du livre des Proverbes, depuis le verset 10 jusqu'à la fin, et les Lamentations de Jerémie, à l'exception du dernier chapitre.

cir par l'addition ou le retranchement de quelques syllabes. L'effet de cette pratique est moins de fournir au poète le moyen de remplir la mesure avec facilité, que de prévenir le dégoût par la variété des sons, de répandre sur l'ensemble du style une couleur particulière, et de lui assurer une noblesse qui le distingue du langage vulgaire. La Poésie a toujours fait usage de ce procédé, en tenant compte cependant du génie particulier à chaque idiome. On le reconnaît principalement à deux caractères ; à l'emploi des termes étrangers, et à certaines anomalies ou formes inusitées des expressions reçues. (1) On sait tout ce que se sont permis sur ce point les poètes grecs, dont la langue, à cause de la variété et de la richesse des dialectes en usage dans les divers Etats de la Grèce, était si favorable à ces sortes de licences. Après les Grecs, nul autre peuple n'a joui à cet égard d'une plus grande liberté que les Hébreux, qui, soit par l'emploi des termes étrangers, soit par celui des mots irréguliers, et surtout de certaines particules réservées au discours mesuré, et qu'ils ajoutaient quelquefois à la fin des mots, surent répandre de la variété sur leur style, et se créer une sorte de dialecte poétique. (2)

---

(1) Aristot. Poet. cap. 22.

(2) Note du Traducteur. — Après avoir rapporté dans une note une foule d'exemples de ces additions et de ces retranchemens, l'auteur ajoute :

« Telles sont à peu près les diverses anomalies dont se » compose le dialecte poétique des Hébreux. Mais afin de » faire mieux sentir de quelle licence usent à cet égard les » poètes sacrés, nous citerons le passage suivant, d'Abar» banel. Ce savant Rabbin dit (*in Mantiss. dissert. ad libr.* » *Cosri. edit. Basil.* 1660, p. 412.) : *Vous voyez dans ce canti*» *que* (celui de Moïse, exod. ch. 15.), *qu'à cause de la me*» *sure, quelquefois les mots se contractent ; que d'autres fois*

Nous croyons donc pouvoir affirmer, sans crainte d'erreur, que la Poésie des Hébreux est une Poésie métrique ; et qu'il nous soit permis de faire remarquer deux propriétés de ces vers ou divisions, qu'il est facile d'apercevoir dans les pièces dont les versets ou strophes sont marqués et distingués par les lettres initiales, et que par conjecture on peut attribuer à toutes les autres. La première, c'est que ces vers diffèrent en longueur ; les plus courts sont composés de six ou sept syllabes, et les plus longs en ont à peu près le double : de telle sorte cependant que le plus souvent dans toute l'étendue d'un poème, il y a peu d'inégalité, quant à la longueur des vers : la seconde, c'est que la fin de ces vers concourt presque toujours avec la division des divers membres de la phrase.

» *ils se prolongent par l'addition de quelques lettres, pour* » *atteindre une mesure juste et exacte ; que par le même motif, on retranche souvent une ou deux lettres..... En effet,* » *il ne faut pas croire que le premier des Prophètes se soit* » *trompé sur la véritable manière d'écrire les mots ; mais c'est* » *que les lois de la versification et la mélodie l'ont exigé.*

» Quant aux termes étrangers qui se rencontrent dans la » Poésie des Hébreux, continue M. Lowth, il serait téméraire » de porter un jugement décisif à l'égard d'une langue si » ancienne et si bornée maintenant, et lorsque les dialectes » des peuples voisins qui fleurissaient à la même époque » sont presque entièrement détruits. Il a bien pu arriver, » en effet, que des mots qu'on a par exemple regardés » comme chaldéens, fussent peut-être communs aux deux » idiomes ; et qu'au contraire, des mots employés rare» ment, et dont l'origine n'est pas connue, eussent été » empruntés des dialectes voisins. Cependant comme plu» sieurs des mots qui se présentent le plus souvent dans les » monumens poétiques des Hébreux, ne se trouvent que là » et dans la langue chaldéenne, on peut en conclure avec » vraisemblance que ces mots ont été transportés des dia» lectes voisins dans la langue hebraïque, ou que du moins, » après qu'ils eurent cessé d'être en usage dans le langage » ordinaire, on en rétablit l'emploi. »

Pour ce qui concerne la mesure réelle de ces vers, leur rhythme, leur prosodie, tous ces points nous sont entièrement inconnus : et ni l'art, ni l'industrie humaine ne parviendront jamais à les retrouver, comme le démontre la nature de la chose elle-même Il est notoire que l'ancienne et véritable prononciation des Hébreux est absolument perdue. Les règles imaginées à ce sujet par les Juifs modernes, lorsque la langue de leurs ancêtres était déjà tombée en désuétude depuis plusieurs siècles, n'ont point obtenu le suffrage des savans ; et s'il fallait, en effet, régler la prononciation d'après les principes qu'ils ont établis, on serait réduit à convenir, non-seulement que la versification des Hébreux, comme l'expérience nous le prouve, ne conserve plus pour nous ni douceur, ni harmonie, mais encore que jamais elle n'a possédé aucun de ces avantages. Les docteurs modernes n'étaient plus en état de faire revivre la prononciation d'une langue abandonnée depuis long-temps, ni d'en rétablir les véritables règles ; et nul homme ne peut se flatter de découvrir, par ses conjectures, un point aussi délicat, aussi étranger à nos sensations habituelles, et aussi complétement oublié. Rien de plus difficile à saisir que la pratique de quelque langue que ce soit à cet égard. Après qu'elles ont cessé d'être en usage, l'écriture leur conserve une prononciation ; mais cette prononciation qui sort d'une bouche étrangère, ne peut être que discordante et barbare : le charme de la vie y manque ; sa douceur naturelle s'est évanouie ; l'éclat de sa beauté s'est flétri. C'est ainsi qu'on ne peut douter que la langue grecque et la langue latine n'aient beaucoup

perdu de leur ancien agrément : la prononciation en est différente chez les divers peuples : mais partout elle est barbare, et telle qu'elle aurait été insupportable à une oreille attique ou romaine. Cependant ces langues conservent encore aujourd'hui leur rhythme, leur mesure, leurs pieds. Le sort de la langue hébraïque a été bien plus déplorable : dépouillée de ses voyelles, elle est restée muette et sans voix pendant plus de vingt siècles ; aussi est-il presque impossible de déterminer d'une manière précise le nombre de syllabes dont chacun de ses mots est composé, et encore plus de s'assurer de leur durée ou *quantité*. Or, puisque dans toute langue la versification dépend nécessairement et du nombre et de la durée des syllabes, et qu'il est démontré par la nature de la chose, que nous avons perdu la connaissance de ces deux points, relativement aux mots hébreux, sans qu'il nous reste aucun moyen de la retrouver, concluons que prétendre rétablir la versification véritable et primitive de cette nation, c'est vouloir élever un édifice entièrement dépourvu de fondemens. On doit peut-être accorder à quelques-uns de ceux qui se sont dévoués à ces recherches, la gloire d'avoir donné quelque douceur et quelque agrément à la Poésie hébraïque dont la prononciation était auparavant si dure et si barbare, et de lui avoir assigné un certain nombre et une certaine harmonie, s'ils n'ont pu parvenir à retrouver la véritable et celle qui lui appartenait réellement. Mais la matière elle-même, aussi bien que les argumens par lesquels ils ont cherché à établir leurs conjectures, ne nous permettent pas de leur accorder davantage. L'inutilité de leurs

efforts doit plutôt nous engager à renoncer à une poursuite que des hommes doués de génie et d'une vaste érudition, ont vainement tentée, et à regarder comme entièrement perdue pour nous, une chose anéantie depuis si long-temps.

Cependant quoique nous soyons dans l'impuissance d'établir rien de positif sur la mesure de chaque vers pris séparément, il est une remarque à faire sur ces mêmes vers considérés par groupes : cette observation se rapporte au mécanisme de la versification. La Poésie hébraïque, comme nous en avons déjà dit un mot, a une conformation de phrase qui lui est particulière. Cette conformation consiste en ce que la phrase entière se divise en un certain nombre de parties à peu près égales, et en ce que chacune de ces divisions forme un vers entier. Ainsi, de même que chaque poème se partage naturellement en plusieurs périodes presque égales, de même aussi chaque période se résout ordinairement en deux membres, et quelquefois en un plus grand nombre. On remarque ce mode de division, surtout dans ces passages qui s'offrent presque à chaque instant chez les poètes hébreux, où s'arrêtant à une idée, ils la reproduisent de diverses manières, tantôt rendant la même pensée par des expressions différentes, tantôt, au contraire, présentant des pensées différentes sous la même forme d'expressions; ici, rapprochant des objets semblables, et là, opposant des objets différens. Or, tous ces procédés donnant à la simple prose une marche symétrique et cadencée, on ne peut douter que la Poésie hébraïque ne leur soit redevable de beaucoup d'agrément et de beauté. Ainsi donc, nous sommes contraints

d'avouer que dans la plus grande partie des compositions dont il s'agit, nous ne reconnaissons pas la loi fixe qui règle leur versification; mais en même temps nous pouvons affirmer que nous y découvrons un caractère général, exclusivement réservé à la Poésie de cette nation, et qui la distingue. Aussi le mot consacré chez elle pour désigner la Poésie (1), présente-t-il l'idée d'un discours, coupé d'une manière particulière en phrases courtes, multipliées, et marquées par des intervalles déterminés.

La méthode que suivent en ce point les poètes grecs et les poètes latins est entièrement opposée ; ils évitent très-soigneusement ce que la Poésie hébraïque recherche avec empressement ; double effet de la nature et du génie particulier des idiomes différens qu'ils emploient. La langue grecque, plus qu'aucune autre, et après elle, la langue latine, sont riches, harmonieuses, flexibles ; elles possèdent une

(1) NOTE DE M. LOWTH. — Ce mot signifie proprement, *il a coupé*, *taillé*, *retranché*, et s'entend de la taille des arbres. De cette racine se déduisent d'autres termes qui désignent *un rejeton*, *la pousse d'une plante*, *la serpe du vigneron.* Ce même mot veut dire encore : *il a chanté*, *il a modulé*, et s'applique aux modulations que l'art coupe et divise suivant certaines lois constantes. Cette seconde acception peut en quelque sorte être rapportée à la première, en ce qu'elle désigne un poëme coupé en phrases courtes, et d'où l'on a retranché tout luxe d'expression ; ce qui constitue le caractère principal des poëmes des Hébreux. Leur prose est libre, exempte de toute entrave ; elle s'étend au hasard et sans loi : c'est un arbre sauvage qui déploie en tout sens le luxe de ses rameaux et de son feuillage. Le discours mesuré, au contraire, est arrêté de toutes parts ; ses phrases, telles que les jets d'un végétal, sont rangées en un ordre et une forme déterminés ; c'est une vigne dont la serpe du vigneron arrête la fécondité excessive, et qu'elle façonne par la taille.

grande variété de mètres et de pieds, dont les temps sont si marqués, et l'effet si frappant, que lorsqu'on récite des fragmens de vers, ou que l'on déclame des vers entiers sans s'arrêter et sans en marquer la fin par un repos, leur mesure n'en est pas moins sensible. On a donc pu, sans nuire aux différentes espèces de mesures, chercher à répandre de la variété dans l'ensemble des compositions poétiques. Il en est tout autrement de la langue hébraïque : de sa nature, elle est extrêmement simple; les formes primitives des mots sont presque toujours semblables entr'elles, et les inflexions qu'ils subissent ne sont ni fort nombreuses, ni fort remarquables. De là il est facile de comprendre que le nombre qui en résulte ne peut offrir aussi ni beaucoup de différence, ni une grande variété; qu'il doit nécessairement être simple, peu marqué, et plus propre à donner au discours de la gravité et du poids, que de la mobilité. Il a donc fallu distinguer par le repos des phrases, l'étendue des vers, qui, sans cela, mêlés et confondus ensemble, n'auraient plus été reconnaissables.

Ici nous devons remarquer deux conséquences qui découlent naturellement de ce que nous venons de dire. La première, c'est qu'un poème traduit de l'hébreu en une autre langue, et rendu littéralement en prose, conservant alors la forme de ses phrases, conservera aussi, quant au nombre, beaucoup de sa noblesse originale, et même quelque ombre de versification. C'est en effet ce qu'on observe dans nos traductions des Poésies sacrées en langue vulgaire, dans lesquelles presque toujours *on retrouve en-*

core les membres épars du Poète (1), tandis qu'on arriverait à un résultat tout opposé, en traduisant les poètes grecs ou latins, de la même manière. (2) La seconde conséquence est qu'un poème hébreu, traduit en vers grecs ou latins, perdra infiniment de ses agrémens naturels, et de la beauté qui lui est propre, la forme primitive des périodes se trouvant dérangée, ou pour mieux dire, dénaturée et détruite, pour s'adapter au caractère d'un style étranger; car lorsqu'on tente de transporter dans une autre langue les compositions des poètes du premier ordre, le succès dépend du soin que l'on apporte non-seulement à conserver fidèlement les pensées de l'original, à en exprimer les sentimens avec une force égale et le même agrément, mais encore à retracer, s'il est permis de parler ainsi, ses traits matériels, son ton, sa couleur et sa marche. Ceux donc qui se sont appliqués à traduire en vers grecs ou latins les poètes sacrés, et qui ont ainsi voulu se charger du rôle réservé à ceux-ci, ont dû nécessairement être sinon inférieurs, du moins fort opposés à leurs modèles, pour ce qui regarde la forme générale du discours. Mais s'en sont-ils rappro-

---

(1) *Invenias etiam disjecti membra Poetæ.*
Horat. I, Sat. IV, v. 61.

(2) NOTE DE M. LOWTH. — Le R. Azarias, qui soutient que les Poésies sacrées n'ont point une mesure fixe et dépendante de la valeur des syllabes, dit cependant :

« Nous n'en convenons pas moins que ces Poésies ont une » autre mesure qui dépend des choses ou des idées elles- » mêmes. — Ne voyez-vous pas que si vous transportez dans » un autre langue quelqu'une de ces compositions, elles » conservent leur mesure, sinon en totalité, du moins en » partie. Ce qui ne peut avoir lieu à l'égard de celles dont la » mesure consiste dans le nombre et la quantité des sylla- » bes. » (*Mantiss. Dissertat. ad lib. Cosri*, pag. 420.)

chés davantage sous un autre rapport, et quant à ce qui concerne la force, la noblesse et le feu poétique ? ce n'est pas ce que nous avons à examiner ici.

REMARQUES DE M. MICHAÉLIS,

Relatives à ce que M. Lowth dit dans la Leçon précédente, au sujet des licences et de la mesure de la Poésie hébraïque.

« Rappelons-nous que ces langues que nous » distinguons par des dominations différentes, » la langue hébraïque, la phénicienne, la samaritaine, la syriaque, la chaldéenne, l'arabe, » l'éthiopienne, sont, à proprement parler, » non des langues différentes, mais plutôt des » dialectes d'un seul et même idiome, qu'on peut » désigner par le nom de *langue orientale*. Or, » les mêmes mots, quoique conservant la même » signification, diffèrent cependant entr'eux » dans les divers dialectes, quant à la noblesse » et à la fréquence de l'emploi. Tel dialecte regarde comme obscène, basse, ou au moins triviale, et comme appartenant plutôt à la conversation qu'à l'éloquence, une expression que tel » autre permet aux écrivains les plus nobles. Ici, » un mot est plus rare, plus recherché; là, au » contraire, tous les écrivains s'en servent. Souvent encore il arrive que ce qui est commun et » vulgaire dans le langage, est regardé comme » poétique dans les compositions écrites, parce » qu'il semble qu'on y attache quelque chose » d'extraordinaire et de relevé, depuis que les » écrivains en prose s'en sont abstenus; car

» plus une expression est employée, plus elle » perd de sa force et de sa noblesse. Cependant » le poète doit prendre garde à ce qu'un emploi » trop fréquent des mots inusités ne paraisse » plutôt l'effet de l'art, d'une élégance trop » affectée, et enfin de la disette de mots pro- » pres, que celui de l'enthousiasme poétique. » La poésie est encore redevable de beaucoup » de grâces à l'*archaïsme*, qui consiste à em- » prunter aux dialectes étrangers des mots qui » étaient usités autrefois dans l'idiome dont on » fait usage. »

Après ces observations générales, M. Michaélis examine en détail les anomalies citées par M. Lowth; mais cette discussion ne peut intéresser que ceux qui entendent l'hébreu, et qui s'appliquent à l'étude de cette langue. Il passe ensuite à la question de savoir si la versification hébraïque est véritablement mesurée.

« De toutes ces irrégularités, dit-il, il s'en- » suit non que les Hébreux aient eu une mesure » déterminée par des lois certaines et constan- » tes; mais seulement qu'il existait chez eux un » genre d'élocution plus relevé, qui s'éloignait » des formes ordinaires du langage, et qui avait » de la ressemblance avec notre style poétique. » M. Lowth convient lui-même que l'effet de » ces irrégularités est moins de fournir aux poè- » tes les moyens de remplir la mesure, que de » prévenir la satiété par la variété des sons, et » de répandre sur l'élocution une couleur parti- » culière. Cependant ce savant embrasse l'opi- » nion que les Hébreux ont eu dans leur Poésie » une véritable mesure, soumise à des règles » fixes, mais qu'elle s'est perdue sans qu'il nous » reste aucun moyen de la retrouver ni de la

» rétablir ; et c'est en quoi nous ne sommes pas
» de son avis. Pour ne pas refuser cependant
» aux Hébreux toute espèce de mesure, et ne
» pas différer seulement par les mots, distin-
» guons deux sortes de mesure ; l'une plus sé-
» vère, l'autre plus libre ; toutes les deux néan-
» moins aussi différentes du nombre oratoire,
» que la marche l'est de la danse. Nous dési-
» gnons par cette qualification de mesure plus
» sévère, celle qui, dans toute l'étendue d'un
» poème, conserve constamment le même ordre
» dans l'emplacement des syllabes et des pieds,
» chaque vers se composant des mêmes mètres ;
» tels sont les vers grecs, latins, allemands.
» C'est là l'espèce de mesure que nous refusons
» aux Hébreux. Mais nous leur accordons la
» seconde, qui résulte de vers courts, mais ca-
» dencés, composés de pieds musicaux et poé-
» tiques, susceptibles de s'allier facilement avec
» le son de la flûte et avec la danse, de manière
» que ces vers chantés dans les danses pouvaient
» être pris pour de véritables vers. On peut com-
» parer ces périodes, aux strophes à quatre vers
» que nous trouvons dans les odes d'Horace,
» où des pieds différens semblent mêlés et con-
» fondus ; mais elles n'ont aucune ressemblance
» avec les odes entières dans lesquelles les
» mêmes mètres reviennent à des intervalles
» égaux, suivant un ordre constant. L'emploi
» des expressions extraordinaires, le ton poé-
» tique qui respire quelque chose d'élevé et
» de divin, sont cause que c'est cette seconde
» espèce de mesure qui domine dans la Poésie
» hébraïque, et non pas seulement le nombre
» oratoire qui a plus de rondeur que le nombre
» poétique. »

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

SECONDE PARTIE.

DU STYLE PARABOLIQUE.

LEÇON QUATRIÈME.

De l'origine, de l'usage, des caractères du Style parabolique et du Style sentencieux.

SOMMAIRE. Division du Style parabolique; d'où il a pris naissance; de son emploi primitif chez les nations profanes; chez les Hébreux. Exemples les plus anciens en ce genre, qui ont été conservés par Moïse. Du genre sentencieux; de sa nature; de ses effets.

Nous avons à nous occuper maintenant du style de la Poésie hébraïque; et par-là il faut entendre, non pas seulement l'élocution des poètes sacrés, toute nue, mais encore leurs pensées et leur manière de les concevoir; d'où, comme de sa source, découle nécessairement le style, et d'où il tire le goût particulier qui le distingue. Une première remarque facile à faire, c'est que le caractère naturel de toute Poésie, et principalement de celle des Hébreux, est de s'éloigner extrêmement du langage vulgaire, et d'affecter non-seulement dans le choix des expressions, mais même dans leur arrangement,

6.

quelque chose de particulier et de plus recherché. Une preuve bien claire de ce que nous venons d'avancer, c'est ce qu'on éprouve dans l'étude de la langue hébraïque. En effet, celui qui déjà sera parvenu à entendre facilement les livres historiques, lorsqu'il passera aux livres poétiques, s'y trouvera tout-à-fait étranger. Nous abandonnons aux grammairiens le soin de traiter des locutions propres aux poètes, de leurs ellipses hardies, de leurs changemens inattendus de temps, de genres et de personnes dont nous ne parlerons que par occasion ; ou plutôt puisqu'ils ne reconnaissent, à ce qu'il semble, aucune différence entre le style poétique et le langage ordinaire, c'est l'étude et une lecture attentive qui doivent nous fournir des lumières sur ce point. Il ne serait pas non plus difficile de parcourir toutes ces formules de tropes et de figures, que les rhéteurs ont accumulées dans leurs traités, avec tant de prétention, pour ne pas dire avec tant d'inutilité. Qui ne voit, en effet, une foule d'exemples de ce genre, nous ne disons pas dans la Poésie sacrée, mais encore dans toute espèce de discours ? Plus réservés dans notre marche, et consultant plus ce que demande notre sujet que ce qui serait facile pour nous, nous rechercherons, non quelle est en général la nature du style poétique, mais quelles sont les qualités caractéristiques de la Poésie hébraïque, en cette partie. Voyons donc si la langue même des Hébreux ne pourrait pas nous fournir quelque notion, quelque expression qui embrassât en son entier ce qui fait l'objet de nos recherches ; qui nous présentât ce sujet rassemblé, pour ainsi dire, sous un point de vue unique, et dont les divisions mêmes nous

traçassent les limites précises dans lesquelles nous devons nous renfermer.

La Poésie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, a reçu chez les Hébreux une première dénomination qui désigne un discours concis, coupé et mesuré par les divisions et les intervalles fixes des divers membres de la période. C'est là le nom propre du vers et du discours mesuré. Sous le rapport du style et des pensées, cette même Poésie prend une seconde dénomination (1), que nous regardons comme l'expres-

(1) Note de M. Lowth. — Num. XXI, 27; XXIII et XXIV, *passim*. Mich. II, 4. Is. XIV, 4. Ps. XLVIII, 5; LXXVIII, 2. Job. XXVII, 1; XXIX, 1.

Ce mot signifie en hébreu : *il a feint ; il a comparé ; il a parlé par similitudes ; il a usé de locutions proverbiales, de sentences graves et ingénieuses, d'un discours orné de figures et de comparaisons.* Il signifie encore : *il a dominé ; il s'est élevé ; il a excellé ; il a eu de l'autorité*, peut-être une autorité déléguée et représentative, dans le sens primitif et plus restreint, qui, par la suite, fut étendu à toute espèce de pouvoir. C'est par cette expression qu'est désignée dans la Genèse, ch. XXIV, v. 2, l'autorité de ce vieux serviteur à qui Abraham avait confié l'intendance de sa maison. Il tenait la place de son maître, et le représentait, en vertu de l'autorité que celui-ci lui avait déléguée; ce qui montre l'affinité qui existait entre les deux acceptions de ce mot. Elle consiste en ce que l'image parabolique, de même que le serviteur délégué par son maître, remplit la place d'une autre. Ce mot exprime donc un discours élevé, noble, distingué par la force et l'autorité, orné de figures, d'images et de comparaisons, tel que le style des Psaumes, des Prophètes et de Job. C'est encore une sorte de discours qui, sous une image et un exemple unique, renferme un grand nombre d'idées, et peut être facilement étendu à tous les objets du genre; tels sont presque toujours les proverbes. Enfin, c'est une phrase ou maxime grave, ingénieuse, resserrée en un petit nombre de mots, et ayant la forme des sentences. De ce genre sont l'exemple cité au 1er liv. des Rois, ch. XXIV, v. 14; et plusieurs des paraboles de Salomon.

A ce mot vient souvent s'en joindre un second qui signifie, *une parole subtile, ingénieuse, enveloppée ;* qui suppose un travail et une finesse d'esprit considérable dans celui qui

sion consacrée pour indiquer le style poétique. La plupart des interprètes ont rendu ce mot par celui de *parabole ;* expression assez juste à certains égards, mais qui cependant est bien loin d'embrasser toute l'étendue que le mot a

---

l'entend, comme dans celui qui en est l'auteur. Cette dénomination dérive d'une racine qui signifie, *proposer un problème, une énigme*, etc.

Addition du Traducteur. — Dans une longue note, M. Michaélis discute les étymologies proposées par M. Lowth, conteste la vérité de quelques-unes, et en propose d'autres qu'il puise principalement dans l'arabe. Cette discussion, comme on voit, ne peut intéresser que les savans. C'est pourquoi nous n'avons pas traduit cette partie de sa note ; mais nous avons cru ne devoir pas omettre ce qu'on y trouve, au sujet de l'usage ancien des énigmes.

« L'histoire de Salomon, dit-il, nous prouve que le goût » des énigmes était tellement en honneur chez les anciens, » que les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas d'engager » des combats en ce genre, et d'attacher à la victoire des » récompenses considérables. Nous lisons au III[e] livre des » Rois, ch. X, v. 1, que la reine de Saba proposa des énig- » mes à Salomon ; et Ménandre et Dius, qui avaient écrit » l'histoire des Tyriens, y racontaient les défis que s'étaient » portés le même roi, et Hiram, roi de Tyr, qui prit à ses » gages un homme savant pour expliquer les énigmes de son » rival. (Voy. Joseph. Antiq. Jud. liv. VIII, ch. V. paragr. 3.) » nous ne dirons rien des combats qui eurent lieu entre » les Ethiopiens et les Egyptiens, entre ceux-ci et les » Grecs ; on peut voir ce que dit à ce sujet *Jablonski* dans » son *Panthéon Ægypt.* prolegom. paragr. 48. Il paraît que » ces combats furent en usage parmi les Arabes, jusqu'au » temps de Mahomet. Je pense que c'est à cette coutume » que fait allusion le passage suivant du Coran, ch. XXV, » v. 35 : *Ils ne te proposeront point de similitude que nous ne* » *t'en fassions connaître la vérité, et dont nous ne te donnions* » *la meilleure explication ; c'est-à-dire, ils ne te proposeront* » *point d'énigme, dont Dieu ne te fournisse la solution.*

» Il semble que souvent les énigmes étaient proposées en » vers ; c'était ainsi qu'on alliait le charme de l'harmonie » et l'élégance des expressions avec la finesse des pensées ; » et il fallait aussi que la réponse fût en vers, si l'on ne vou- » lait s'avouer vaincu. Nous avons un exemple de cette cou- » tume, dans l'histoire de Samson, liv. des Jug. ch. XIV, » v. 14, etc. L'énigme qu'il propose est, non en prose, mais » en vers ; le *parallélisme* harmonieux des membres de la

en hébreu. Si nous en approfondissons la force et les diverses acceptions, nous reconnaîtrons qu'il renferme trois idées principales : celle d'une forme sentencieuse, celle d'un style figuré, et enfin celle d'une élocution élevée. C'est à ces trois divisions que nous rapporterons tout ce que nous avons à dire du *style parabolique* ou poétique des Hébreux; mais peut-être qu'on sentira mieux toute la justesse de cette division, après que nous aurons proposé quelques observations succinctes sur l'origine et l'usage primitif de ce style.

La première et principale source de l'élocution poétique est une violente émotion de l'ame. En effet, cette fureur particulière aux poètes, appelée *enthousiasme* par les Grecs qui l'attribuaient à l'inspiration des Dieux, est-elle autre chose qu'un langage imité de la nature, et qui nous retrace l'image énergique et vraie d'une ame en proie à une forte agitation ? Alors les replis les plus secrets du cœur se développent; alors se manifestent les sentimens les plus cachés, affluant en tumulte, sans ordre dans leur disposition, et sans aucune liaison entr'eux. De

---

» période l'indique, et c'est aussi l'opinion de M. Lowth.
» (Voy. ci-après la Leçon 19e.)

« De celui qui mangeait est sortie la nourriture,
» Et du fort est sortie la douceur. »

» Ce n'est pas non plus en simple prose, que les Philistins
» répondent et disent que le mot de l'énigme est du miel
» trouvé dans la gueule d'un lion mort. Ils donnent à leur
» réponse une forme poétique du même genre, et la divi-
» sent de même en deux membres parallèles et cadencés.

« Quoi de plus doux que le miel ?
» Quoi de plus fort que le lion ? »

» Il semble que le chap. XXI d'Isaïe, v. 12, présente
» une énigme d'un caractère semblable, mais plus sublime
» en son espèce. »

là ces exclamations soudaines, ces interrogations multipliées, ces apostrophes aux êtres inanimés; car il semble à tous ceux qui sont fortement émus, que la nature entière doit partager leur émotion. Or, toute passion de l'ame a non-seulement un langage qui lui est propre, mais encore un accent et des gestes qu'elle tient de la nature. Parmi ces passions, quelques-unes, non contentes du langage tout seul, ont encore recours au chant et à la danse; et peut-être, par une suite de la liaison étroite qui existait anciennement entre ces deux arts et la Poésie, est-ce à eux que nous sommes redevables de ces mots soigneusement renfermés dans des espaces déterminés, de ce mélange régulier de mètres et de pieds, afin que la modulation du discours pût s'accorder avec la durée des pas, et la mesure du chant.

C'est ainsi que l'art s'empressa, à ce qu'il paraît, d'accueillir ces premiers essais d'une poésie grossière, inspirée par la nature, et qu'il les dirigea vers l'utilité et le plaisir. En effet, la Poésie, qui devait la naissance aux affections du cœur humain, et qui avait appelé l'harmonie à son aide, était devenue par-là singulièrement propre à y exciter toute sorte d'émotions, et à l'en pénétrer; puisqu'elle savait si bien peindre et imprimer dans l'ame des idées de toute espèce; et puisqu'elle excellait à frapper les sens, à charmer l'oreille, et à rendre les perceptions faciles à l'esprit, en captivant son attention, et en empêchant que ce qu'il avait une fois conçu ne lui échappât. S'il y avait quelque sujet qu'il importât de faire connaître au vulgaire, de graver dans sa mémoire, et de lui rendre familier, des hommes auxquels ce talent

mérita le nom de *sages* (1), l'ornaient d'un style agréable, le paraient des charmes d'une élocution brillante et variée, et le renfermaient dans des périodes courtes, arrondies et cadencées. Ainsi, la Poésie était chargée du soin de marquer et d'embellir ce qu'il y avait de beau, de grand et d'honnête; de relever les préceptes de la Religion et de la morale; de transmettre à la postérité les actions éclatantes et les paroles graves des hommes; les œuvres, les bienfaits et les louanges du Très-Haut; le souvenir des événemens passés, l'annonce de ceux qui devaient se réaliser un jour. Pour tous ces usages, elle était d'une utilité singulière dans ces temps

---

(1) NOTE DE M. LOWTH. — Les poètes sont comptés, par le fils de Sirach, parmi les illustres et les sages des premiers âges. On lit dans l'Ecclésiastique (ch. XLIV, v. 5) : « Ces » sages recherchaient, par leur science, les accords de la » musique, et confiaient leurs vers à l'écriture. » On peut demander encore si ces quatre personnages dont la sagesse est tant louée au ch. IV, v. 31 du 3e livr. des Rois, ne doivent pas être pris pour des poètes ou des musiciens; et si le titre de *fils de Mahol*, qu'on leur donne dans ce passage, ne doit pas être rendu par *fils du chœur*, ou *musiciens*, puisqu'il est prouvé par un autre endroit (I. Paral., II, 6.), qu'ils étaient fils de Zara. Les poètes reçurent aussi dans les temps anciens, chez lez Grecs, le nom de *sages* ou *sophistes*. Ainsi, nous lisons dans Anacréon : « Vénus est appelée la » déesse au teint de rose, par les sages. » Pindare dit de même, en parlant des héros : « Comblés d'honneurs, ils » ont, par la volonté de Jupiter, fourni de nobles sujets » aux *sophistes*. » Sur quoi le Scholiaste fait cette remarque : « On donnait aux poètes le nom de *sages* ou *sophis-* » *tes*. » Lactance dit encore (V, 5.) : « Les poètes furent » bien antérieurs aux philosophes; et avant que le nom de » la Philosophie eût vu le jour, ils tenaient la place des » sages. »

ADDITION DU TRADUCTEUR. — On doit être d'autant moins surpris de l'acception donnée à ces noms de *sages* et de *sophistes*, qu'ils ne signifiaient originairement que *des hommes habiles dans un art utile*. Voy. l'Histoire de l'origine des Sciences en Grèce, par M. Meiners, tom. I, p. 295.

reculés. En effet, il paraît que son secours était fréquemment invoqué, lorsque l'écriture n'existait pas encore, ou était peu employée, et qu'elle rendit pendant long-temps à la science encore grossière, à peu près les mêmes services que celle-ci dut ensuite à l'écriture. La Poésie était au milieu des peuples, pour ainsi dire, comme un héraut dont la voix éclatante transmettait, à travers les âges et les nations, la mémoire des événemens.

Le témoignage des écrivains nous prouve évidemment que telle fut l'origine de la Poésie, chez les peuples profanes. Il est constant que pendant une longue suite de générations, les Grecs n'eurent point d'autres monumens que leurs poésies. Le premier, en effet, qui pensa qu'il serait utile de publier des écrits en prose, fut Phérécyde de Syros, contemporain de Cyrus, et postérieur de quelques siècles à Homère et à Hésiode. Un peu plus tard, Cadmus de Milet entreprit d'écrire une histoire. (1) Les lois elles-mêmes étaient rédigées en discours métrique, et appropriées à certains modes de chant. Telles étaient les lois de Charondas, que les Athéniens chantaient dans leurs festins. (2)

(1) Notes de M. Lowth. — Strab. Geogr., l. I. Plin., Hist. nat., l. VIII, paragr. 56, etc. C'est ce qu'explique fort exactement saint Isidore de Séville, tandis que plusieurs savans se sont trompés sur ce point. « Il faut qu'on sache, » dit-il, que chez les Grecs, comme chez les Latins, on » s'appliqua à la poésie bien plus anciennement qu'à la » prose. Dans les premiers temps, on composait tout en » vers; le goût de la prose ne fut en vigueur que tard. Phé» récyde de Syros fut le premier des Grecs qui écrivit en » prose. A Rome, Appius Cæcus, le premier, employa la » prose dans un discours contre Pyrrhus. (Origin., l. I, » part. 37.) »

(2) — « A Athènes, on chantait les lois de Charondas

Telles étaient encore celles que les Crétois faisaient apprendre aux enfans des citoyens libres (1), en les accompagnant d'une mélodie et d'un chant particuliers, afin que le plaisir que leur procurait la musique, leur rendît ces leçons plus faciles à retenir. De là la dénomination de *nomes* (mot qui, en grec, signifie proprement *loi*), donnée à une sorte de poème ou de chant en usage dans les repas, comme le remarque Aristote (2), qui ajoute que cette pratique de mettre les lois en chant était encore de son temps en vigueur chez les Agathyrses. Les lois des Turdetains étaient aussi en discours mesuré, s'il faut en croire Strabon. (3) Les Germains, comme l'atteste Tacite, n'avaient point d'autres annales, ni d'autres mémoriaux que les chants dans lesquels ils célébraient la gloire de leurs ancêtres et de leurs héros. (4) Rien, en effet,

» dans les festins, comme le dit Hermippus. (Athénée, » l. XXIV, part. 3.) » Voyez Bentley, *dissert. in Phalar.*, p. 373.

(1) — Voy. *Ælian. Var. hist.* l. II, part. 39.

(2) — « Pourquoi donne-t-on le nom de *nomes* à certaines » espèces de chant? Est-ce parce qu'avant que l'on connût » l'écriture, on chantait les lois pour qu'elles ne s'effaçassent » pas de la mémoire, comme c'est encore l'usage chez les » Agathyrses. » Probl. sect. XIX, *quæst.* 28.

(3) — Geogr. l. III.

(4) — *De Mor. German.* paragr. 2. A ces témoignages relatifs à l'usage primitif de la Poésie, nous ajouterons un passage remarquable de Plutarque, dans lequel cet écrivain renferme en abrégé presque tout ce qui a rapport à l'objet qui nous occupe. « L'usage de la parole, dit-il, ressemble » proprement au debit et employ de la monnoye; car la bonne » et approuvée est celle qui est acoustumée et cogneuë, » et qui a cours et prix, l'une en un temps, et l'autre en » l'autre. Il a donc esté un temps que la marque et monnoye de la parole qui avoit cours estoit les carmes, les » chants et cantiques, parce que alors toute histoire, toute » doctrine de philosophie, toute affection, et brief toute

de plus convenable aux besoins de ces peuples ignorans et grossiers, parmi lesquels l'usage de l'écriture était inconnu, ou du moins peu répandu, que de semblables leçons, qui enchantaient à la fois et l'esprit et l'oreille; qui s'imprimaient fortement dans leur mémoire; qui ne devaient point être transmises de main en main, mais s'insinuer et pénétrer dans les ames.

Il est vraisemblable qu'il en fut de même chez les Hébreux; et que l'usage de la Poésie,

---

» matière qui avoit besoin de plus grave et ornée voix, ils la » mettoient toute en vers poétiques, et en chants de musique. Car ce que peu de gens escoutent maintenant à toute » peine, alors tout le monde l'oyoit, et prenoit grand plaisir » à l'ouir chanter, et laboureurs et preneurs d'oiseaux, comme » dit Pindare : mais pour la grande aptitude qu'ils avoient à » la poésie, la plus part, quand ils vouloient faire des remon» trances, les faisoient sur la lyre, avec des chansons : s'ils » vouloient arguer, enhorter, inciter, ils le faisoient avec des » fables, des allégories : et davantage, les hymnes à l'honneur » des Dieux, les prières, les chants de victoires, ils faisoient » tout en carmes et en chant; aucuns pour la gentillesse de » leur entendement, autres pour acoustumance. Parquoy » Apollo ne voulut pas non plus envier cet ornement et ce » plaisir à la science de deviner, ni ne voulut point bannir » de la machine à trois pieds, sur laquelle se rendent les » oracles, la Muse qui l'honorait, ains plus tost l'y introdui» sit, aimant et excitant les natures poétiques : et lui mesme » leur donnoit des imaginations et conceptions de poésie, » et aidoit à poulser en avant ce qu'il y avait de braverie et » de doctrine, comme chose bienséante alors, et qui estait » grandement prisée et estimée. » (Traité de Plutarq. Pourquoi la Pythie ne répond plus en vers, traduct. d'Amyot.)

Note de M. Michaélis sur le même sujet. — Ajoutez que la Poésie est moins sujette aux changemens. La mesure est une gardienne si fidèle de la vérité historique, que tandis que les récits en prose s'augmentent, changent, s'altèrent de jour en jour, ceux qui sont en vers restent invariablement les mêmes pendant des siècles, sans qu'on entreprenne même d'y changer les expressions qui ont vieilli. En effet, le vulgaire ment, non par goût, mais par accident, et il n'est point assez ingénieux pour s'astreindre à la mesure dans ses interpolations.

extrêmement ancien parmi eux, y devint promptement commun et familier. C'est ce qu'on reconnaît encore très-clairement aux traces d'élocution poétique que l'on découvre dans les écrits de Moïse. Le premier exemple de ce genre que l'on y rencontre, et qui remonte à l'époque la plus reculée, est le discours que Lamech adresse à ses femmes : discours très-obscur, sans doute, parce que nous ignorons en quelle occasion il a été tenu, mais où il est facile de remarquer l'art avec lequel la période a été divisée en trois parties, dont chacune se partage encore en deux membres pareils et correspondans. Or, à ces signes, il est aisé de reconnaître un exemple non équivoque de la poésie primitive.(1)

---

(1) Note du Traducteur. — M. Lowth trouvant le passage suivant très-obscur s'était contenté d'abord de rapporter la version interlinéaire d'Arias Montanus. Dans une édition postérieure publiée à Oxford, en 1775, il a adopté l'interprétation de P. Houbigant, que nous avons suivie à son exemple, et y a ajouté cette note : « Cette traduction est » aussi exacte que savante. Mais comme elle semble avoir » besoin d'être expliquée et justifiée, je ferai ce que cet ha- » bile interprète s'est dispensé de faire. Dans ce passage, » Lamech veut se disculper du meurtre d'un homme qui l'a » attaqué et qui lui a fait des blessures. Il oppose cet homi- » cide, auquel il a été forcé par la nécessité d'une défense » légitime, avec le fratricide commis volontairement par » Caïn, que rien ne peut excuser. Or voici la raison de ces lo- » cutions, *vulnus meum*, *plaga mea*. Les affixes joints au nom, » dit Kimchi, sur le ch. 2e v. 2. du prophète Isaïe, se pren- » nent tantôt dans un sens actif et tantôt dans un sens passif. » Ainsi *ma blessure*, *mes coups*, sont *la blessure*, *les coups* que » j'ai reçus, de même que *ma violence*, *mon injure* (Génès. » chap. 16. v. 16. Jérém. ch. 51. v. 25.) sont la violence que » j'éprouve, l'injure qu'on m'adresse. L'opinion de M. Mi- » chaélis ne s'éloigne pas de celle du P. Houbigant. Il pense » qu'il est question d'un meurtre dont Lamech s'était rendu » coupable; qu'il se repentit de ce crime, mais qu'il se flatta » qu'il resterait impuni, d'après l'exemple de Caïn, et qu'il » cherche à rassurer, par ce motif, ses femmes qui crai- » gnaient pour sa vie. »

« Ada et Sella, écoutez ma voix;
» Femmes de Lamech, prêtez l'oreille à mes paroles:
» J'ai tué un homme qui m'avait blessé,
» Un jeune homme qui m'avait meurtri de coups.
» Si Dieu doit punir sept fois celui qui tuera Caïn,
» Il punira soixante et dix fois sept fois celui qui
» attentera aux jours de Lamech. (*a*)

Nous trouvons un second exemple non moins incontestable, (car nous nous abstiendrons de tout ce qui n'est que conjectural,) dans la prière que l'Esprit saint inspire à Noé, et où, après avoir maudit Cham, il promet à ses frères, et principalement à Sem, toute sorte de grandeurs et de prospérité. Cette prière est aussi divisée en trois versets pareils, et terminée par un autre verset, dont l'indignation semble avoir dicté la répétition.

« Maudit soit Chanaan !
» Il sera l'esclave des esclaves de ses frères.
» Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem !
» Et que Chanaan soit leur esclave.
» Que le Seigneur fasse croître Japhet,
» Et qu'il habite dans les tentes de Sem;
» Et que Chanaan soit leur esclave. (*b*) »

VERSION D'ARIAS MONTANUS.

(*a*) *Hadah et Sillah, audite vocem meam;*
Uxores Lamechi, auscultate eloquium meum:
Quòd virum occidi in vulnus meum,
Et puerum in livorem meum.
Quia septempliciter vindicabitur Caïn,
Et Lamech septuagesies et septies. Gén. IV, 23.

TRADUCTION DU P. HOUBIGANT.

Ego virum vulneratus occidi,
Juvenem plagâ affectus.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*b*) *Maledictus Chanaan!*
Servus servorum erit fratribus suis.
Benedictus Jehova Deus Shemi!
Et sit Chanaan servus illis,
Dilatet Deus Japhetum,
Et habitet in tentoriis Shemi;
Et sit Chanaan servus illis. Gén. IX, 25.

Telles sont encore les bénédictions que Dieu met dans la bouche des patriarches Isaac et Jacob, en faveur de leur postérité. On doit croire que l'écrivain sacré a consigné par écrit, avec la plus scrupuleuse fidélité, des prédictions qui étaient d'une si haute importance, qui réglaient les destinées, non-seulement du peuple d'Israël, mais encore de tout le genre humain, et qui déjà étaient répandues parmi les Hébreux; qu'il les a rapportées telles qu'il les avait reçues de ses ancêtres, et qu'il ne s'est permis d'ajouter à des oracles aussi augustes, aucun ornement étranger, aucune vaine parure poétique.

Ce point deviendra encore plus certain, si l'on prend la peine de faire attention à quelques fragmens poétiques d'un genre un peu différent, que le même historien rapporte comme généralement connus, et dont il se sert comme de témoignages propres à appuyer son récit. En effet, en racontant la première incursion des Israélites contre les Amorrhéens, Moïse, pour désigner d'une manière plus marquée les frontières de ce peuple (1), et les victoires qu'il venait de remporter sur les Moabites, cite deux passages, le premier pris du *Livre des guerres du Seigneur;* et le second (2), de celui qui por-

(1) Nombr. XXI, 13. — *Ibid.* 26.

(2) NOTE DE M. LOWTH. — Voy. encore Jérém. XLVIII, 45. Les Septante emploient ici le mot de *οἱ αἰνιγματισταὶ*. Sur quoi saint Augustin fait cette remarque : « Nous ne savons » pas exactement quels étaient ceux que ce mot désigne, » parce que ce genre n'existe pas dans notre littérature, et » que cette expression ne se trouve presque en aucun autre » endroit des livres saints (dans la version des Septante.) » Mais parce qu'il semble qu'il s'agit ici d'un cantique des- » tiné à chanter les événemens de la guerre qui avait eu lieu

tait pour titre : *Les Dits de ceux qui parlent en parabole.* Ce dernier fragment, à en juger par ce qui y est contenu, paraît avoir fait partie de quelque chant de triomphe en l'honneur des Amorrhéens. Si à ces exemples nous ajoutons la prophétie de Balaam l'Araméen, que nous rapporterons bientôt, et qui est également énoncée en style parabolique, c'est-à-dire, écrite dans le style poétique le plus élégant, comme on est en droit de le conclure du tour recherché de ce morceau, de la symétrie de ses phrases, de la sublimité de son élocution, et des pensées qu'il renferme, il faudra tirer de tous ces faits la conséquence que ce genre de poésie, avec lequel tout ce que nous ont transmis les poètes hébreux a tant de ressemblance, ne reconnaît pas Moïse pour son premier auteur, et n'était point particulier aux Israélites ; mais que transporté parmi eux, dès les premiers âges du monde, ils l'accueillirent comme les premiers fruits du génie, et qu'ils se plurent, de concert avec toutes les autres nations de l'Orient, à le cultiver comme le gardien des souvenirs, le guide de la vie, le témoin des faits passés, et l'oracle des événemens à venir.

L'opinion de l'utilité qu'on pouvait retirer de la Poésie sous ce rapport, a régné dans tous les âges de la nation juive. La plus grande gloire

---

» entre les Amorrhéens et les Moabites, dans laquelle Séor, » roi du premier de ces peuples, resta vainqueur, il est » vraisemblable qu'on a voulu indiquer par-là ceux que nous » appelons *poètes*. La raison en est que l'usage et le privilége » des poètes est de mêler dans leurs compositions, pour » désigner certains objets, des fables et des énigmes. Car il » n'existerait point d'énigmes sans ces expressions figurées, » qu'il faut écarter pour arriver à la connaissance des objets » qu'elles cachent. » (*Quæst.* XLV. *in Numer.*)

d'un homme savant fut toujours, parmi les Hébreux, d'être versé dans *la connaissance des paroles des sages, dans la science des paraboles et des énigmes des anciens.* (1) Ces deux dénominations paraissent avoir servi indistinctement à désigner deux genres de poésie qui, quoique différens entr'eux sous plusieurs rapports, avaient cependant quelque chose de commun. Nous appellerons l'un, le *genre didactique :* il consistait en préceptes renfermés dans des vers tournés avec art et élégance, et souvent relevés par des comparaisons, ou clairement exprimées, ou cachées. De ce genre étaient les *sentences* ou *adages des sages.* Le second genre était véritablement poétique; il était orné des couleurs d'une élocution plus noble; magnifique par l'élévation des pensées, animé des mouvemens les plus passionnés, varié par les images et les figures. Tels sont presque tous les autres monumens que nous ont transmis les poètes. Ces genres affectaient, tous les deux, la concision et une certaine obscurité; tous les deux se composaient de phrases cadencées; et il paraît que ce fut là le principal motif qui porta à désigner, par une seule et même dénomination, tant le style *poétique* proprement dit, que le style *proverbial* ou *didactique.* Enfin on regardait ces deux genres, comme renfermant la science entière des choses divines et humaines.

En conséquence, entre tous les caractères qui distingue l'élocution poétique des Hébreux, nous accorderons le premier rang au genre *sentencieux*, comme en formant le trait le plus

(1) Prov. I, 6. — Sap. VIII, 8. — Ecclésiastique, I, 24; VI, 35; XVIII, 29; XXXIX, 1, 2, 3.

remarquable et le plus général; car quoique par sa nature la forme sentencieuse semble n'appartenir qu'au genre *didactique*, cependant elle se communiqua aux autres, et s'empara de l'entier domaine de la Poésie hébraïque. On trouve en effet dans les poèmes sacrés, une foule de figures hardies, et d'un sublime au-dessus de toute expression ; mais toujours on y remarque la forme *sentencieuse*. Il est d'autres compositions qui, sans être dépourvues d'élégance, n'ont presque de poétique que cette forme singulière des phrases, à laquelle est dû en grande partie le charme du nombre qui s'y fait sentir. C'est ce qu'on observe dans presque tous les psaumes moraux ; c'est ce qu'on aperçoit encore dans quelques autres, où tout est historique, le sujet, la disposition, les pensées, mais où la construction des périodes est poétique. Et tels sont le rapport et la liaison naturelle qui existent entre le nombre et cette forme des phrases, que partout où cette construction particulière est moins sensible et moins régulière, ce qui arrive quelquefois, là aussi il devient presque impossible de déterminer la division des vers, seule partie de la versification hébraïque qui ne se soit pas totalement effacée. C'est aussi ce qui nous a obligés, lorsque nous nous sommes occupés du mécanisme de la versification des Hébreux, d'anticiper sur plusieurs observations qui appartenaient au sujet que nous traitons maintenant.

Or, pour expliquer en peu de mots ce dont les poètes sacrés nous offrent à chaque page les exemples les plus éclatans, voici la méthode qu'ils suivent à cet égard. D'abord ils énoncent leur pensée brièvement, sans aucun développe-

ment, sans l'accompagner d'aucune épithète, genre d'ornement dont ils n'usent que fort rarement. Ils ont ensuite recours à quelques embellissemens ; la même pensée est répétée, variée, étendue. Ajoutant une ou plusieurs phrases de forme semblable, ils renferment dans la même période, ou la même idée, ou une idée correspondante, ou une idée opposée. Ce sont là du moins les trois formes qu'ils emploient le plus souvent pour orner leur sujet : ou la répétition d'un même objet, ou la réunion d'objets semblables, ou l'opposition d'objets différens. Ils disposent leurs phrases deux à deux, leur donnant à peu près la même étendue, et ayant soin que les idées et les mots se répondent avec symétrie. Ils savent diversifier ces formes de plusieurs manières, employant tantôt l'admiration, tantôt la comparaison, tantôt la négation, ou d'autres tours semblables, mais faisant surtout usage de l'interrogation, qui communique souvent au discours une force et une élévation singulière.

Chaque idiome a son caractère, son génie particulier, duquel dépendent la forme de la versification, et, en grande partie, le ton de son élocution poétique. Dans la langue hébraïque, des phrases, souvent, ou, pour mieux dire, toujours ornées de figures, soigneusement coupées en membres différens, à des intervalles convenables, semblent nécessaires pour la distinction des vers ; de telle sorte que ce qui, dans toute autre langue, serait peut-être outré, ne saurait être retranché dans celle-ci, qu'aux dépens de la versification même. Ainsi, le principal avantage que le style sentencieux procure à la Poésie des Hébreux, est de resserrer le dis-

cours qui, sans cela, serait lâche et diffus, et de lui donner du nombre : car tel est l'effet nécessaire de ce procédé.

« Il y a, dit Cicéron, certaines formes de » discours, dont l'arrangement est tel, que le » nombre en est une conséquence nécessaire. » En effet, soit que les phrases se correspon- » dent mutuellement, soit que les contraires » soient opposés aux contraires, soit qu'on » observe de la similitude dans les désinences, » toutes les périodes ainsi ordonnées ont pres- » que toujours une chute harmonieuse. (1) » Mais de cette forme résultent encore beaucoup d'autres avantages importans. La Poésie sacrée, qui, dans un grand nombre d'occasions, lui doit une élégance, une douceur, un éclat singulier, lui est redevable d'autres fois de sa sublimité et de sa majesté ; ces phrases resserrées, qui se pressent entr'elles, rendent le discours concis, grave, rapide ; cette brièveté redouble son ressort, et, le comprimant dans un espace infiniment étroit, le force à s'élancer avec plus de vivacité.

Tout ce que nous venons d'avancer sera justifié dans la suite par une foule d'exemples que d'autres motifs nous engageront à rapporter : peut-être même que le plan que nous nous sommes tracé (2) exigera que nous donnions un plus grand développement à nos recherches sur ce point.

---

(1) Cicéron : traité de l'Orateur, ch. LXV.

(2) Voy. ci-après, la Leçon dix-neuvième.

LEÇON CINQUIÈME.

Du genre figuré ; de ses divisions.

Sommaire. Genre figuré. Méthode qu'on se propose de suivre dans l'examen qu'on va en faire. Définition de ce genre ; ses principales qualités. But de ces recherches. Obstacles qui peuvent arrêter dans l'étude des Poètes hébreux : moyens de les écarter. De la métaphore, et, à ce sujet, des images poétiques ; de leur nature, et de leurs quatre sources principales.

Dans la leçon précédente, nous avons exposé quelle était notre opinion sur le style poétique ; nous avons montré que ce style, chez les Hébreux, était désigné par un mot dont l'acception, fixée par l'étymologie et par l'usage, était susceptible de plusieurs sens, et pouvait être considérée sous trois rapports différens, comme renfermant l'idée d'un style tour-à-tour sentencieux, figuré et sublime. Pour ce qui concerne le genre sentencieux, nous avons tracé un exposé rapide de son origine, de sa nature, et de ses effets dans les Poésies des Hébreux. Prêts à parler du genre figuré, nous voyons s'accumuler devant nous une matière immense, et s'ouvrir une carrière sans bornes. Pour ne point y errer au hasard, et ne point flotter incertains dans nos recherches, nous commencerons à déterminer avec précision l'entrée, le terme et les détours de la route que nous nous proposons de parcourir. Pour qu'on puisse saisir avec plus de facilité ce que nous allons dire à ce sujet, (et ici peut-être nous nous écarterons jusqu'à un certain point des idées reçues,) il sera

utile de faire connaître d'avance avec un peu plus d'étendue, et avec autant de clarté qu'il nous sera possible, dans quelles vues, suivant quels principes, en quel ordre, et à quelle fin nous allons nous occuper des figures que nous offre la Poésie hébraïque.

Le mot qui, chez les Hébreux, désigne, la Poésie, indique, dans son acception la plus usitée, une similitude; et il s'applique au style figuré, sous ce rapport, que la nature des figures consiste dans une substitution d'expressions, d'idées, ou plutôt d'images semblables entr'elles; ce qui a lieu aussi dans plusieurs des figures admises par les rhéteurs. Nous avons pensé que dans nos recherches sur la Poésie, nous devions nous attacher exclusivement à cette désignation du style figuré, puisée dans la langue même, et dans la signification du nom qu'il a reçu. Nous avons embrassé d'autant plus volontiers cette idée, que par-là nous pourrons circonscrire ce que nous avons à dire, dans des bornes plus resserrées. Laissons donc à l'écart ces différentes dénominations que les rhéteurs grecs, mettant à profit la facilité qu'ils avaient dans toutes les occasions pour former des mots nouveaux, portèrent à un nombre presque infini; passons sous silence cette division principale, suivant laquelle ils distinguaient les figures, des tropes; les figures de mots, des figures de pensées : et en cela, nous pouvons nous autoriser de l'exemple de C. Artorius Proculus, qui, avec plusieurs autres auteurs, donna aux tropes le nom de figures, comme nous l'apprend Quintilien (1); ou au moins nous justifier

(1) Quintil. Inst. orat. l. IX, part. 1

par le suffrage de Quintilien lui-même, qui reconnaît que les tropes et les figures ont le même usage, et se rapprochent en plusieurs points. Ecartons donc ces idées, non qu'elles manquent de justesse et d'utilité, quand on les emploie à propos, mais parce que nous n'avons pas à développer ici les idées des Grecs, mais celles des Hébreux ; et passons à notre sujet.

Par ce titre d'élocution figurée, nous entendons cette manière de s'exprimer, dans laquelle on substitue à un ou plusieurs mots, à un ou plusieurs objets, d'autres objets et d'autres mots, dans la vue de rendre les premiers plus sensibles, par la ressemblance que les derniers ont avec eux. Si cette ressemblance n'est qu'indiquée dans une ou deux expressions, la figure reçoit le nom de *métaphore ;* si elle se prolonge dans la suite du discours, la figure prend celui d'*allégorie ;* si la ressemblance est exprimée d'une manière claire et précise par le rapprochement que l'on fait des deux objets, c'est une *comparaison.* Enfin, c'est encore sur une similitude du même genre qu'est fondée la *prosopopée*, qui personnifie et met en action des êtres imaginaires ou privés de sentiment, (ce qui est l'espèce de métaphore la plus hardie ;) ou bien qui prête un discours convenable à un personnage réel. (1)

(1) ADDITION DU TRADUCTEUR. — Un passage du Voyage d'Anacharsis prouve que les Grecs adoptèrent aussi les mêmes idées. Voici ce qu'on lit au chapitre LVIII :

« Les mots propres forment le langage de la raison ; les » expressions figurées, celui de la passion. La raison peut » dessiner un tableau, et l'esprit y répandre quelques légers » ornemens ; il n'appartient qu'à la passion de lui donner le » mouvement et la vie. Une ame qui veut nous forcer à » partager ses émotions, appelle toute la nature à son se- » cours, et se fait une langue nouvelle ; en découvrant,

Tel est donc l'ordre dans lequel nous parlerons de ces différentes figures ; non que ce soient les seules dont les poètes hébreux aient fait usage, ou qui existent véritablement, mais d'abord parce que ce sont celles qui sont le plus exactement renfermées dans l'idée du style parabolique, et en second lieu, parce que la Poésie sacrée en fait l'emploi le plus fréquent et le plus heureux, de telle sorte que leur effet et leur beauté ne se montre nulle autre part avec autant d'éclat. Nous ne nous bornerons point à les faire connaître, en produisant seulement quelques exemples de chacune d'elles, comme s'il s'agissait de pénétrer une matière inconnue, ou cachée, et non d'arrêter nos regards sur des objets faciles à saisir, et qui se présentent de toutes parts à nos yeux. Il faudra porter nos pas plus avant, s'il est possible ; surtout rechercher si les Hébreux n'ont pas fait de ces figures quelque usage qui leur soit propre ; enfin, nous tâcherons d'en approfondir les beautés particulières et plus intimes. L'accès nous en deviendra plus facile, si je ne me trompe, en suivant constamment la route que nous indique et que nous trace la nature même du sujet.

Le but et l'effet du style figuré, suivant l'acception que nous venons de développer, est de

---

» parmi les objets qui nous entourent, des traits de ressemblance et d'opposition, elle accumule rapidement les figures dont les principales se réduisent à une seule, que j'appelle similitude. Si je dis *Achille s'élance comme un lion*, je fais une comparaison ; si, en parlant d'Achille, je dis simplement, *ce lion s'élance*, je fais une métaphore ; *Achille, plus léger que le vent*, c'est une hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de Thersite, vous aurez une *antithèse*. Ainsi, la comparaison rapproche deux objets ; la métaphore les confond, l'hyperbole et l'antithèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés.

rendre le sujet que l'on traite plus lumineux et plus sensible, ou plus noble et plus élevé, à l'aide d'images transportées d'ailleurs. Mais comme une image qu'on emprunte dans la vue de répandre du jour sur un objet quelconque, ou pour l'ennoblir, doit être elle-même très-connue ou très-remarquable et très-pompeuse, il s'ensuit que ces images doivent être puisées dans une nature qui soit familière aux yeux et à l'esprit de l'écrivain qui les emploie, et de ceux à qui il s'adresse, ou bien qu'elles doivent se montrer toujours sous un aspect noble et majestueux. Mais si, dans l'usage ordinaire de la vie, l'écrivain et ses lecteurs n'ont pas ordinairement les mêmes objets sous les yeux; si leur esprit n'est familiarisé qu'avec des objets différens, il en résultera nécessairement que les idées que le premier aura traitées avec clarté et élégance, qu'il aura heureusement ennoblies par des images magnifiques, n'en paraîtront pas moins aux autres, obscures et basses, ou forcées et étranges. Ce résultat sera d'autant plus fréquent qu'ils seront séparés l'un de l'autre par un plus grand intervalle de lieux et de temps; par une plus grande différence de religion, d'usages, de coutumes, soit publiques, soit particulières. C'est donc ce qui arrivera toujours sous certains rapports, à quelque genre de lecture qu'on se livre. Mais entre tous les écrivains, c'est ce qu'on éprouvera surtout à l'égard des poëtes, qui se plaisent à orner et à relever tout par une abondance et une variété extrême d'images: entre tous les poëtes, c'est ce qui aura lieu principalement à l'égard de ceux qui sont étrangers et anciens: entre les poëtes étrangers, à l'égard des Orientaux, comme s'éloignant infi-

niment de nous par leur génie et par leurs mœurs : enfin, entre tous les Orientaux, à l'égard du peuple hébreu, comme étant le peuple le plus ancien de tous ceux qui existent. Toutes ces causes se réunissent pour semer d'embarras et de difficultés l'étude des Poésies hébraïques. L'antiquité, et une manière de vivre, de s'exprimer, de sentir, absolument différente de la nôtre, les couvrent d'obscurités. Nous devons donc craindre que nous trouvant placés dans une position si défavorable, tout ne se montre à nos regards sous un faux jour, et que notre jugement ne s'égare, si, comme il arrive souvent, nous voulons mesurer sur nos idées des objets qui en sont si éloignés.

Tenons-nous donc en garde contre une semblable erreur ; efforçons-nous de balancer ces difficultés par la plus grande attention. Nous devons non-seulement étudier le génie de la langue des Hébreux, leurs mœurs, leurs rites, leurs institutions, mais encore pénétrer dans leurs sentimens intimes, dans les modes de leurs idées, et découvrir les liens qui les unissent entr'elles. Il nous faut, pour ainsi dire, tout voir avec leurs yeux, tout juger d'après leurs opinions, et faire enfin tous nos efforts, en lisant les ouvrages des Hébreux, pour devenir hébreux nous-mêmes. Nous devons imiter en quelque sorte la méthode que suivent les astronomes, dans cette partie de leur science qu'ils appellent *comparative*. Pour se former une idée plus claire de l'univers, et de chacune de ses parties, ils se supposent les parcourant toutes successivement, passant d'une planète à l'autre, et devenant, pour quelques instans, habitans de chacune d'elles : par-là ils reconnaissent avec

sûreté, et évaluent d'une manière exacte, ce qui est propre à chacun de ces astres, sa situation, sa célérité, ses satellites, enfin, l'aspect sous lequel l'univers se montre à lui, suivant sa position différente. De même celui qui voudra bien sentir les beautés propres et secrètes des Poésies hébraïques, doit se placer dans la même situation que ceux à qui elles furent destinées, ou qui les composèrent, ne s'arrêtant point aux idées premières que certaines expressions peuvent faire naître d'abord dans son esprit, mais recherchant quelles furent celles qui durent s'offrir à la pensée de cet Hébreu qui, au sein de son pays, et à l'époque où ces Poésies furent écrites, les composa, ou les entendait réciter. Ce n'est que par ce moyen qu'il pourra parvenir à sentir tout leur effet et toute leur beauté. L'emploi de cette méthode sera peut-être souvent difficile, quelquefois même impossible. C'est cependant la seule à laquelle il faille toujours s'attacher de préférence, lorsqu'il s'agit de passages où les figures sont prodiguées.

Dans la métaphore, en effet, et ce que nous observons au sujet de cette figure, peut s'appliquer aux autres que nous avons indiquées, puisqu'elles ne sont pas d'une nature différente; dans la métaphore, disons-nous, il y a deux choses principales à considérer, desquelles dépendent toute sa force et tout son agrément. C'est premièrement, la ressemblance en vertu de laquelle les objets sont substitués les uns aux autres, et qui est l'unique fondement du *style parabolique;* une connaissance ordinaire et superficielle des objets peut suffire pour la rendre sensible. C'est, en second lieu, la beauté ou la noblesse de l'objet substitué, et ce rapport est

beaucoup plus difficile à reconnaître ; car souvent les idées de beauté et de grandeur dépendent moins de la nature des objets auxquels ces qualités sont attribuées, que de l'opinion de celui qui en juge, ou de quelque rapport délié et secret qui lie ces objets à d'autres. Ainsi il arrive, dans bien des occasions, que nous n'apercevons plus que l'apparence extérieure des choses et quelques-uns de leurs traits les plus grossiers, tandis que le temps a entièrement effacé leur ancien éclat et la fleur de leur beauté primitive.

Il ne sera donc pas inutile peut-être, en nous occupant des métaphores que nous offre la Poésie sacrée, d'étendre un peu plus loin nos recherches sur les images poétiques, en tant qu'elles fournissent une grande abondance de métaphores ; dans le dessein de nous convaincre que l'usage que les Poètes hébreux font de cette figure n'est pas seulement très-élégant en lui-même, mais que de plus il a presque toujours une beauté particulière. C'est ce dont nous resterons persuadés, pourvu que nous ne perdions pas de vue l'importance que ces objets avaient aux yeux des Hébreux, et le lien par lequel ils se rattachaient à tout ce qui existait parmi eux, à tous leurs sentimens, à toutes leurs opinions. Des objets beaux de leur nature, considérés sous ce nouvel aspect, en paraîtront bien plus beaux encore, et ce qui d'ordinaire nous semble forcé, laid ou rampant, prendra sur-le-champ à nos yeux, de la grâce, de la beauté et de l'élévation.

La nature entière, l'immense réunion de tous les êtres, s'offre et est soumise aux méditations de l'esprit humain. C'est là que l'homme puise

cette variété infinie d'idées, matériaux confus et désordonnés, qu'il met ensuite en œuvre dans ses compositions ; c'est là que, suivant le sujet qui l'occupe, il recueille et choisit les images dont se compose la richesse de la Poésie. L'esprit de l'homme est ce miroir dont parle Platon. (1) En le dirigeant à son gré de toutes parts, il crée un nouveau soleil, de nouveaux astres, une terre nouvelle, d'autres plantes, d'autres animaux, un autre lui-même. Dans cette ombre, dans cette image de son être propre, que l'homme aperçoit quand il tourne ce miroir sur lui, il voit en quelque manière l'ame de ses semblables ; car, par ce qu'il ressent, par ce qu'il éprouve au-dedans de la sienne, il conjecture ce qui se passe dans celle des autres ; il découvre et se retrace leurs mœurs, leurs affections, leurs pensées, par les siennes propres. Or, dans cette foule d'idées que l'esprit humain recueille de toutes parts, dans la nature, dans lui-même, dans ses mouvemens, dans ses opérations; les plus fugitives, les moins claires, et les moins apparentes sont, comme on doit le penser, celles qui sont le produit de l'intelligence et du raisonnement ; tandis qu'au contraire, celles qui lui sont transmises par les sensations sont les plus frappantes et les plus marquées, et que de toutes, les plus certaines et les plus éclatantes sont celles qu'il reçoit du plus actif de tous les sens, de celui de la vue. De là vient qu'en général toute poésie s'attache de préférence à se parer de ces idées qui viennent frapper notre esprit par l'entremise des sens, surtout par celle des yeux, afin d'exprimer des objets obscurs par

---

(1) Voy. la Républ. liv. X, vers le comm.

des symboles plus clairs, et ceux que leur finesse dérobe à notre conception par des images plus sensibles. Plus la Poésie a de naturel et de simplicité, plus elle recherche des images extrêmement claires, extrêmement répandues, à la portée de tous les esprits : et ces images sont si abondantes, qu'elles ne contribuent pas moins à orner et varier un sujet qu'à l'éclaircir.

Les images empruntées des objets extérieurs dont la Poésie hébraïque aime à se parer sont innombrables, sans doute ; mais pour mettre quelque ordre dans une matière sans bornes, et ne pas errer au hasard, nous leur assignerons quatre sources principales, auxquelles on peut les rapporter toutes. Ainsi, ces images sont prises premièrement des objets physiques ; en second lieu, des mœurs, des professions, des usages ordinaires de la vie civile ; troisièmement, des objets religieux ; quatrièmement, des principaux évènemens de l'Histoire sainte. Nous nous arrêterons quelques instans sur chacune de ces divisions ; et nous ferons connaître leur nature par des exemples. Mais quoique ces exemples n'offrent presque que des métaphores, on ne doit pas oublier les rapports qui lient cette espèce de figure avec les autres dont il nous restera ensuite à nous occuper. Ce sera alors que non contens d'examiner les images en elles-mêmes, nous étudierons encore les diverses formes et les divers modes de substitution et d'ornemens que les Poètes sacrés savent en tirer.

LEÇON SIXIÈME.

Images poétiques, prises des objets physiques.

SOMMAIRE. Obscurité du discours produite par un usage fréquent de la métaphore : les Poètes hébreux à l'abri de ce défaut, par trois raisons. Exemples d'images empruntées des objets de la nature.

« LE mérite du style poétique, comme le dit » fort bien Aristote (1), consiste à être clair, » mais cependant exempt de bassesse. L'élocu- » tion est redevable d'une grande clarté, mais » en même temps d'une certaine bassesse, à » l'emploi des termes ordinaires, pris dans leur » sens propre ; les expressions étrangères et » d'emprunt lui donnent de l'élévation, mais » aussi le rendent souvent obscur. » Parmi ces expressions qu'Aristote appelle étrangères, la métaphore doit être regardée comme de l'effet le plus puissant. « Mais, ajoute le philosophe, de » même qu'un usage modéré et fait à propos, » de ces expressions embellit le discours, de » même leur emploi multiplié l'obscurcit ; et il » le fait dégénérer en énigme, lorsqu'il est » continuel. » Si l'on veut juger les Poètes hébreux d'après les principes établis par le premier des philosophes et des critiques, on conviendra facilement qu'ils ont abondamment pourvu à la noblesse du style par le nombre et l'éclat des métaphores. Mais en même temps, on pourra

(1) Poét. c. 22.

se demander, s'ils n'ont pas excédé les bornes dans l'emploi qu'ils en ont fait. En effet, au moins dans les compositions dont le sujet respire le sublime, et dont la pompe forme le caratère, nous voyons la métaphore dominer partout sans interruption, souvent se montrant avec hardiesse, souvent s'élançant avec l'audace la plus périlleuse ; et non contente de régner en liberté, affecter encore des traits quelquefois outrés, et les formes les plus singulières. Mais tel est le goût des Orientaux ; et nous devons pardonner à leur audace, des écarts qui blesseraient peut-être nos oreilles trop scrupuleuses. Mais, si, considérant sous ce rapport les Poésies sacrées, nous nous rappelons en même temps, qu'il était impossible que ces métaphores ne répandissent pas une grande obscurité sur le style, à cause de l'oubli où sont tombés souvent les objets qui les ont fournies, comme on peut le remarquer surtout à l'égard du Cantique de Salomon, nous aurons le droit d'admirer la clarté lumineuse et pure dont brillent l'élocution et les pensées de ces compositions, au milieu d'une si haute antiquité, d'une telle profusion de métaphores, et d'une liberté si illimitée dans leur emploi. Pour en rendre les causes plus sensibles, et faire mieux connaître encore le caractère du style parabolique, nous allons ajouter, sur l'usage que les Poètes hébreux ont fait de la métaphore, quelques observations, qui ne peuvent que frapper ceux qui lisent leurs écrits avec attention, et qu'on doit regarder, au moins en général, comme d'une vérité suffisamment reconnue.

En premier lieu, les Poètes sacrés, dans leur élocution figurée, font presque toujours usage

d'images vulgaires ; ils empruntent leurs métaphores d'objets connus, ordinaires et familiers. Or, c'est principalement de la fidélité à suivre cette règle, que dépend la clarté du discours. Presque toujours, en effet, c'est dans la vue d'éclaircir le sujet par une comparaison indiquée, que nous avons recours aux métaphores. Mais si à la place d'un objet connu, nous en présentons un qui ne le soit pas ; si nous prétendons faire connaître un objet apparent, en y substituant un objet enveloppé d'ombres : au lieu de donner de la clarté au discours, nous le rendrons plus obscur. Pour éviter ce défaut, on doit se garder non-seulement d'employer des métaphores forcées, trop fréquentes et trop confuses, mais encore de les emprunter d'objets inconnus, ou trop éloignés du sujet. C'est de ces causes, et surtout de la dernière, que naît l'obscurité qu'on reproche au poète latin, Perse. Si les Poètes sacrés n'avaient usé sur ce point d'une attention extrême, à peine resterait-il aujourd'hui dans leurs écrits quelque chose d'intelligible pour nous.

En second lieu, ils ne se contentent pas de n'employer que des images très-connues, ils ont soin encore, dans l'emploi et dans l'application qu'ils en font à des objets étrangers, de suivre un ordre fixe, une sorte de règle déterminée par l'usage. On peut regarder le style parabolique comme une espèce de langage nouveau et particulier, dans lequel, à l'aide de comparaisons empruntées des objets sensibles, et soit clairement énoncées, soit seulement indiquées, l'on exprime et l'on développe les idées morales, humaines et divines. Comme dans le langage ordinaire et propre, des mots

fixes désignent constamment les mêmes objets, ainsi dans le style parabolique, des images physiques, déterminées, servent toujours à éclaircir les mêmes idées, dont la nature est plus abstraite et plus cachée. On ne doit pas cependant prendre cette assertion dans une acception trop absolue, mais seulement en ce sens, qu'on peut avancer avec fondement, que les Poètes hébreux, plus constamment que ceux d'aucune autre nation, pour peindre et embellir les mêmes idées mettent en usage les mêmes symboles; et cette fidélité contribue encore infiniment à assurer au discours beaucoup de clarté.

Enfin, les Hébreux emploient principalement, avec plus de hardiesse et de liberté, les images à l'égard desquelles cet excès peut être plus facilement toléré, parce que les objets qui les leur fournissent sont connus de tout le monde, sont de l'usage le plus familier, et que leur signification, dans l'élocution figurée, a été déterminée et consacrée, pour ainsi dire, par un emploi invariable. Cette pratique qui rend le discours très-intelligible, lors même qu'il y a le plus d'obscurité à craindre, fournirait en faveur des Poètes sacrés une défense aisée et toute prête, si l'on se croyait autorisé à leur reprocher d'avoir été, en quelques occasions, forcés, outrés ou enflés.

Pour éclaircir et confirmer par des exemples ces observations présentées d'abord toutes nues, examinons quelques-unes de ces métaphores qui sont empruntées des objets physiques et dont l'emploi est le plus fréquent, et faisons en sorte que ce que nous dirons sur une ou deux d'entre elles puisse s'appliquer à toutes les autres.

Par un usage adopté dans toutes les langues, rien de plus ordinaire que d'emprunter l'idée de la lumière, et celle des ténèbres, pour exprimer la prospérité et le malheur; dans cette application, on suit l'impression commune que ces objets excitent naturellement dans l'ame. Mais les Hébreux font, de ces métaphores, un usage bien plus multiplié et bien plus constant que les autres peuples; à tel point qu'il est rare qu'ils s'en abstiennent partout où le sujet le demande, ou seulement le permet. On peut donc mettre ces métaphores au nombre de ces locutions, dont la signification est claire et consacrée dans le style parabolique, parce qu'elles rappellent des objets extrêmement connus, extrêmement familiers, et que la figure est fondée sur une ressemblance indiquée par la nature, et ratifiée par l'usage constant suivi dans le discours. A l'égard d'images si connues et si familières, on excuse facilement chez les poètes hébreux, la hardiesse de l'emploi qu'ils en font. Les poètes latins en ont aussi fait usage, mais plus rarement, et par cette raison même, avec beaucoup plus de précautions.

« O Prince bienfaisant! dit Horace à Auguste (1), rends la lumière à ta patrie; aussitôt en effet, que, pareil au printemps, ton visage a brillé sur ton peuple, nos jours coulent avec plus de charme, et le soleil se montre avec plus d'éclat à nos yeux. » C'est là tout ce que la sévérité des Muses latines leur permet d'élégance et de liberté, dans une sem-

(1) *Lucem redde tuæ, Dux bone, patriæ:*
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles meliùs nitent. Hor. IV, Od. V.

blable matière. Mais les Hébreux se livrent à bien plus de licence, à la vérité dans un sujet beaucoup plus relevé; on peut même dire que dans leur audace poétique ils semblent ne plus connaître de frein. Ce n'est point en effet l'image du printemps, de l'aurore, d'une nuit ténébreuse qu'ils nous présentent; c'est le soleil, ce sont les autres astres, qu'ils nous peignent comme créés de nouveau, et se levant avec un surcroît infini de lumière, ou bien comme replongés dans les ténèbres primitives de l'antique chaos. Le Poète est-il chargé de promettre au peuple de Dieu le renouvellement de ses prérogatives, l'assurance d'un bonheur sans bornes? De quelles couleurs magnifiques il pare ces idées! aucune traduction ne peut les rendre; mais aucune, en même temps, ne peut les détruire entièrement. Ecoutons Isaïe:

« La lumière de la lune égalera celle du soleil à son
» midi;
» Les rayons du soleil auront sept fois plus d'éclat.(*a*) »

Ce n'est point encore assez; écoutons ce qu'il dit ailleurs:

« Tu n'auras plus de soleil pour t'éclairer,
» Et la lune ne brillera plus sur toi pendant la nuit;
» Mais le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle,
» Et ton Dieu deviendra ta gloire.
» Ton soleil ne se couchera plus,
» Et ta lune ne disparaîtra plus à tes yeux;
» Car le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle,
» Et les jours de ton affliction cesseront. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Erit lux lunæ instar solis meridiani;*
Erunt solares radii septemplices. Is. XXX, 26.

(*b*) *Non diurnâ solis luce uteris ampliùs;*
Neque ad illustrandam noctem luna tibi illucebit:
Sed erit tibi Jehova æterna lux;

Dans un autre passage, le même Prophète a varié cette idée d'une manière admirable :

» La lune sera couverte de honte, et le soleil à son
» midi, rougira,
» Lorsque le Dieu des armées viendra régner
» Sur la montagne de Sion et sur Jérusalem,
» Et qu'il se montrera dans toute sa gloire, au milieu
» de ses vieillards. (*a*) »

Voici au contraire sous quelles images un autre Prophète menace du plus affreux désastre, l'orgueilleux monarque d'Egypte :

« Lorsque je t'éteindrai, je voilerai les cieux,
» J'obscurcirai leurs étoiles,
» J'envelopperai le soleil d'un nuage,
» Et la lune n'enverra plus sa lumière.
» Je couvrirai de deuil tous les corps lumineux du
» ciel, à cause de toi,
» Et je répandrai les ténèbres sur ta terre, dit le
» Seignenr Dieu. » (*b*)

Ces figures sont pleines de hardiesse, d'une audace qui peut paraître téméraire ; mais les objets qu'elles nous retracent sont connus, elles sont fréquemment employées ; leur signification

---

Et gloria tibi erit Deus tuus.
Non occidet ampliùs sol tuus,
Nec luna tua sese retrahet ;
Nam Jehova erit tibi æterna lux,
Et dies mœroris tui desinent. Is. LX, 19, 20.

(*a*) *Et pudebit lunam, et erubescet sol meridianus,*
Cùm regnat Jehova exercituum,
In monte Zione et in Hierosolymis,
Et coram senioribus suis gloriosè. Is. XXIV, 23.

(*b*) *Cùm extinguam te, obtegam cœlos,*
Et stellas eorum atrabo ;
Solem nube involvam,
Nec splendorem suum emittet luna ;
Omnia cœli lumina supra te obscurabo,
Terramque tuam tenebris operiam, edicit Dominus Jehova. Ezech. XXXII, 7.

est fixe; et, par une suite nécessaire, elles sont claires, faciles à saisir, et véritablement magnifiques.

Il y a d'autres images également tirées des objets physiques, qui, quoique communes sous certains rapports aux autres hommes aussi bien qu'aux Hébreux, devaient cependant être plus connues de ces derniers, et plus familières pour eux, à cause de la situation du pays qu'ils habitaient, et de la nature de son sol. Il n'est point de métaphore qui se présente plus souvent dans les Poésies sacrées, que celle qui, sous l'emblème d'une inondation, nous peint des malheurs graves et subits. Or, il paraît que cette image était très-familière aux Hébreux, comme leur étant fournie par la disposition et la nature même de leur pays. Sous leurs yeux coulait le Jourdain (1), qui chaque année franchit ses rives, lorsqu'au retour du printemps, les neiges du Liban et des monts voisins, fondues par les premières chaleurs, et se répandant en torrens, viennent grossir les eaux de ce fleuve. La Palestine (2), en outre n'était arrosée que par un petit nombre de rivières intarissables; mais à cause des montagnes qui la couvrent presque partout, elle voyait de nombreux torrens se précipiter dans ses étroites vallées, après la saison des pluies. C'était un des avantages que Moïse (3) faisait valoir auprès des Israélites près d'entrer dans cette contrée; il leur représentait que rien de semblable ne s'était montré à leurs regards, ni autrefois, en Egypte, ni plus récemment, dans les déserts de l'Arabie. Ainsi

(1) Josué, III, 15.—I. Paral. XII, 15.—Ecclés. XXIV, 36.

(2) Sandys, Voyag. l. III, au comm.

(3) Deutér. VIII, 7; XI, 10.

cette image, connue des poètes de tous les pays, doit cependant être regardée comme bien plus familière aux Hébreux, et comme nationale, s'il est permis de parler ainsi, pour leurs poètes. Aussi en ont-ils fait l'usage le plus fréquent et le plus libre. L'un d'eux semble avoir retracé le tableau même de la nature tel qu'il se montrait à ses yeux, et en avoir fait l'application à sa propre destinée, lorsqu'au sein du pays qu'arrose le Jourdain, et du haut des montagnes qui avoisinent la source de ce fleuve, il exhalait, dans ces métaphores hardies, toute la violence de la douleur dont son ame était consumée :

« Des gouffres profonds s'appellent à l'envi ; j'entends
» mugir autour de moi d'affreuses cataractes.
« O mon Dieu ! les eaux, les vagues soulevées par
» votre main, m'ont englouti. (*a*) »

Nous croyons nécessaire de remarquer ici, que cette métaphore, qui a été employée par les écrivains sacrés toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, ne l'a été qu'une ou deux fois (1), et comme en passant, par l'auteur du poème de Job, quoiqu'elle semblât devoir y trouver place très-souvent, à ne consulter que la nature du sujet. C'est que l'auteur de cette noble composition avait sous les yeux une autre nature, si, comme l'ont pensé beaucoup de savans, ce livre a été écrit dans quelque canton de l'Arabie. Ce qui contribue à donner encore

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Abyssus abyssum inclamat, circumsonantibus tuis cataractis ;*
Fluctus tui omnes undæque me obruerunt.
Ps. XLII, 8.

(1) Job, XXII, 11 ; XXVII, 20.

plus de vraisemblance à cette opinion, c'est cette belle comparaison (1), dans laquelle Job assimile ses amis à un torrent perfide; image évidemment empruntée des déserts arides de l'Arabie, et qu'il a relevée encore par quelques circonstances propres à cette contrée.

Enfin il y a des images poétiques, prises aussi des objets naturels, mais qui appartiennent exclusivement aux Hébreux. Entre les montagnes de la Palestine, les plus distinguées, et celles par conséquent qui sont le plus souvent rappelées dans les Poésies sacrées, sont le Liban et le Carmel. La première, remarquable par sa hauteur et par les cèdres nombreux et magnifiques qui s'élevaient sur ses cimes, offrait un symbole aussi juste qu'expressif de la force et de la majesté. La seconde, fertile et grasse, couverte de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers de toute espèce, devant autant à la nature qu'au travail des hommes, présentait une image frappante de la fécondité, de la beauté, et de la grâce la plus aimable. Salomon marque avec exactitude les différences de forme et d'aspect qui distinguaient ces deux montagnes, lorsqu'il compare au Liban la noblesse de l'homme, et au Carmel les grâces de la femme. (2) De ce double rapprochement, naît une sorte d'emblème opposé, mais général, que les poètes hébreux savent employer de diverses manières, faisant usage, sous la forme de métaphores, de ce que des poètes plus circonspects exprimeraient sous celle d'une comparaison proprement dite. Ainsi par une métonymie pleine de

---

(1) Job, VI, 15.

(2) Cant. des cant. V, 15; VII, 5.

hardiesse, le Liban désigne tantôt le peuple d'Israël, ou l'Eglise (1); tantôt Jérusalem (2), ou son Temple (3); tantôt le roi d'Assyrie (4) et son armée; enfin ce qui, dans tout sujet, se fait remarquer par sa grandeur (5), sa noblesse et son élévation : et de même, tout ce qui possède une fertilité, une richesse, une beauté singulière, reçoit le nom de Carmel. (6) C'est ainsi encore, que par les forts de Basan, les beliers, les génisses, les taureaux (7), la bête féroce des roseaux (8), le lion du Jourdain, sont figurés les monarques superbes et cruels des nations. Quoique dans l'emploi de ces images et d'autres semblables, les poètes sacrés osent ce que ne se seraient permis ni ceux de la Grèce, ni ceux de Rome, on avouera cependant qu'ils ne laissent rien à désirer pour l'élégance et pour la clarté, surtout si l'on se rappelle que ces images étaient connues, populaires et indigènes, pour ainsi dire, parmi les Hébreux.

Enfin, il est une observation générale qui doit trouver ici sa place. C'est que toute Poésie, et surtout la Poésie hébraïque, puise la plus grande partie de ses ornemens dans les objets de la nature; et comme chacun s'en forme et s'en représente les images dans son esprit d'après

---

(1) Is. XXXIII, 9; XXXV, 2.

(2) *Ibid.* XXXVII, 24. — Jérém. XXII, 6 et 23.

(3) Zach. XI, 2.

(4) Is. X, 34.

(5) *Ibid.* II, 13; et Ezéch. ch. XXXI, dans toute son étendue.

(6) Voy. les exempl. ci-dessus, et Is. X, 18. — Mich. VII, 14. — Jérém. IV, 26.

(7) Ps. XXI, 13. — Ezéch. XXXIX, 18. — Amos, IV, 1.

(8) Ps. LXVII, 31.

ce que lui rapportent ses sens, il s'ensuit nécessairement, que, selon la diversité des lieux, les unes sont plus familières à tel ou tel écrivain que les autres; que certaines lui sont particulières; et que celles qui paraissent le plus appartenir à tous en général, conservent souvent quelque rapport secret et quelque liaison cachée avec le lieu de leur origine et le sol qui leur a donné naissance. Il faut donc, par-dessus tout, connaître, autant qu'il est possible, la position et l'état où se trouvait le poète, l'histoire physique du pays qu'il habitait, et se mettre en quelque manière sous les yeux la scène même de son ouvrage. Sans une attention continuelle sur ce point, nous ne jugeons qu'avec incertitude de l'éclat et de l'agrément des pensées : quelquefois les beautés, même les plus apparentes, peuvent nous échapper; et la plupart de celles qui sont plus enveloppées et plus intimes ne sauraient manquer de rester impénétrables pour nous.

LEÇON SEPTIÈME.

Images poétiques empruntées des usages ordinaires de la vie.

SOMMAIRE. Tableau de la manière de vivre ordinaire aux Hébreux. Exemples : le premier pris du procédé qu'ils employaient pour séparer leur blé de la paille ; le second, de celui qu'ils suivaient pour fouler leurs raisins. *Enfer* poétique des Hébreux ; il tire évidemment son origine des usages qu'ils observaient dans leurs funérailles.

ON a vu que, si les poètes hébreux surent allier, dans leur élocution figurée, une extrême clarté avec la plus grande noblesse, ils en furent redevables à trois causes : d'abord, à ce que la plupart des images qu'ils mettaient en œuvre étaient prises des objets les plus connus et les plus vulgaires ; en second lieu, à ce que dans l'application qu'ils en faisaient, ils suivaient un ordre, une marche constante, et une sorte d'analogie ; enfin, à ce que celles de ces images dont ils usaient avec le plus de liberté, étaient en même temps les plus familières à leur nation, et celles dont la signification était la plus facile à saisir. Nous pensons que la vérité de ces observations paraîtra encore mieux prouvée, si l'on veut donner quelque attention aux métaphores qu'ils puisèrent dans les professions, les coutumes et les usages ordinaires de la vie, que nous avons indiqués comme la seconde source des images poétiques. Ici, il suffira de

quelques courtes remarques sur ce genre de figures, et d'un ou deux exemples, choisis entre une infinité d'autres.

Les anciens Hébreux, en général, avaient une manière de vivre aussi simple que constante. On ne trouvait point chez eux cette diversité d'états, de conditions, d'arts, de professions, qui s'établirent dans la suite chez les autres peuples qui se vantaient d'une civilisation plus avancée, et qui s'en vantaient à juste titre, s'il faut appeler de ce nom, le luxe, l'inconstance et l'orgueil. Ils jouissaient tous d'une égale liberté, d'une égale noblesse, qui allait se perdre dans l'antiquité la plus reculée. Parmi eux, point de vains titres, point de ces marques mensongères d'honneur. Il aurait été difficile d'y remarquer quelque autre distinction que celles qui étaient accordées à la vertu, à la prudence, à la vieillesse et aux services publics. Séparés du reste des hommes par leurs lois et leur religion, peu adonnés au commerce, ils se contentèrent de cultiver les arts nécessaires à un genre de vie simple et sans raffinement, ou plutôt sans corruption. Ainsi l'occupation principale de tous les Hébreux, était la culture des terres et le soin des troupeaux. Ils formaient un peuple de cultivateurs et de pasteurs. Les héritages avaient été, dans l'origine, distribués par le sort entre les familles. Il n'était point permis (1) de les aliéner irrévocablement. Les pères les transmettaient à leurs fils pour en jouir et les cultiver. Aucun d'eux ne possédait d'autres richesses que les productions qu'il recueillait de ses champs. Nul, pas même le personnage le

(1) Lév. XXV, 13, 16, 23 et 24. — III. Rois, XXI, 3.

plus distingué, ne regardait comme déshonorant ou indigne de lui de se livrer aux derniers travaux de la vie champêtre. Aussi lisons-nous souvent dans l'Histoire sainte (1), que les chefs de la nation, les Rois, les Prophètes, quittaient la charrue ou la bergerie pour venir exercer les fonctions les plus saintes et les plus augustes.

Il ne faut donc point s'étonner que beaucoup d'écrivains hébreux aient puisé tant de métaphores dans ces professions, au sein desquelles ils avaient été nourris et élevés; qu'ils aient transporté dans leur Poésie, des objets qui, à chaque instant, frappaient et leur esprit et leurs regards, et qu'ils aient eu recours à une source si riche et si variée, qui pouvait leur fournir des images, non-seulement gracieuses et élégantes, mais pleines encore de grandeur et de majesté. Si une délicatesse blâmable rejetait de semblables peintures, comme basses et dégoûtantes, elle devrait ne s'en prendre qu'à sa propre ignorance, qui juge l'antiquité d'après ses idées, et non s'en faire un sujet de reproche contre les poètes sacrés, qui non contens de conserver à ces images leur noblesse naturelle, ont su encore, par l'usage énergique et hardi qu'ils en ont fait, répandre sur leur élocution une élégance extrême et la plus riche parure.

Il serait trop long de rappeler ici en détail combien de figures brillantes ils ont tiré d'une pratique, qui paraîtra peut-être à quelques personnes bien peu remarquable et bien peu noble, de l'opération de battre les épis sur l'aire; et comment, à l'aide de cette image seule, ils ont

(1) Jug. III, 31; VI, 11. — I. Rois, IX, 3; XI, 5. — II. Rois, VII, 8. — Ps. LXXVII, 70, 71. — III. Rois, XIX, 19. — Amos, I. 1; VII, 14.

donné un nouvel éclat aux plus belles pensées, et une nouvelle majesté aux idées les plus imposantes. C'est ainsi qu'ils nous peignent le Très-Haut, « qui enflammé de colère, brise, » écrase, foule aux pieds les impies : qui livre les » peuples à Israël, afin que, semblable à un traî» neau armé de dents, ils les broie, ou qu'il » les réduise en poudre sous ses pieds d'airain : » qui souffle sur ses ennemis, devenus plus » légers que le chaume des montagnes, et les » disperse par le tourbillon de son indigna» tion. (*a*) »

C'est ainsi qu'Isaïe a dit :

« J'ai fait de toi un traîneau,
» Une herse neuve, hérissée de dents :
» Tu fouleras les montagnes, et tu les écraseras ;
» Tu réduiras les collines en poudre, comme la
» paille ;
» Tu les vanneras, et le vent les emportera,
» Et l'ouragan les dissipera. (*b*) »

Dans ces passages, il faut remarquer d'abord que les différens poètes sacrés observent constamment et avec scrupule, la même loi dans l'emploi de cette métaphore. D'où il résulte

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Jehova irâ incensus impios proterit, conculcat, profligat* (Habac. III, 12 ; Joel. III, 14 ; Jerem. LI, 33 ; Is. XI, 10) ; *cùm populos Israëli veluti dentato tribulo subjicit frangendos, aut æratis ejus ungulis comminuendos* (Mich. IV, 13) ; *hostesque suos paleâ montanâ leviores difflat spiritu, et indignationis turbine dispergit.* (Is. XVII, 13.)

(*b*) *Ecce feci te traham,*
Tribulum novum, instructum dentibus :
Triturabis montes atque comminues,
Et colles tanquàm in glumam rediges,
Ventilabis eos, ventusque auferet,
Et turbo eos dissipabit. Is. XLI, 15.

que, malgré sa hardiesse, comme elle est toujours contenue dans des bornes déterminées, elle conserve toute sa clarté et ne présente rien d'outré. En effet, cette image est uniquement consacrée à amplifier l'idée du carnage et de la dispersion des méchans et des ennemis de Dieu. En second lieu, sa hardiesse sera facile à justifier, par la convenance et la force singulière de cette image, si l'on veut se rappeler la manière dont les Hébreux battaient leurs blés. Cette opération avait lieu en quelque endroit élevé et exposé au vent; on faisait passer sur les gerbes, des bœufs, des chevaux, une herse formée de madriers pesans, et chargée de pierres, ou armée de dents de fer; ou bien un traîneau dont les roues étaient aussi de fer, et dentées. Varron donne à cette machine le nom de *Pœnique*. (1) Ce nom indique que c'étaient les Carthaginois, qui ayant pris cet instrument dans la Phénicie, contrée voisine de la Palestine, le transportèrent ensuite en Italie; ce qui, sans tenir compte de la conformité des descriptions, prouve qu'à cet égard l'usage des Romains était entièrement le même que celui des Hébreux; et cependant les premiers n'ont jamais, du moins à ma connaissance, emprunté une semblable image pour embellir leurs compositions poétiques. N'oublions pas encore qu'elle était extrêmement familière aux Hébreux; témoin l'aire d'Aréuna le Jébuséen, qui était située à découvert (2), ainsi que toutes les autres, au milieu même de Jérusalem, dans la partie la plus élevée de cette ville, et au lieu

(1) *De re rustic.* l. 1, § 52.

(2) II. Paralip. III, 1.

où, dans la suite, Salomon fit construire le Temple.

Homère, pour qui toute image empruntée de la vie champêtre avait tant de charmes, a trouvé celle que nous examinons si belle et si expressive, qu'il en a fait usage (1) deux fois, sous la forme de comparaison; car il n'a pas osé l'employer sous celle de métaphore. Mais, contre la pratique constante des Hébreux, il s'en est servi pour porter de l'éclat sur un sujet qui n'a rien de grand par lui-même. Dans une troisième occasion, il en a fait un emploi vraiment magnifique, pour ennoblir son Achille; et comme ce passage se rapproche jusqu'à un certain point de la sublimité de la Poésie hébraïque, nous croyons devoir le rapporter ici:

« Ainsi quand le laboureur a accouplé ensem-
» ble des taureaux au large front, pour fouler
» l'orge blanchissante, sur l'aire applanie, les
» tiges se brisent avec facilité sous les pieds des
» bœufs mugissans. Ainsi, poussés par le ma-
» gnanime Achille, ses coursiers au pied solide
» écrasent les corps sans vie et les boucliers. (2) »

Cette comparaison, qui mérite sans doute d'être comptée parmi les plus belles et les plus nobles qui existent, est cependant bien au-dessous de l'élévation et de la hardiesse hébraïque. Un poète de cette nation aurait comparé le héros lui-même, au traîneau, plutôt que ses

(1) Iliad. V, v. 499; et *Ibid.* XIII, v. 588.

(2) Ὡς δ' ὅτε τις ζεύξῃ βόας ἄρσενας εὐρυμετώπους,
Τριβέμεναι κρῖ λευκὸν ἐϋκτιμένῃ ἐν ἀλωῇ,
Ῥίμφα τε λέπτ' ἐγένοντο βοῶν ὑπὸ πόσσ' ἐριμύκων·
Ὣς ὑπ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου μώνυχες ἵπποι
Στεῖβον ὁμοῦ νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας· ...

Iliad. XX, v. 495.

coursiers, aux bœufs qui y sont attachés ; rapprochement trop servile, et qui offre une ressemblance trop grande entre les objets comparés. (1) Mais l'usage n'autorisait pas tant de liberté dans la poésie grecque ; cette image ne s'était point exclusivement emparée chez les Grecs, comme chez les Hébreux, de la fonction de rappeler cette même idée, et ne s'en était pas rendue maîtresse, pour ainsi dire, comme par droit de prescription.

Nous nous reprocherions de passer ici sous silence la peinture aussi énergique que sublime de la vengeance divine, représentée si souvent par les poètes sacrés, sous le symbole d'un pressoir, tandis que nulle autre poésie n'a osé seulement indiquer une semblable image. Mais comment exprimer en un idiome étranger, ce qui ne peut être dignement retracé que dans la langue originale ? Comment rendre seulement quelques traits, une faible ébauche de cette peinture, où Isaïe nous montre le Messie « armé » de la puissance et du courroux de son Père, » s'avançant, revêtu d'une pourpre éclatante, à » travers les bataillons renversés des grands de » la terre ; il les foule aux pieds dans sa fureur » vengeresse, semblable au vigneron, qui dans » la cuve où bouillonne un vin nouveau, bondit » sur les raisins entassés, et les écrase. Le carnage a souillé ses pieds, et le sang dégoutte » de ses vêtemens. (*a*) »

---

(1) Voyez ci-après la Leçon XIIe, où ce point est développé plus au long.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) ... *Ille Patris vires indutus et iram,*
Dira rubens graditur, per stragem et fracta potentum

On peut citer un nombre infini d'exemples de ces figures tirées des mœurs et des usages de la vie. Mais il y a encore une observation générale à faire à ce sujet ; c'est que la manière de vivre, simple, constante, grave et conforme à la nature, qu'avaient adoptée les anciens Hébreux, fut cause que dans les métaphores de ce genre les poètes conservent plus de clarté et de noblesse qu'on n'aurait osé l'espérer, en réfléchissant, d'une part, sur l'intervalle immense de temps et de mœurs qui nous sépare d'eux, sur la hardiesse qu'ils déployèrent dans l'usage de ces images ; et en se rappelant, d'un autre côté, combien l'emploi des images les plus vulgaires et les plus communes leur était familier. Le mérite singulier des poètes sacrés, à mon avis, est d'avoir su mettre en œuvre les métaphores les plus hardies, sans nuire à la clarté du discours, et les plus vulgaires, sans en altérer la noblesse et l'éclat. Nous ne craindrons pas de citer un exemple de ce genre, dans lequel la trivialité de l'idée le dispute à la simplicité de l'expression, et où cependant la convenance et la propriété de l'image a un effet si puissant, que nous ne balançons pas à y reconnaître un caractère éminent de sublime. Dieu menace Jérusalem d'une destruction entière, et voici comment il s'exprime (1) :

Agmina, prona solo; prostratisque hostibus ultor
Insultat; ceu labra novo spumantia musto
Exercens, salit attritas calcator in uvas,
Congestamque struem subigit : cæde atra recenti
Crura madent, rorantque inspersæ sanguine vestes.

Is. LXIII, 1, 3.

(1) IVe l. des Rois, XXI, 13. — Ce passage fait partie de la réponse d'un prophète, que l'historien a insérée dans son récit.

« J'essuierai Jérusalem
» Comme un homme essuie sa coupe;
» Il l'essuie, et la renverse. (*a*) »

Il faut nécessairement que beaucoup de ces images se montrent à nos yeux avec une fausse apparence de bassesse et d'obscurité, à cause de la différence extrême de nos mœurs et de nos usages ; mais nous ne devons ni les blâmer à la légère, ni désespérer si promptement d'en saisir le véritable effet. Il nous faut porter nos regards de toutes parts, et examiner avec soin s'il ne nous serait pas possible de découvrir la liaison qui unit les pensées aux images, parce que, dans des matières obscures et qui se dérobent facilement à notre intelligence, elle dépend fort souvent d'un rapport très-peu marqué. Quelquefois il suffira de remarquer à propos et de rétablir une coutume tombée en désuétude, pour rendre à certains passages toute leur clarté et toute leur noblesse. En sera-t-il ainsi de l'exemple que nous allons citer ? C'est ce que nous n'oserions décider. Mais nous pensons qu'en le développant, nous ferons connaître au moins la méthode que suivaient les Hébreux dans la création de leurs figures poétiques, ainsi que le soin et la constance qu'ils observaient dans l'application qu'ils en faisaient.

Il est souvent arrivé aux poètes de tous les pays, d'être amenés par occasion, ou obligés par nécessité, à décrire les *enfers*, ou l'état des morts, avec toute la pompe et tout l'ap-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Et detergam Hierosolymam,*
Ut deterserit quispiam pateram ;
Detergit eam, et pronam in faciem vertit.
IV. Reg. XXI, 13.

pareil dont un sujet si grave et si imposant est susceptible ; c'est-à-dire, à exposer d'une manière claire et précise, ce qu'il n'est donné à aucun mortel de comprendre, ni même d'atteindre par ses conjectures. Les Grecs, doués d'un génie vif et fertile, naturellement enclins à créer des fables, mirent à profit une occasion si favorable, et se forgèrent un enfer poétique qui leur est particulier, et qu'ils peuplèrent de tant de monstres, que le dernier homme du peuple n'était pas assez stupide pour ne pas rire de ces rêveries. Que pouvaient faire les poètes hébreux, bien moins libres dans leurs fictions, et qui quoique intimement convaincus que les esprits sont immortels, et que même les corps doivent être rendus à la vie (1), n'en étaient pas moins dans la même ignorance sur l'état et la condition présente des morts ?

Ils paraissent avoir suivi, dans cette occasion, la même marche que dans toutes les autres. D'après les usages publics et ordinaires observés à l'égard des morts, ou pour mieux dire, à l'égard des corps privés de la vie, ils formèrent

(1) Note du Traducteur. — On a droit d'être étonné que quelques personnes aient pu s'imaginer que le dogme de la permanence des ames après la mort n'a pas toujours fait partie de la croyance des Hébreux, tandis que, comme ne craint pas de l'avancer ici M. Lowth avec assurance, et comme il est facile de s'en convaincre par la lecture des livres saints, ils croyaient à la résurrection future des corps, dogme qui suppose nécessairement la permanence des ames. M. de Voltaire, renouvelant des systèmes anciens et déjà réfutés, a prétendu que l'opinion de la permanence des ames ne fut adoptée par les Juifs que pendant la captivité de Babylone, et que les Saducéens, qui niaient cette permanence, avaient seuls conservé l'ancienne croyance. Ces assertions téméraires ont été combattues avec autant d'avantage que d'érudition dans les *Lettres de quelques Juifs Portugais, etc. à M. de Voltaire*, t. II, p. 83.

une sorte de peinture générale, qu'ils employèrent exclusivement et constamment pour représenter l'état des morts, et à laquelle, si l'on veut bien nous passer cette expression, nous donnerons le nom d'*Enfer poétique des Hébreux*. Cet enfer, comme celui des Grecs et des Romains, est désigné par une dénomination particulière. L'idée générale en est prise des usages que les Hébreux pratiquaient dans leurs sépultures, et qui se prêtaient fort naturellement aux ornemens de la poésie. En effet, les tombeaux des Hébreux, ceux du moins des princes et des familles distinguées, étaient de vastes cavernes formées par la nature, ou que l'art et la main des hommes avaient taillées dans le roc. (1) La voûte en était cintrée, et quelques-unes étaient si spacieuses, qu'il avait fallu les soutenir par des colonnes. De tous côtés, dans les parois de la caverne, on creusait des cellules propres à recevoir un cercueil. Ces cercueils étaient ornés de sculptures, et chacun occupait en particulier une des cellules. Enfin aucune lumière ne pénétrait dans la caverne, dont l'entrée étroite était fermée par une pierre que l'on avait soin d'y rouler. On voit encore aujourd'hui en Judée plusieurs de ces tombeaux. Deux plus magnifiques que les autres (2) passent

---

(1) Voy. la Genès. XXIII. — le IV[e] l. des Rois, XIII, 21. — Is. XXII, 16. — le II[e] l. des Paral. XVI, 14. — Josué, X, 27. — Jérém. Lament. III, 53. — S. Jean, XI, 38; et les Evangélistes, au sujet du tombeau de J. C.

(2) Note de M. Lowth. — On trouve la description de ces tombeaux, dans Serlio *Architett.* l. III[e], Villalpandus, *Apparat. urbis* III, 16, et dans la relation de Maundrell, pag. 76.

Josephe fait mention en plusieurs endroits, du sépulcre de David. Il distingue par des dénominations particulières, le tombeau même, les chambres dont il était composé, et

pour avoir servi à la sépulture des Rois : l'un, placé dans l'enceinte même de Jérusalem, contient vingt-quatre cellules; l'autre, situé dans le voisinage des murs de la ville, en renferme le double.

---

les cellules qu'on y voyait. (Antiq. Jud. l. VII, par. 15, et l. XVI, par. 7, Guerr. des J. parag. 1 et 2.) Strabon fait mention l. XVII[e] des tombeaux des rois d'Egypte : c'étaient des cellules, au nombre d'environ quarante, creusées dans des cavernes. Voyez sur les restes de ces monumens, la Description de l'Orient par Pococke, l. II, c. 3. On voit encore à Naples des cryptes sépulcrales qui portent le nom de *catacombes.* Il n'existe nulle part, en ce genre, d'ouvrage plus grand et plus étonnant. Je le regarde comme un monument de la plus haute antiquité, qui destiné, dans l'origine, à d'autres usages, servit ensuite, lorsque le christianisme fut établi, à la sépulture des morts. C'est en effet un ouvrage de la même espèce que les autres souterrains de cette contrée, dont plusieurs ont été détruits par des tremblemens de terre, et d'autres, qui subsistent encore aujourd'hui, frappent d'admiration ceux qui les visitent. On en trouve à Cumes, à Misène, à Bayes, auprès du lac Averne, et au mont Pausilype. Je n'hésite point à croire que ces monumens n'aient de beaucoup précédé l'âge d'Homère, qui place dans ces contrées le séjour ténébreux des Cimmériens. (Odyss. l. IV[e], au commenc.) Voyez aussi le récit d'Ephore, dans Strabon (l. V[e]) où il est dit, « qu'ils habitent dans des » demeures creusées sous terre, auxquelles ils ont donné le » nom d'*Argilles;* et qu'ils communiquent entre eux par » certaines allées souterraines. » Ces monumens eux-mêmes fournissent la preuve que ce récit n'est pas entièrement fabuleux. Ces cavernes, à mon avis, reçurent le nom d'*Argilles*, d'après la nature du sol dans lequel elles étaient le plus souvent creusées. *Argillos*, *terre propre à décrasser*, *de couleur blanchâtre*, dit Hésychius. De là le nom de *Leucogée* que portait une colline située entre Naples et Pouzzol. (Plin. Hist. nat. liv. XVIII, par. 11.) Il est à observer cependant, que toutes ces cavernes dont je viens de parler, ont été creusées dans un tuf solide; ce qui a fait qu'elles ont résisté aux injures du temps. De là encore le nom d'Argilète, que portait un des quartiers de Rome. Il devait cette dénomination à quelques-unes de ces cavernes, pareilles à l'antre de Cacus, qui n'était pas éloigné de ce lieu. Virgile assigne à ce nom une autre origine; mais voyez Varron, *de ling. lat. l. IV.* Du reste, il est évident que c'est de ces cavernes Cimmériennes de la Campanie, qu'Homère d'abord, et ensuite

Si nous examinons les passages dans lesquels les poètes sacrés ont décrit ces enfers avec toute la pompe de leur art, il nous sera facile de reconnaître qu'ils avaient alors leur esprit dirigé et fixé sur des sépultures de ce genre. Ils exprimaient par le discours l'image de ce qui frappait leurs sens et était sous leurs yeux. Nous ne trouverons chez eux aucune description, ni même aucune mention bien développée d'esprits immortels ; non que, comme l'ont prétendu quelques savans (1), ils n'admissent pas la croyance de la permanence des ames après la mort, mais parce qu'ils n'avaient à ce sujet aucune idée, aucune notion assez distincte, pour pouvoir en expliquer la nature et l'état ; et que dans leur manière de s'énoncer et de raisonner, ils n'étaient point parvenus à cette subtilité qui nous est nécessaire pour disserter d'une manière plausible sur des idées abstraites et entièrement étrangères aux sens, et pour couvrir notre ignorance du voile d'un raisonnement savant. Les Hébreux, de même que le reste des hommes, étaient dans une ignorance entière sur le mode d'existence des ames après leur séparation du corps, sur le lieu qu'elles habitent, sur leur forme, sur leur état. A l'égard de tous ces points, les divines Ecritures ne leur fournissaient aucune lumière. Ce n'est pas que la révélation leur eût envié cette connaissance ; mais c'est que la condition de l'esprit humain

Virgile, ont tiré la peinture de leur *Enfer ;* et celui-ci, lorsqu'il décrit l'antre de Cacus, qu'Hercule vient de forcer, ne peut s'empêcher de se rappeler à l'instant l'image des enfers entr'ouverts. (Voyez Enéide, l. VIII.)

(1) Voyez Leclerc, *Comment. in Hagiograph.* ; consultez l'*index*, au mot *immortalitas*.

l'en rend absolument incapable. Lorsqu'il réfléchit sur des objets étrangers au corps et à la matière, il est forcé, faute d'idées propres, d'avoir recours à des idées impropres, et de figurer, en quelque sorte, les objets immatériels par des objets matériels. Les Hébreux voyant donc que les corps privés de la vie étaient déposés dans le sein de la terre, et renfermés dans des tombeaux tels que ceux que nous avons décrits, parmi eux comme parmi les autres nations se répandit l'opinion populaire, que c'était dans le sein de la terre que les morts poursuivaient leur carrière; et les poètes sacrés étaient obligés de se conformer à cette opinion, si, en traitant ce sujet, ils voulaient être entendus.

De là ces expressions si fréquentes dans leurs compositions, au sujet des morts : « Descendre » dans la fosse, dans les régions inférieures de » la terre, aux portes et dans les retraites de la » mort; au sein des rochers, aux flancs, aux » barrières de la caverne. Le tombeau les a » engloutis, et a refermé sa gueule sur eux. Ils » sont couchés dans l'abîme, dans de vastes » lieux, dans le gouffre; ils sont plongés dans » les ténèbres les plus profondes, dans la terre » de la nuit, dans l'ombre affreuse, immense » et confuse de la mort, où, au lieu de la lu- » mière, règne l'obscurité. (1) »

(1) Texte de M. Lowth. — *Descendere in foveam, in inferiora terræ, ad portas et penetralia lethi; ad saxa, ad latera, ad repagula cavernæ.* (Job, XXXIII, 18; Ps. XXII, 1; Ezech. XXXI, 14; etc.) *Hausit eos avidis faucibus sepulcrum, atque os iis occludit.* (Ps. CXL, 7; LXII, 16.) *Decumbunt in Barathro, in loca vasta, in voraginem, tenebrasque profondissimas demersi; in terram caliginis, et umbram mortis, immanem, tetram, carentem ordine; et ubi pro luce*

Quelques poètes profanes, au milieu de toutes leurs fictions, ont retenu une image si naturelle des enfers. Un ancien tragique nous peint sous ces traits, avec autant de force que de vérité, la route profonde de l'Achéron. « Elle » se dirige, dit-il, à travers de sombre cavernes, formées par d'énormes rochers suspendus » en voûte, et remplies d'épaisses et solides » ténèbres. (1) » Combien est grande et magnifique la scène que les poètes hébreux ont décorée de toute cette pompe funèbre, et sur laquelle ils amènent les héros et les monarques sans vie! Représentons-nous une caverne sépulcrale, vaste, profonde et ténébreuse : là reposent les rois des nations (2), chacun sur sa couche (3); leur armure est auprès d'eux, leur épée sous leur tête (4); les cercueils de leurs serviteurs les entourent. Tout à coup est introduit le roi de Babylone ; tous, à l'instant, se lèvent, s'avancent à sa rencontre, et l'accueillent par ces mots : « Est-ce bien toi que nous voyons descendre en ces lieux? Tu as donc, comme » nous, perdu ta force? Te voilà donc devenu » semblable à nous, orgueilleux vainqueur des » nations (5)? »

Mais je m'arrête....... Il est au-dessus, je ne

---

veluti diradiatur caligo (Ps. LXVIII, 16; LXXXVII, 7; Job, III, 14; Is. LIX, 10; Ezéch. XXIV, 20; etc.)

(1) *Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,*
Maximis, ubi rigida constat crassa caligo Inferûm.
Apud Cicer. Tusc. quæst. I.

(2) Is. XIV, 9. — Ezéch. XXXII, 19.

(3) Is. LVII, 2. — Ezéch. *ibid.* 25.

(4) Ezéch. LVII, 27. — I. Machab. XIII, 29.

(5) TEXTE DE M. LOWTH. — *Te-ne ergò ad nos deductum conspicimus? Te nostri similem? Te succisum et cassum viribus, o gentium debellator?* Ezech. XIV, 4 et 5.

dis pas de mes forces, mais de celles de l'esprit humain, d'exposer dignement de si grandes idées. On aimera mieux les voir retracées dans l'hymne triomphal que chante sur la mort du roi de Babylone, le plus élégant et le plus sublime de tous les poètes, Isaïe. (1) Ezéchiel nous présente la même scène et le même appareil, dans sa dernière prophétie sur la chute de Pharaon (2); modèle éclatant de cette véhémence qui est si justement attribuée à ce Prophète, comme formant son caractère distinctif.

Note de M. Michaélis, faisant suite à la Leçon Septième.

« C'est ici le lieu de parler de certaines images que les Hébreux empruntent des vices des » hommes, pour les appliquer non-seulement à » des actions blâmables et honteuses, mais » même à des idées louables et honnêtes. Ils » font, par exemple, un usage bien plus fré- » quent et bien plus hardi que nos poètes mo- » dernes, des peintures prises de l'ivresse et des » actions contraires aux mœurs.

» Comme ceux-ci, ils célèbrent le glaive guer- » rier, enivré de sang et transporté d'une fureur » féroce et effrénée. (Deutér. XXXII, 42; Is. » XXXIV, 5, 6.) Ils nous représentent les peu- » ples s'enivrant du sang de leurs concitoyens, » qui va exciter en eux une soif nouvelle, les » vainqueurs ivres du sang ennemi (Is. XLIX,

(2) Voyez, ci-après, tom. II, à la fin de la Leçon XXVIIIe, l'imitation latine de cet hymne, par M. Lowth, et l'imitation française, par Louis Racine.

(3) Ch. XXXII, v. 18 et suiv. — Ce morceau d'Ezéchiel se trouve également à la suite de la Leçon XXVIIIe.

» 26; LXIII, 6.); enfin, par un rapprochement
» plein de beauté, ils assimilent le Très-Haut
» lui-même, à un guerrier dans l'ivresse (Ps.
» LXXVII, 65), et la terre tremblante, à un
» homme pris de vin, qui chancelle. (Is. XXIV,
» 20.) Mais jamais ils ne font de cette image un
» emploi plus audacieux, et n'achèvent, pour
» ainsi dire, le tableau, que lorsqu'ils nous dé-
» crivent la démence ou le malheur, portés jus-
» qu'au point de troubler la raison et la sagesse.
» Sous ce rapport, les passages suivans que nous
» fournit Isaïe méritent d'être soigneusement
» pesés. Dans le premier (ch. XXVIII, 1, 7,
» 8, 11), le Prophète voulant faire connaître
» la manière insensée dont les Juifs expliquaient
» leur loi, compare leurs docteurs à une assem-
» blée d'hommes dans l'ivresse; il va même jus-
» qu'à imiter le begaiement et les répétitions
» superflues, ordinaires à ceux qui sont en cet
» état, et à feindre que Dieu, pour se jouer plus
» cruellement de leur ivresse, leur répond en
» une langue inconnue. Dans le second passage
» ch. LI, 17-23), le même Prophète nous re-
» présente, sous les traits d'une femme de la plus
» grande beauté, que son époux a répudiée,
» Sion, c'est-à-dire, à mon avis, l'Eglise chré-
» tienne tourmentée et presque détruite par les
» empereurs Romains. Il suppose que des hom-
» mes pleins de malice et d'arrogance l'ont
» enivrée, jusqu'à la plonger dans la dernière
» stupeur; qu'ils l'ont forcée d'épuiser la coupe
» qu'ils lui présentaient, jusqu'à la dernière
» goutte; qu'elle a été abandonnée comme sans
» vie, ayant autour d'elle ses enfans réduits au
» même état, sans qu'un seul d'entre eux ait pu
» la reconduire dans sa demeure, ni lui donner

» un peu d'eau pour la guérir : écoutons le dis-
» cours que le Prophète lui adresse :

» Eveille-toi, éveille-toi; lève-toi, Jérusalem,
» Toi à qui le Seigneur a fait boire sa coupe bouillonnante;
» Toi qui as bu, qui as épuisé l'intérieur de cette coupe
» enivrante.
» De tous les enfans qu'elle avait engendrés, nul ne lui
» présenta de l'eau pour la ranimer;
» De tous les fils qu'elle avait élevés, nul ne la conduisit
» par la main.
» Tes fils, privés de la raison, étaient couchés dans toutes
» les places publiques, comme la gazelle qui est prise
» dans les filets du chasseur.
» Ils étaient enivrés de la colère du Seigneur, de la fureur
» de ton Dieu. (1) »

» Il termine en nous montrant ses ennemis » qui insultent à son corps resté sans sentiment.

» Habacuc qui imite presque toujours Isaïe, » mais d'une manière neuve et originale, ose » encore davantage. Il compare (ch. II, v. 15, 16) » les nations vaincues par les Babyloniens, à » des hommes dans l'ivresse, exposés aux mêmes » outrages que Pausanias, pris de vin, eut à es- » suyer de la part d'Attale et des autres convi- » ves. (Voyez Justin, l. IX, paragr. 6.)

» Malheur à toi qui contrains les autres à boire,
» Qui les forces à boire jusqu'à l'ivresse
» Pour jouir du spectacle de leur nudité !
» Des hommes illustres t'ont servi de jouet, jusqu'à la
» satiété:
» Bois à ton tour; deviens aussi l'objet de leurs outrages;

---

(1) Texte de M. Michaélis. — *Evigila, evigila, surge Hierosolyma,*
Quæ bibisti ex manu Jehovæ poculum ejus æstuans,
Quæ interiora poculi inebriantis bibisti, exsuxisti.
Nemo illam aquâ recreabat ex omnibus filiis quos pepererat :
Nemo manu ducebat, ex omnibus filiis quos educaverat :
Hæc tibi duo evenere : quis tibi indoluit?....
Filii tui mentis expertes jacebant in omnibus plateis, ut oryx irretitus,
Pleni æstu Jehovæ, irâ Dei tui.

» Que la coupe que le Seigneur tient dans sa droite, passe
» jusqu'à toi ;
» Et qu'un vomissement honteux remplace ta gloire. (1) »

» Pour ce qui concerne la seconde espèce » d'images, que nous avons indiquée au com- » mencement de cette note, les écrivains hé- » breux ne craignent point d'en tracer les pein- » tures les plus étendues et les plus animées, » et de se servir des termes propres, principa- » lement lorsqu'il s'agit de condamner le culte » rendu à de vaines idoles. C'est un crime qu'ils » n'hésitent pas à comparer, même dans le dis- » cours en prose, à un amour adultère. Mais » lorsque l'occasion d'employer cette image se » présente aux poètes, c'est alors que leurs des- » criptions sont poussées jusqu'au dernier degré » d'énergie. Il est impossible que l'ame du lec- » teur n'en soit pas pénétrée d'horreur ; et cette » horreur même devient l'effet le plus puissant, » et le comble de l'art. Nous renverrons, pour » des exemples de ce genre, au chap. LVII » d'Isaïe, v. 7, 8, 9; au chap. II de Jérémie; » aux chap. XIII et XVI. d'Ezéchiel.

» Rien de plus éloigné de la retenue ordinaire » à notre poésie, que la licence de style qu'on » remarque dans tous ces passages; et nos oreil- » les ne sauraient supporter un poète qui, sur » un semblable sujet, s'exprimerait en notre lan- » gue d'une manière aussi claire, et qui retra- » cerait à nos yeux une scène aussi horrible.

(1) Texte de M. Michaélis. — *Væ bibere cogenti alios,*
Ingurgitanti ad ebrietatem,
Ut intuearis pudenda illorum.
Satiatus es honestorum ludibrio :
Bibe et tu, et admitte præputium,
Transeat ad te poculum dextræ Jehovæ,
Et vomitus turpis, pro gloria tua.

» Mais de pareilles peintures ne peuvent être
» dangereuses, qu'autant qu'elles sont à demi-
» voilées. Cette liberté d'expression n'est pas
» plus nuisible aux mœurs, que l'usage où sont,
» parmi nous, les femmes de montrer leur visage
» à découvert. L'ouïe s'endurcit aussi bien que
» les yeux, par l'habitude ; et nos passions sont
» plus irritées par des voiles insuffisans que par
» une nudité entière. Rappelons-nous que les
» lois de la décence ne sont pas les mêmes chez
» les différens peuples ; et gardons-nous en
» conséquence d'accuser et de condamner les
» poètes hébreux. Songeons que parmi les Orien-
» taux, il n'est pas plus indécent pour un poète,
» de décrire une action déshonnête, qu'il ne
» l'est pour un de nos écrivains, de parler d'un
» meurtre, ou de toute autre violence injuste.
» La libre communication des deux sexes, auto-
» risée parmi nous, et les rapports fréquens qui
» les rapprochent, nous imposent le devoir de
» veiller soigneusement, dans tous nos discours,
» à ce qu'il ne nous échappe rien qui soit capa-
» ble de faire rougir une jeune vierge. Blesser
» ses oreilles serait encore plus un signe de
» grossièreté, qu'une faute contre les mœurs.
» Nous sommes dès l'enfance tellement accou-
» tumés à cette retenue, indispensable dans les
» assemblées où les deux sexes se trouvent réu-
» nis, que des Orientaux entendant parmi nous
» des hommes s'entretenir entr'eux, doivent les
» prendre pour des vierges modestes : il en est
» tout autrement dans l'Orient. Les hommes n'y
» fréquentent que des personnes de leur sexe ;
» et quant à ce qui concerne leurs relations avec
» les femmes, ils ne voient familièrement que
» leurs épouses ou leurs esclaves. Les femmes

» retirées dans leurs appartemens y vivent
» exemptes de toute gêne. (Voyez les Voyages
» de Shaw.) C'est encore là une des causes qui
» contribuent à répandre dans le discours une
» plus grande liberté. Les Arabes, au rapport de
» d'Arvieux (tom. IIIe, chap. II, pag. 195.) ne
» rougissent d'aucune expression qui indique au
» propre une action naturelle. Dans leurs livres
» règne la même licence; leurs poètes n'usent,
» en quelques occasions, de certaines réticences,
» qu'afin d'exciter la curiosité; partout ailleurs,
» ils osent parler, ils osent se vanter de ce que
» nos écrivains ne montrent qu'à la dérobée, et
» qu'ils se contentent d'abandonner aux soup-
» çons de leurs lecteurs. »

Nous avons cru ne devoir pas supprimer cette Note, principalement à cause des réflexions importantes qui la terminent, et qui peuvent servir à rectifier les jugemens injustes, portés par des esprits légers, sur des écrits et sur des mœurs qu'ils connaissaient mal. Mais nous avons été forcés de retrancher bien des choses, d'en adoucir beaucoup d'autres. Cette différence même de liberté dans les idiomes, dont M. Michaélis cherche à rendre raison ici, nous en a fait la loi; et malgré cette précaution, nous craignons encore qu'on ne nous reproche de n'avoir pas poussé assez loin cette sévérité.

(ADD. DU TRAD.)

LEÇON HUITIÈME.

Images qui ont rapport aux objets religieux.

Sommaire. Images tirées des objets sacrés, les plus capables de choquer, et les plus susceptibles d'obscurité. Exemples. Explication du commencement du Psaume 103.e Insuffisance des traductions; nécessité de remonter aux sources.

En discutant soigneusement les métaphores les plus fréquemment employées par les poètes hébreux, nous avons eu principalement pour but, de nous mettre plus facilement en garde contre une erreur qui égare souvent ceux qui lisent des écrits qui sont si loin de nous pour le temps et pour les sujets; d'où il est résulté quelquefois, que ce qui, pour les Hébreux, avait le plus de noblesse et de clarté, nous a paru si bas et si obscur. Mais si une telle précaution a été nécessaire à l'égard des images empruntées des objets physiques et des usages de la vie, elle le devient bien davantage pour celles qui sont prises des objets religieux. En effet, quoique bien des figures, que les Hébreux avaient puisées dans le spectacle de la nature ou dans les pratiques ordinaires de la vie, leur fussent particulières, elles étaient cependant, pour la plupart, familières aux autres hommes, aussi bien qu'à eux. Mais celles qu'ils cherchèrent dans leur religion et dans ses cérémonies, leur étaient tellement propres, que tout le reste des humains ne participait en aucune manière à

l'usage, ni même à la connaissance des objets que ces figures rappelaient. Le point qui va nous occuper offrant donc plus qu'aucun autre de grandes et de nombreuses difficultés, il nous semble d'une importance extrême d'apporter l'attention la plus exacte à son examen, afin de conserver, à cet égard, à la Poésie hébraïque, au moins une partie de la majesté dont elle brilla autrefois.

Le Religion, parmi les Hébreux, avait la plus vaste étendue; elle embrassait non-seulement le culte du Très-Haut, mais encore le gouvernement de l'Etat, l'exécution des lois, l'administration de la justice, et presque tous les actes de la vie civile. A peine existait-il chez ce peuple quelque chose d'entièrement profane et d'absolument étranger à la Religion. Ce qui semble aux autres hommes le moins digne d'honneur et de respect, était réglé chez eux par les lois divines, et se liait étroitement aux objets les plus saints et aux cérémonies les plus augustes. De là, il s'en est suivi que les métaphores religieuses se rencontrent si fréquemment dans la Poésie hébraïque; mais que, par rapport à beaucoup de ces figures, nous aurons besoin de l'attention la plus soigneuse pour ne pas laisser échapper la relation et le nœud qui les lient aux objets sacrés. Si nous tombions dans cette erreur; si nous regardions comme profane et vulgaire, un objet marqué d'un caractère divin; si nous rangions parmi les choses basses et communes, celles qui étaient saintes et vénérées, nous altérerions au-delà de toute idée la pompe des expressions, la force et la majesté des pensées. Rien en effet dans la nature de plus propre à faire naître le sublime, que les

idées puisées dans le sanctuaire : tant l'esprit de l'homme est saisi d'une admiration soudaine, aussitôt que l'image auguste de la Religion se présente à ses regards ! Tant elle le pénètre

D'un céleste plaisir, d'une frayeur sacrée !

Ajoutons donc encore que la Poésie hébraïque perd aussi infiniment de sa majesté, non-seulement parce que souvent le rapport des images qu'elle emploie, avec la Religion, nous échappe ; mais de plus, parce que, lors même qu'il est le plus apparent, il ne conserve sur notre esprit qu'une bien faible partie de l'effet et de la force avec laquelle il frappait le cœur des Hébreux, entièrement pénétrés de ce sentiment. L'ensemble de leurs rites, formait une sorte d'allégorie grande et soutenue; et ceux qui professaient ce culte devaient consacrer jour et nuit toute leur attention à la méditer et à l'approfondir : c'était à cette étude que tous les hommes sages et vertueux tenaient leur esprit constamment attaché ; c'était là qu'ils devaient trouver et leur occupation et leur délassement; c'était là que résidaient toutes leurs richesses, toutes leurs espérances ; c'était l'objet auquel ils rapportaient toutes leurs veilles, toutes leurs pensées, n'osant même s'en occuper qu'avec le plus profond respect et la plus grande pureté de mœurs. Les choses de la Religion étaient encore redevables d'un surcroît de noblesse, à l'éclat et à la pompe des cérémonies, qui devaient avoir un effet inexprimable sur l'esprit d'un peuple dont elles frappaient sans cesse les yeux ; et la magnificence du culte était telle, surtout après la construction du temple élevé par Salomon, que quoique les livres saints nous

en offrent une description aussi exacte que détaillée, il nous est impossible d'en atteindre la majesté par la pensée. Ainsi, ce dont les poètes hébreux avaient éprouvé la force et le pouvoir sur les esprits, est pour nous sans effet et sans noblesse, parce que nous faisons peu de cas, ou que nous ne nous formons pas l'idée de ce qui, pour les Hébreux, était du plus haut prix, et faisait l'unique objet de leurs méditations.

Nous allons joindre ici quelques exemples de ce genre, ou plutôt quelques passages qui nous fourniront des exemples nombreux.

Les lois des Hébreux s'occupent beaucoup de la distinction des choses pures et des choses impures; des soins qu'il faut apporter à éviter, à purifier ce qui est profane, souillé ou défendu. Ces défenses elles-mêmes suffiraient pour prouver que ces cérémonies n'étaient qu'une enveloppe et qu'un voile qui couvraient des vues plus importantes et plus saintes, si nous ne l'apprenions d'ailleurs avec autant de clarté que de détail. Parmi ces impuretés légales, sont rangées certaines maladies, certaines infirmités, et même certains états du corps, très-indifférens de leur nature. Au premier aspect, tout cela paraît futile; mais on en aperçoit toute l'importance, par un examen plus approfondi. Il n'est donc point étonnant que les poètes sacrés aient employé ces images, en traitant les sujets les plus relevés; soit lorsqu'ils mettent à nu les souillures et la dépravation profonde du cœur humain (1); soit lorsqu'ils reprochent à leurs contemporains leur corruption (2); soit

(1) Is. LIX, 6.

(2) Is. I, 5, 6, 16. — Ezéch. XXXVI, 17.

lorsqu'ils déplorent le sort funeste de la fille de Sion (1), l'avilissement dans lequel elle est tombée, et la nudité honteuse où l'ont laissée ses spoliateurs. Toutes ces images, si on les considère en elles-mêmes, répugnent et révoltent ; mais si on remonte à leur origine ; si on fait attention à leur rapport avec la Religion, on en sentira l'énergie et même la noblesse. De ce genre, ou du moins d'un genre analogue, semblent être encore ces plaintes du Prophète-Roi, dans ces divins cantiques, où ayant presque toujours à remplir un rôle bien plus auguste que le sien propre, il déplore l'excès de ses maux avec tant de feu et de pathétique ; où il se plaint d'être accablé de souffrances et de coups (2), de succomber sous un poids énorme de forfaits, qui surpasse infiniment les forces humaines. Quelques interprètes, qui n'avaient pas approfondi avec assez de soin le génie de la Poésie hébraïque, ont recherché quelle était la maladie dont se plaint David dans ces passages: l'absurdité, à ce qu'il me semble, aurait été moins grande, lorsqu'il dit que de vastes eaux l'ont submergé, de mettre en question le nom et la position du fleuve dont il veut parler.

Il est plusieurs images du même genre, pour lesquelles les poètes sacrés paraissent avoir besoin d'une semblable justification; il en est un bien plus grand nombre qui, quoique par elles-mêmes pleines de beauté et d'élégance, prendront une apparence bien plus élevée, si on leur rend l'éclat qu'elles tirent de leur origine sacrée, et si, comme des tableaux de grand prix, on les place

(1) Lament. I, 8, 9, 17; et II, 2.

(2) Ps. XXXVII.

dans un jour favorable. A cet égard, nous trouverons d'abondans exemples, dans une seule circonstance des rites religieux, dans la magnificence des vêtemens dont les prêtres étaient décorés. Telle était en effet la richesse et la pompe des vêtemens des prêtres hébreux, et surtout du Grand-Prêtre, dans les solennités; telle en était *la beauté et la gloire* (1), pour emprunter les expressions de Moïse, que des hommes, dans l'esprit desquels, à tant d'éclat venait se joindre une idée de sainteté, ne pouvaient rien concevoir de plus auguste. C'est aussi l'image que les Hébreux mettent en usage, pour désigner une beauté parfaite, ou pour rendre sensible toute la grandeur de la majesté divine. Isaïe surtout, ce Prophète dont le style est si élégant, nous retrace cette même image sous les couleurs les plus vives et les plus brillantes, lorsque décrivant à sa manière, c'est-à-dire, avec la dernière magnificence, la gloire et la joie de l'Eglise naissante, il nous la représente, *ornée des vêtemens de salut, et revêtue du manteau de justice* (2); et la compare ensuite *à un époux paré pour ses noces;* comparaison sur laquelle il répand une noblesse inexprimable, par un seul mot, par une métaphore clairement empruntée des ornemens sacerdotaux, et qu'une langue étrangère ne peut aucunement rendre, ni même indiquer. Les poètes sacrés n'ont pu rien concevoir de plus saint ni de plus vénérable, pour exprimer dignement la majesté infinie de Dieu, autant qu'il est permis à l'intelligence humaine de le tenter : en conséquence, ils nous

(1) Exod. XXVIII, 2.
(2) Is. LXI, 10.

peignent le Très-Haut, *revêtu de gloire* (1), *couvert de magnificence*, *ceint de force* (2), employant dans ce dessein, les expressions consacrées pour désigner les ornemens et le ministère des prêtres.

Dans ces exemples, le rapport que nous indiquons se montre clairement et à découvert; mais il y a beaucoup d'autres métaphores semblables, dont l'élégance est bien plus enveloppée. Dans ce cantique si parfait, où le poète célèbre à la fois, l'immensité de Dieu présent en tous lieux, et l'habileté admirable qu'a déployée l'Artiste suprême dans la structure du corps humain, il se sert d'une métaphore remarquable, prise de l'art savant de la broderie.

« Pendant que vous me formiez dans le secret ;
» Que vous travailliez mes membres, comme avec
» l'aiguille, dans les lieux cachés de la terre. (*a*) »

Si l'on fait attention à cette figure qui est presque effacée dans toutes les traductions, et si en même temps on songe au mécanisme admirable de notre corps, à cet entrelacement varié de veines, d'artères, de fibres, de membranes, qui peut être appelé avec tant de raison *un ineffable tissu*, on reconnaîtra facilement toute l'élégance et toute la justesse de cette métaphore. Mais on n'en sentira toute la force et toute la noblesse, qu'en se rappelant aussi que l'art de la broderie était consacré au sanctuaire ; que l'usage propre et singulier de cet

---

(1) Ps. XCII, 1. — (2) Ps. LXIV, 7.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Cùm formatus essem in occulto,*
Acupictus essem in penetralibus terræ.
Ps. CXXXVIII, 15.

art, était réservé, par une disposition expresse de la loi, pour une partie des habits sacerdotaux, et pour les voiles qui fermaient le tabernacle (1) : on en conclura que le poète a voulu, pour rendre plus sensible l'habileté de l'Artiste divin, comparer son ouvrage avec ceux de l'industrie humaine, auxquels la Religion ajoutait un nouveau prix, et dont l'élégance semblait si extraordinaire, que les livres saints paraissent l'attribuer à une inspiration céleste. (2)

Nous indiquerons un autre passage, qui renferme plusieurs exemples remarquables de ce genre. Rien de plus connu que ce cantique admiré de tout le monde, dans lequel le poète célèbre les desseins et la sagesse que Dieu manifeste dans les beautés de la nature. C'est le psaume CIII.e L'exorde surtout en est magnifique. La majesté du Très-Haut y est peinte d'après ce que nous pouvons en découvrir et en reconnaître par la pensée, dans l'ordre admirable qui gouverne l'univers. Pour cela, les métaphores devenant indispensables, le poète a employé de préférence celles qui devaient paraître aux Hébreux, les plus augustes et les plus dignes d'un si grand sujet. Or, nous croyons qu'elles sont toutes empruntées du tabernacle. Ici il devient nécessaire de traduire littéralement le texte, et de le développer en peu de mots.

David commence par exposer en termes simples la grandeur de Dieu. Bientôt ayant recours aux métaphores, il dit :

(1) Exod. XXVIII, 39; XXVI, 36; XXVII, 16.—Ezéch. XVI, 10; XIII, 18.

(2) Exod. XXXV, 30, 35.

« Vous vous êtes revêtu de majesté et de gloire (*a*) ; »

et l'expression dont il se sert est spécialement consacrée à l'habillement des prêtres.

« Vous vous êtes couvert de lumière, comme d'un » vêtement. (*b*) »

Ici l'idée indiquée rappelle ce symbole éclatant de la présence divine, cette lumière qui se montrait dans le sanctuaire ; et de ce trait particulier le poète tire une image pour peindre sous des traits généraux la gloire ineffable de l'Eternel.

« Vous avez étendu les cieux comme une tente. (*c*) »

Le mot employé est celui qui désignait constamment les voiles dont le tabernacle était enveloppé et fermé de toutes parts. L'allusion semble avoir été saisie par les Septante, ainsi que par la Vulgate, et par un autre ancien interprète, qui traduisent tous, « Vous avez étendu les cieux » comme une peau. (1) »

« L'assemblage des eaux forme votre demeure. (*d*) »

C'est ainsi que le poète peint la nature merveilleuse de l'air, qui, composé d'élémens divers et sans fixité, acquiert cependant par leur réunion, et par l'ordre qui les lie, une consistance invariable et fixe ; et pour cela, il fait usage d'une métaphore empruntée de la structure du tabernacle, qui était formé d'un grand nombre

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Majestatem et gloriam induisti.*

(*b*) *Operiens se lumine tanquàm vestimento.*

(*c*) *Extendens cœlos tanquàm cortinam.*

(*d*) *Contignans in aquis sua cœnacula.*

(1) Voy. Ps. CIII, 2.

de pièces de rapport, que l'on assemblait dans un ordre constant, et qui, au besoin, pouvaient se séparer avec facilité. Le poète continue :

« Les nuées sont votre char ;
» Vous marchez sur les ailes du vent. (*a*) »

Il a tracé d'abord l'image de la majesté divine, reposant dans le sanctuaire, où elle se rendait visible sous l'enveloppe de la lumière la plus brillante ; maintenant il la peint se mouvant avec l'arche, siégeant sur une nuée répandue à l'entour, et portée au haut des airs. Ce siége de la présence divine est désigné, même dans les historiens sacrés, par l'expression propre de *char*. (1)

« Vous avez établi les vents pour vos envoyés,
» Et les feux du ciel, pour vos serviteurs. (*b*) »

Les élémens nous sont représentés comme toujours prêts à exécuter avec promptitude les ordres de Dieu, ainsi que faisaient les ministres attachés au service du tabernacle. Le mot qui est employé ici, est de l'usage le plus fréquent dans les fonctions sacrées.

« Il a affermi la terre sur ses bases ; (*c*) »

métaphore prise encore évidemment du même sujet.

« Afin qu'elle ne change point dans le cours des
» siècles (*d*) ; »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Faciens nubes currum suum ;*
Incedens super alas venti.

(*b*) *Faciens, ut venti sint angeli sui,*
Ut ignis ardens sit sibi ministrorum loco.

(*c*) *Fundavit terram super bases suas.*

(*d*) *Ne dilabatur in ævum et seculum.*

(1) Voy. I. Paralip. XXVIII, 18 ; et Eccli. XLIX, 10.

c'est-à-dire, pendant tout le temps marqué dans les desseins secrets de Dieu. Telle était en ce point, la condition de la terre et du tabernacle. Aussi, dans un autre passage, trouve-t-on à peu près les mêmes expressions employées pour comparer la stabilité de ce dernier, à la solidité de l'autre. (1)

Ces observations paraîtront peut-être trop subtiles et trop minutieuses, mais elles étaient nécessaires pour rendre sensible notre pensée, et pour montrer qu'il est presque impossible qu'aucune traduction nous transmette avec fidélité les véritables idées des poètes sacrés, et exprime ces rapports si déliés qui unissent presque toujours les objets que ces poètes comparent. Ces rapports dépendent très-souvent des expressions mêmes, et d'une liaison que certains objets ont contractée par l'usage, avec certains mots; liaison que cache toujours et que rompt trop souvent la traduction. On prétendrait en vain la retrouver dans la version la plus exacte; on doit encore moins espérer qu'elle se conserve dans une traduction, ou plutôt dans une imitation en vers. Il en existe sans doute plusieurs d'un mérite distingué; mais il faut remonter aux sources; elles seules possèdent ce goût propre et particulier, qui ne peut point se communiquer aux ruisseaux qui s'en échappent.

(1) Ps. LXXVII, 69.

LEÇON NEUVIÈME.

Images prises de l'Histoire sainte.

SOMMAIRE. Ces images, presque toujours claires et remarquables. Méthode particulière que suivent les Hébreux en les employant. Traits principaux dont ils font usage : le chaos et la création ; le déluge ; la ruine de Sodome ; la sortie d'Egypte ; la descente du Seigneur sur le mont Sinaï. Cette espèce de métaphore, très convenable à la Poésie sacrée, surtout à la Poésie prophétique, et nullement à la Poésie profane.

DES quatre différentes sortes d'images, usitées dans la Poésie hébraïque, sous la forme de métaphore, il ne nous reste plus à examiner que celles qui sont empruntées des événemens remarquables rapportés par les historiens sacrés. L'emploi de ces dernières diffère de celui des autres ; nous devons donc, dans l'examen que nous allons en faire, suivre une marche un peu différente. En effet, les discussions auxquelles nous nous sommes livrés jusqu'ici, avaient presque toutes pour objet, de nous frayer un accès plus facile à la connaissance des beautés intimes de la Poésie sacrée, en ayant égard aux usages, aux opinions, aux idées reçues parmi les Hébreux ; de nous mettre en état, en pesant avec soin l'importance de chaque accessoire, d'en connaître plus exactement l'effet particulier ; de dissiper, autant qu'il était en nous, les nuages que le temps a répandus

sur tous ces points ; de rendre enfin à ce qui pouvait nous paraître obscur, choquant, grossier, rampant, sa clarté, sa grâce, son éclat, sa noblesse originaire. Dans ce qui va suivre, nous ne rencontrerons presque rien de ténébreux ou qui puisse choquer, rien qui exige une explication minutieuse ou quelque justification ; tout se montrera clair, lumineux, sublime. L'Histoire sacrée éclaire encore aujourd'hui ce point, de toute sa lumière ; et il s'offre à nos regards avec autant d'éclat, qu'autrefois à ceux des Hébreux eux-mêmes. Seulement, il existe entre eux et nous cette différence, que cette espèce d'images était en quelque sorte nationale et domestique pour eux, et que rien n'en égalait le pouvoir pour émouvoir et charmer leurs esprits. Ce qui était encore d'une grande importance, c'est que souvent, sous les yeux même de ce peuple, se trouvaient le lieu témoin de ces prodiges, l'aspect de quelque lieu semblable, des traces assurées de ces événemens merveilleux, les monumens élevés pour en perpétuer le souvenir ; tandis qu'au contraire quelque fameux, quelque augustes que ces événemens soient pour nous, le seul éloignement des lieux et des temps en a infiniment affaibli l'effet sur nos ames.

La manière dont les poètes hébreux usent de ces métaphores est bien digne d'être remarquée. Voici en quoi elle consiste. Pour peindre et orner les faits éclatans, les merveilles à venir, ils ont coutume d'emprunter quelqu'un des traits les plus importans consignés dans l'Histoire de leur nation ; de retracer et d'éclaircir ainsi, à l'aide de couleurs étrangères, mais ressemblantes, les faits futurs par les faits pas-

sés, les événemens nouveaux par les événemens anciens, les moins connus par ceux qui l'étaient davantage. Cette pratique étant absolument propre à la Poésie sacrée, et n'ayant été imitée, à ce qu'il nous semble, par aucune autre nation, nous avons pensé que ce point méritait d'être mis dans tout son jour par un plus grand nombre d'exemples. Nous allons donc parcourir par ordre, sinon tous, du moins les principaux traits de l'Histoire sainte d'où ces figures sont empruntées : nous remarquerons leur effet métaphorique, ainsi que l'application invariable que ces poètes en ont faite ; et cette constance que nous avons observée dans les autres espèces de métaphores se montrera encore ici, mais avec bien plus d'évidence.

Le premier de ces faits est le chaos et la création, qui ouvrent le récit de l'Historien sacré. Les images qui s'y rapportent s'appliquent constamment aux révolutions heureuses ou malheureuses des empires, au renversement ou au rétablissement des royaumes et des états. L'emploi de ces métaphores est très-familier à la Poésie prophétique, et principalement lorsqu'elle prend le vol le plus audacieux. A-t-elle à prédire la ruine du royaume de Juda, succombant sous l'effort des Chaldéens ; à menacer les ennemis d'Israël d'une destruction entière ? elle peint ces événemens sous les mêmes couleurs que si la nature était sur le point de retomber dans son premier chaos. C'est ainsi que s'exprime Jérémie, dans cette vision sublime et d'une poésie plus qu'humaine, où il semble avoir sous les yeux le tableau de la désolation près de fondre sur la Judée :

« J'ai porté mes regards sur cette terre, et je l'ai vue
» dépouillée et sans forme ;
» Je les ai portés vers les cieux, et ils ne brillaient plus
» J'ai regardé les montagnes, et elles tremblaient ;
» Toutes les collines se choquaient violemment entre
» elles.
» J'ai regardé, et il n'y avait plus d'hommes,
» Et tous les oiseaux du ciel avaient disparu.
» J'ai regardé, et j'ai vu le Carmel désert,
» Et toutes ses cités détruites,
» A l'aspect du Seigneur, par le feu dévorant de sa
» colère. (*a*) »

C'est encore ainsi que dans un semblable sujet, Isaïe dit admirablement :

« Il étendra sur elle le cordeau de la dévastation et
» l'aplomb de la confusion. (*b*) »

Tous les deux, non-seulement ont eu en vue le chaos décrit par Moïse, mais ils ont encore fait usage des mêmes expressions que l'historien sacré. Les autres prophètes agrandissent cette image, et achèvent le tableau, par l'addition de beaucoup d'autres accessoires.

« La lune et le soleil s'obscurciront,
» Les étoiles retireront leur lumière,
« Et le Seigneur fera entendre ses rugissemens sur
» la montagne de Sion :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Aspexi terram, eccè autem vacua est et informis;*
Et ad cœlos, nec lucent ampliùs!
Aspexi montes, eccè autem intremiscunt,
Omnesque colles inter se raptim concutiuntur!
Aspexi, et eccè nullus est homo,
Volucresque cœli omnes evanuerunt!
Aspexi, et eccè Carmelum desertum,
Et omnes ejus urbes dirutas!
A vultu Jehovæ, ab æstu iræ ejus flagrantis.
Jer. VI, 23, 26.

(*b*) *Et extendet super eam lineam vastitatis et perpendiculum confusionis.*
Is. XXXIV, 11.

» Il fera retentir sa voix, de Jérusalem,
» El les cieux et la terre seront ébranlés. (*a*) »

« Toute l'armée céleste sèchera de frayeur;
» Les cieux eux-mêmes se rouleront comme un livre,
» Et toute leur armée tombera,
» Comme la feuille flétrie se détache du cep,
» Et la figue desséchée, de l'arbre qui l'a portée. (*b*) »

Est-ce au contraire le rétablissement d'Israël qu'ils ont à prédire? Voici comment ils s'expriment :

« Je suis le Seigneur ton Dieu,
» Qui, en un instant, apaise la mer, lorsque ses flots
» frémissent;
» Son nom est le *Dieu des armées.*
» J'ai placé mes paroles dans ta bouche,
» Et je t'ai couvert de l'ombre de ma main,
» Pour créer les cieux, établir la terre sur ses fonde-
» mens,
» Et annoncer à Sion cet oracle · Tu es mon peu-
» ple. (*c*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nigrescent sol et luna;*
Retrahentque splendorem suum stellæ;
Et ex Sione rugiet Jehova,
Et ex Hierosolymis edet vocem;
Et commovebuntur cœli et tellus. Joël. III, 15, 16.

(*b*) *Et contabescet omnis cœlorum exercitus;*
Cœli etiam ipsi instar schedulæ convolventur:
Et omnis eorum exercitus decidet,
Sicut cassa de vite folia,
Utque marcida ex arbore suâ ficus.
Is. XXXIV, 4.

(*c*) *At Ego Jehova sum Deus tuus,*
Qui subitò tranquillat mare, cùm fremunt fluctus
ejus;
Nomen illi Jehova exercituum;
Indidi verba mea ori tuo;
Et sub umbrâ manûs meæ te protexi:
Ut plantem cœlos, ut fundem terram,
Utque dicam Sioni, Meus tu es populus.
Is, LI, 15, 16.

» Le Seigneur console Sion ;
» Il console ses ruines :
» Il va rendre ses déserts semblables à Eden ,
» Et ses solitudes , pareilles au jardin de délices.
» En son enceinte se trouveront le bonheur et la joie ,
» L'action de grâces , et le cantique de louanges. (*a*) »

L'image du déluge, qui se rapproche de celles dont nous venons de parler , et qui a avec elles beaucoup de rapports , est aussi employée pour exprimer les mêmes idées. Ainsi , de même que la dévastation de la Judée est figurée par le retour du chaos primitif , de même aussi cet événement funeste est indiqué par des métaphores prises du déluge universel.

« Voilà que le Seigneur va ravager la terre et la lais-
» ser nue ;
» Il en changera la face et en dispersera les habitans.
» — Car les cataractes du ciel s'ouvrent :
» Les fondemens de la terre sont ébranlés ;
» La terre se brise en éclats ;
» Son sein se déchire ;
» Elle s'ébranle et s'agite jusque dans ses abîmes ;
» Elle chancelle comme un homme dans l'ivresse ;
» Elle chancelle au lieu qu'elle occupe , comme une
» tente dressée pour une seule nuit. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWHT.

(*a*) *Nam solatur Jehova Sionem ,*
Solatur omnes ejus vastitates :
Et reddet deserta ejus Edeni similia ,
Et solitudinem ejus ut Paradisum Jehovæ :
Reperietur in eâ lætitia et gaudium ,
Gratiarum actio , et cantionum sonitus.
Is. LI , 3.

(*b*) *Eccè Jehova evacuat terram , eamque vastat :*
Et invertit faciem ejus , et dispergit incolas.
Nam aperiuntur ex alto cataractæ ,
Et fundamenta terræ concutiuntur.
Confringendo confringit se tellus ;
Disrumpendo disrumpit se tellus ;
Commovendo penitùs commovetur tellus ;

Ces idées sont grandes, sans doute, et l'esprit humain peut à peine concevoir quelque chose de plus élevé. Mais cependant en ce genre rien n'égale la sublimité des images empruntées de la ruine de Sodome, pour peindre les châtimens que la justice divine réserve aux impies.

« Il fera pleuvoir sur les impies un feu dévorant :
» Les flammes, le soufre, les vents impétueux ; voilà
» la coupe qu'il leur faudra épuiser. (*a*) »

« Voici le jour des vengeances du Seigneur ;
» Voici l'année où le vengeur de Sion exercera ses
» jugemens.
» Les torrens de cette terre (l'Idumée) se changeront
» en bitume,
» Et sa poussière en soufre ;
» Son sol sera réduit en bitume enflammé ;
» Elle brûlera jour et nuit sans s'éteindre ;
» A jamais la fumée s'élèvera de son sein ;
» Pendant des âges sans fin elle restera déserte ;
» Pendant des siècles innombrables, nul homme ne
» la traversera. (*b*) »

La sortie de l'Egypte, qui a fourni matière à tant de descriptions magnifiques, s'applique

---

Nutando nutat tellus, sicut ebrius ;
Et è loco suo vacillat, ut tugurium unius noctis.
Is. XXIV, 1, 18 et seq.

(*a*) *Depluet super impios prunas ardentes ;*
Ignem et sulphur et ventum turbinum ; hoc iis
poculum exhauriendum est. Ps. X, 7.

(*b*) *Nam agitur dies ultionis Jehovæ ;*
Annus pœnarum sumendarum Sionis vindici :
Et vertentur torrentes ejus in picem,
Et pulvis ejus in sulphur ;
Et terra ejus in ardentem picem redigetur :
Noctes diesque inextincta ardebit ;
Fumus ejus in æternum ascendet :
In perpetuas ætates jacebit deserta ;
Per infinita secula nemo eam peragrabit.
Is. XXXIV, 8.

aussi, par une métaphore très-usitée, à beaucoup d'événemens d'une nature à peu près semblable. Dieu veut-il promettre à son peuple, son secours, la liberté, le salut et ses faveurs? aussitôt se présentent bien naturellement à l'esprit du Prophète, la sortie de l'Egypte, les flots de la mer divisés, les ennemis d'Israël submergés, les déserts traversés sans péril, les sources jaillissant du sein des rochers. Ainsi, nous lisons dans Isaïe;

« Voici ce que dit le Seigneur
» Qui fraie une route à travers la mer,
» Et un chemin au milieu des eaux puissantes :
» Qui fait sortir le char et le coursier, l'armée et
» toute sa force :
» Ils tomberont tous ensemble, et ne se relèveront
» plus;
» Ils ont été étouffés et se sont éteints, comme une
» mèche de lin.
» Ne songez plus au passé,
» Et n'arrêtez plus vos regards sur les événemens
» anciens :
» Voilà que je vais opérer un prodige nouveau;
» Il va paraître; ne le reconnaîtrez-vous point ?
» Je vais tracer encore une route dans la solitude,
» Et faire couler des fleuves dans le désert. (*a*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ità edicit Jehova*
Qui præbet per æquor viam,
Et per aquas validas semitam :
Qui educit currum et equum, exercitum et robur;
Simul jacebunt, nunquàm consurgent
Oppressi sunt, ut stupa exstincti,
Ne recolite priora,
Et antiqua ne considerate:
Eccè ego novum quiddam sum facturus·
Jamjàm orietur; nonne illud cognoscetis?
Præstabo etiam in solitudine viam,
In deserto flumina. Is. XLIII, 16.

Le même Prophète nous fournit une autre prédiction, qui se rapporte à la délivrance de la captivité de Babylone, dans un premier sens, qui n'est pas cependant le sens principal. Dès l'exorde se reproduisent les images précédentes, avec encore plus de clarté, mais sous la forme d'une prosopopée dont rien n'égale le sublime.

« Réveille-toi, réveille-toi; revêts-toi de force, ô bras
» du Seigneur !
» Réveille-toi, comme aux jours anciens, comme
» dans les âges passés.
» N'est-ce pas toi qui taillas en pièces le superbe,
» qui blessas le crocodile?
» N'est-ce pas toi qui desséchas la mer, les eaux du
» grand abîme?
» Qui rendis guéables les gouffres profonds de la mer,
» Afin que ceux que tu avais rachetés pussent les
» traverser (*a*)? »

Du même genre est encore un autre trait de l'Histoire sainte, que nous citerons pour dernier exemple; c'est la descente du Très-Haut sur la montagne de Sinaï. S'il faut décrire l'approche du Seigneur, qui descend pour exercer ses jugemens, délivrer ceux qui l'honorent, détruire ses ennemis; s'il s'agit, en un mot, de peindre en général la manifestation de la puissance divine, c'est aussitôt l'appareil auguste et terrible

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Expergiscere, expergiscere, indue robur, o lacerte Jehovæ!*
Expergiscere, ut priscis diebus, ætatibus antiquis!
Annon tu ille es, qui excidisti superbum, vulnerasti crocodilum?
Annon tu ille es, qui exsiccasti pelagus, aquas abyssi magnæ?
Qui maris profunda reddidisti pervia, ut redempti transirent? Is. LI, 9.

du Sinaï (1), qui vient décorer la scène. Rien de plus fréquent, et en même temps de plus sublime, que ces images ; nous allons en rapporter un ou deux exemples :

« Voici, voici le Seigneur qui sort de son sanctuaire;
» Il descend, il marche sur les sommets de la terre :
» Sous ses pas les montagnes se fondent,
» Et les vallées se divisent,
» Comme la cire devant le feu,
» Comme les eaux qui se précipitent sur le penchant
» des monts. (*a*) »

» La terre s'agite et tremble :
» Les fondemens des montagnes s'ébranlent;
» Ils sont secoués avec violence, parce que le courroux du Seigneur s'est allumé.
» La fumée s'élève de ses narines,
» De sa bouche jaillit un feu dévorant ;
» Il lance au loin des charbons enflammés ;
» Il abaisse les cieux et descend :
» Sous ses pieds s'étend une épaisse obscurité ;
» Il est porté sur les Chérubins ; il prend son vol,
» Et s'avance sur l'aile des vents.
» Les ténèbres forment son sanctuaire ;
» Autour de lui il déploie comme une tente
» Les eaux condensées, les nuages amoncelés.
» A l'éclat de sa présence, les nues s'enfuient;
» La grêle, les feux étincelans s'élancent.
» Alors du haut des cieux le Très-Haut fait gronder
» son tonnerre ;

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Eccè autem Jehova è loco suo prodit :*
Et descendit, et super terræ fastigia graditur,
Et subter illum liquescunt montes,
Et valles sese discindunt
Instar ceræ ante ignem,
Instar aquarum per declive præcipitantium.
Mich. I, 3, 4.

NOTE DU TRADUCTEUR. — C'est ici une de ces périodes à quatre membres, dont il sera parlé plus bas, et dont le premier membre répond au troisième, et le second, au quatrième.

(1) Voyez Exod. XIX, 16 et 18; Deut. IV, 11, 12.

» Il fait entendre sa voix,
» Au milieu de la grêle et des feux étincelans;
» De ses traits il disperse ses ennemis,
» Et de ses éclairs redoublés, il les poursuit frappés
» de stupeur et de consternation. (*a*) »

Quoique ce passage ne soit rendu qu'en prose, et presque littéralement, nous pensons qu'on ne sentira pas moins la force, la grandeur et la sublimité de ces images. Il nous semble même que lorsqu'on les applique ainsi à un fait étranger, elles ont quelque chose de plus élevé, que quand on les emploie à la place qui leur appartient en propre, quelle que soit d'ailleurs la magnificence qu'on y déploie. En effet, à la majesté de ces idées vient se joindre l'observation qu'il faut faire des rapports qui existent entre des objets différens; et cette observation engendre l'admiration et le plaisir.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Tùm concussa est et intremuit tellus;*
Et fundamenta montium commoventur,
Vehementer conquassantur; nam ira illius exæstuat.
Ascendit fumus in ejus nares;
It è faucibus ejus ignis edax;
Exeunt ab eo ardentes prunæ.
Inclinat cœlos, et descendit:
Sub pedibus ejus caligo densa;
Et inequitat Cherubo, et volat,
Et fertur super alis venti.
Facit tenebras penetrale suum,
Tabernaculum sibi circum undique,
Tenebras aquarum, densa nubium.
A fulgore præsentiæ ejus nubes diffugiunt;
Emicat grando prunæque candentes.
Tùm intonat è cœlo Jehova,
Et Altissimus edit vocem suam;
Cum grandine prunisque candentibus;
Et telis suis hostes dissipat,
Et crebris fulguribus attonitos agit.
Ps. XVII, 8 et seq.

Il est à remarquer que, comme plusieurs de ces images ont entre elles de la ressemblance, et peuvent ainsi convenir également à un seul et même sujet, il arrive souvent que les poètes sacrés, pour relever la grandeur d'un événement, en accumulent et en réunissent plusieurs ensemble. C'est ce qu'on observe dans ce cantique que nous avons déjà cité, et dans lequel David rend grâce à Dieu de la victoire qu'il lui a accordée sur ses ennemis. En effet, après avoir décrit, comme on vient de le voir, la majesté et la colère du Seigneur, à l'aide d'images empruntées de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï; dans les versets qui suivent immédiatement, il fait allusion au passage de la mer rouge et du Jourdain.

« Alors le lit des eaux a paru à sec;
» Les fondemens de la terre se sont montrés à découvert:
» Au bruit de vos menaces, Seigneur,
» Au souffle de votre colère. (*a*) »

Les exemples que nous venons de rapporter, et la nature du sujet qui nous occupe, montrent évidemment combien cette espèce de métaphore est convenable à la Poésie prophétique. En effet, les Prophéties sont toujours accompagnées de quelque obscurité: nous voulons parler, non de cette obscurité qui produit la confusion du style, et qui répand des nuages sur l'élocution; mais de celle qui est due à la réserve du Prophète lui-même, qui cache à dessein une partie de l'événement annoncé, et n'en découvre que

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Tùm apparebant alvei aquàrum,*
Retegebantur orbis fundamenta;
Ab increpatione tuâ, o Jehova,
Ab halitu spiritûs iræ tuæ. Ps. XVII, 16.

ce qu'il lui est permis d'en révéler. Ainsi avec quelque clarté que l'événement soit désigné, la manière dont il doit s'effectuer et ses circonstances particulières restent enveloppées de certains voiles. De quelle utilité ne sont point alors ces images générales et indéterminées, à l'aide desquelles on peut imprimer avec force dans les esprits ce qu'il importe de relever, c'est-à-dire, la gravité de l'événement considéré dans son ensemble, son éclat, sa grandeur, son atrocité; tandis qu'en même temps on cache ce qui doit rester inconnu; savoir, l'ordre, le mode, les circonstances, enfin les détails particuliers du fait! On voit encore par-là, que ce genre de métaphore ne peut être facilement employé dans la poésie profane, à laquelle, ni l'histoire, ni même la fable ne sauraient fournir une source assez noble et assez abondante de semblables images, et qui par la nature des sujets qu'elle traite n'en a pas besoin.

Mais cette espèce de métaphore est tellement propre au genre prophétique, ainsi que nous l'avons dit, qu'elle n'est point étrangère à la poésie profane, lorsque celle-ci veut aussi prédire l'avenir. Dans deux ou trois occasions semblables, nous voyons Virgile entraîné à cet usage. Ainsi dans le sixième livre de l'Énéide, il s'écrie :

« Tu trouveras un autre Simoïs, un autre » Xante, un autre camp des Grecs; déjà est » assuré au Latium un autre Achille, né aussi » d'une Déesse. (1) »

---

(1) *Non Simoïs tibi, nec Xanthus, nec dorica castra*
Defuerint : alius Latio jam partus Achilles,
Natus et ipse Deâ. Virg. Æn. VI, 88.

Et dans la quatrième églogue :

« Alors paraîtra un autre Tiphys ; alors, pour
» porter l'élite des héros paraîtra une Argo nou-
» velle ; alors s'allumeront d'autres guerres, et
» pour la seconde fois le grand Achille mar-
» chera contre Troie. (1) »

Mais peut-être voudra-t-on entendre ce dernier passage, comme faisant allusion à l'accomplissement de ce que les anciens appelaient la *grande année*, et à l'opinion du rétablissement des temps primitifs. (2) Cependant il reste toujours cette différence, qu'il est possible peut-être de trouver chez les poètes profanes quelque exemple de ce genre, quelque métaphore empruntée d'un fait ou d'un personnage historique, et appliquée à un autre fait, ou à un autre personnage particulier ; mais que jamais on n'en verra déduire une image commune et générale, qui suivant une loi constante et invariable s'applique à tous les autres faits de même nature, ou qui soit employée à désigner une idée générale et indéfinie.

Nous avons regardé jusqu'ici ces images comme des métaphores, quoique le plus grand nombre eût pu être rapporté plus justement à l'allégorie. Mais cela est indifférent pour les explications que nous avons voulu en donner. Sans doute beaucoup de ces exemples que nous avons cités appartiennent à cette espèce d'al-

---

(1) *Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo*
Delectos heroas ; erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Ibid. Ecl. IV, 34.

(2) Note du Traducteur. — Cette opinion du rétablissement des temps primitifs était un des dogmes de la secte Stoïcienne.

légorie sacrée, d'une nature plus sublime, qui, dans un sujet réel et légèrement ébauché, s'étend bien au-delà du sens immédiat et littéral, et qui, sous l'écorce d'un sujet vulgaire, renferme un sens secret et bien plus divin. Mais bientôt nous aurons à nous en occuper spécialement; car ayant à traiter de l'allégorie usitée dans la Poésie sacrée, ce sera une nécessité pour nous de parler de cette espèce particulière, malgré les difficultés et les obscurités qu'elle présente, parce que c'est là ce qui constitue le sublime de beaucoup de poèmes sacrés.

LEÇON DIXIÈME.

De l'Allégorie.

SOMMAIRE. L'Allégorie admet trois différentes formes. 1° La métaphore continuée : licences que les Hébreux se sont accordées à cet égard : exemples d'une allégorie régulière. 2° La parabole : qualités qu'elle doit avoir : exemples.

UNE seconde partie de l'élocution figurée, c'est l'allégorie; figure qui, par les mots dont elle est formée, indique un objet, tandis que, par le sens qu'elle exprime, elle en désigne un autre : nous pouvons en remarquer trois espèces dans la Poésie sacrée. La première est celle dont parlent communément les rhéteurs, et qui consiste en une métaphore continuée.

« Lorsque plusieurs métaphores soutenues se » succèdent, dit Cicéron, le discours change » de nature. C'est pour cela que les Grecs ont » appelé *allégorie*, cette sorte de figure, expres- » sion qui est très-juste. Cependant le mot géné- » ral de *métaphore* qu'a employé Aristote, pré- » sente encore mieux à l'esprit l'idée de tous » ces tropes. (1) »

Nous pensons donc qu'il est inutile de nous arrêter plus long-temps à cette première espèce que nous n'avons point séparée de la métaphore simple, dans ce que nous avons dit plus haut de cette dernière. En effet, la plupart des exemples que nous avons cités, rentrent dans cette

(1) Cic. Orat. 27.

classe. L'emploi de ces deux figures est le même, et il serait difficile de les circonscrire dans les limites qui leur sont propres, et de déterminer avec précision le point où l'une finit et où l'autre commence.

Mais peut-être ne sera-t-il point hors de propos d'indiquer ici l'usage particulier que les poètes hébreux se plaisent à faire, principalement dans la Poésie prophétique, de l'allégorie, de la comparaison, et de la parabole. Ces figures ont entr'elles une très-grande affinité; et comme dans tous les sujets qu'ils veulent embellir, ils déploient une extrême abondance et une extrême variété d'images, ils les mêlent et les associent d'une infinité de manières. Rarement satisfaits de la simple métaphore, ils ont souvent recours à l'allégorie. A cela joignons encore de fréquens changemens d'images, de temps, de personnes : partout, dans les expressions comme dans les pensées, éclatent, libres de toute loi, la véhémence et la hardiesse ; partout respire le génie indépendant de la Poésie hébraïque.

« Juda est un jeune lion (*a*), »

s'écrie Jacob. Aussitôt la métaphore se convertit en allégorie ; et le discours change de forme :

« O mon fils, au retour de la chasse, tu remontes
« dans ton repaire (*b*); »

c'est-à-dire, dans les forêts des montagnes. Nouveau changement dans la forme du discours; peu à peu l'image s'agrandit, et à la comparaison répétée vient se mêler la métaphore :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Juda est catulus leonis.* Gen. XLIX, 9.

(*b*) *Ex prædâ, mi fili, ascendisti.* Ibid.

« Il se couche, il se repose tel qu'un lion,
» Et tel qu'une lionne; qui osera le réveiller (*a*)? »

Telle est encore à peu près cette belle prophétie où est annoncée avec tant de clarté cette race innombrable qu'enfantera l'Evangile à sa naissance, et sur laquelle une métaphore jointe à une comparaison, et l'ellipse d'un mot qui devait être répeté, ont répandu une certaine obscurité: « La rosée de ta race surpassera le sein de l'aurore (*b*); » c'est-à-dire, « la rosée de tes descendans sera » plus abondante que la rosée qui coule du sein » de l'aurore. (1) » Quelles interprétations mons-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Incurvat se, recumbit, ut leo,*
Et ut leæna; quis eum excitabit? Ibid.

(*b*) *Præ utero Auroræ tibi ros prolis tuæ.* Ps. CIX, 3.

(1) NOTE DE M. LOWTH. — Quelques-uns des derniers commentateurs ont enfin aperçu que c'était là le sens de ce passage; mais aucun n'a rendu raison de cette construction. Nous tâcherons d'y suppléer, afin qu'il ne reste aucun doute sur l'explication très-certaine d'un passage fort important et fort clair, suivant nous. Pour cela, on n'a qu'à se rappeler les exemples suivans, dont la forme est absolument la même. — Ps. IV, v. 8. « Vous avez excité dans mon cœur » une joie plus grande que le temps où le froment et le vin » se sont accrus; » au lieu de *plus grande que celle qu'on éprouve au temps où*, etc. — Isaïe, ch. X, v. 10. « Quoique » leurs idoles l'emportent sur Jérusalem et Samarie; » au lieu de *l'emportent sur celles de Jérusalem*, etc. — Job, ch. XXXV, v. 2. « Ma justice qui est au-dessus de Dieu; » pour *qui est au-dessus de celle de Dieu.* Les exemples de cette espèce d'ellipse ne manquent pas chez les Grecs. « Nous ne » pouvons chanter de combat qui soit au-dessus d'Olympie; » au lieu de *qui soit au-dessus des combats d'Olympie.* Pindare, 1re olymp. — « Est-ce donc que la ville Laconienne est au- » dessous des Phrygiens; » au lieu de *est au-dessous de la ville des Phrygiens.*

ADDITION DU TRADUCTEUR. — Cette locution n'est pas absolument étrangère à notre langue; M. Coray, dans ses savantes notes sur Isocrate, rapporte un exemple à peu près du même genre, qu'il a puisé dans le plus pur des écrivains français, dans Fénélon. On lit dans Télémaque: « Et qu'il » trouve en vous un fils égal à sa sagesse, au lieu de *qu'Ulysse » trouve en vous un fils égal à lui, par sa sagesse.* »

trueuses de ce passage n'a point enfantées l'ignorance des locutions particulières à la langue hébraïque !

Mais il est, pour l'allégorie, une forme régulière et bien plus parfaite, que par conséquent nous ne devons point passer sous silence : c'est lorsque la métaphore se soutient plus long-temps, et qu'elle occupe tout le sujet et toute la suite du discours. Salomon nous en fournit un très-bel exemple dans cette allégorie (1) où il a tracé une peinture admirable de la vieillesse. Les incommodités d'un âge avancé, l'affaiblissement de l'esprit, l'engourdissement des sens, la débilité du corps, y sont exprimés par des images variées, empruntées de la nature et des usages ordinaires de la vie. On y remarque sans doute beaucoup d'art et d'élégance, mais en même temps beaucoup d'obscurité ; car Salomon, par cette forme énigmatique, a voulu, suivant la coutume des sages de l'Orient, mettre à l'épreuve la sagacité de ses lecteurs. Aussi ce passage a-t-il fortement exercé l'esprit des savans ; et plusieurs en ont proposé des explications différentes, toutes érudites et ingénieuses. (2)

On trouve dans Isaïe, une allégorie aussi élégante, quant aux images (3), mais plus simple, mieux soutenue, plus juste et plus parfaite dans sa forme et par la manière dont elle est traitée. Ce motif nous engage à la rapporter ici en en-

(1) Ecclésiaste, ch. XII, v. 2 et suiv.

(2) Note de M. Lowth. — Voyez à ce sujet le commentaire plein d'érudition que publia, dans le 17e siècle, le savant médecin Jean Smith. Voy. également les conjectures ingénieuses qu'a données à ce sujet l'illustre Richard Mead, le premier médecin de ce siècle, dans l'ouvrage qui a pour titre : *Medica sacra.*

(3) Is. XXVIII, 23, 29.

tier. Le prophète veut faire connaître les vues que Dieu suit dans ses jugemens, et nous apprendre que le Très-Haut, dans la punition des impies, agit de diverses manières, mais toujours avec une souveraine sagesse; qu'ainsi qu'il l'avait déjà dit (1), l'*Eternel règle son jugement avec le cordeau, et sa justice avec l'aplomb;* qu'il pèse, avec le soin le plus exact, les différences de temps, de personnes, de choses, tous les motifs de sévérité et de clémence. Il enveloppe toutes ces idées sous le voile d'une allégorie soutenue, qu'il emprunte de l'agriculture et de la manière dont on battait les grains; image consacrée en quelque sorte à retracer le sujet en question, dont nous avons déjà fait connaître ci-dessus la nature et l'emploi, et sur laquelle il serait inutile de revenir encore.

« Prêtez l'oreille, et écoutez ma voix ;
» Soyez attentifs, et retenez mes paroles :
» Le laboureur est-il sans cesse occupé à labourer son
« champ, pour l'ensemencer;
» A sillonner, à égaliser sa terre ?
» Après qu'il en a applani la surface,
» N'y répand-il pas la nielle ? N'y jette-t-il pas le
« cumin ?
» N'y sème-t-il pas le froment dans une proportion
» déterminée ?
» N'assigne-t-il pas leur place à l'orge et au millet ?
» Car son Dieu l'a instruit parfaitement, et lui a donné
» des leçons.
» Or, la nielle n'est point foulée sous la herse ;
» La roue du traîneau ne roule point sur le cumin :
» Mais la nielle est battue avec la verge,
» Le cumin, avec le bâton, et le froment, sous le pied
» des animaux.
» Cependant le laboureur ne continuera point sans
» relâche à battre ses grains ;
» Il n'agitera point sans cesse la roue de ses traîneaux;

(1) Is. XXVIII, 17.

» Il ne foulera pas toujours ses gerbes sous le pied des
» chevaux.
» De même aussi agit le Seigneur;
» Et c'est ainsi qu'il se montre admirable dans ses
» jugemens, et magnifique dans ses œuvres. (*a*) »

Il y a une autre sorte d'allégorie que nous pouvons appeler *parabole*, en prenant cette expression dans un sens propre et plus borné. C'est une similitude qui renferme le récit d'un fait supposé, dont le rapport à une vérité est expliqué ou du moins indiqué. Les Grecs lui donnèrent le nom d'*apologue*, et les Latins celui de *fable*. On a beaucoup vanté, en ce genre, les compositions du sage de Phrygie, ou celles que d'autres poètes ont rédigées par écrit, à l'imitation des siennes. Le Sauveur lui-même n'a pas dédaigné de faire usage de cette sorte d'instruction, et nous ne savons ce qu'on doit admirer

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Aures advertite, atque audite vocem meam;*
Attendite et auscultate sermoni meo:
Nùm omni tempore arat arator ad serendum,
Proscindit et offringit terram suam?
Nonne cùm complanavit ejus superficiem,
Tùm spargit nigellam, aut disjicit cuminum,
Et mandat far certâ mensurâ,
Et hordeo signatum est et zeæ spatium suum?
Nam perfectè eum instituit, Deus ejus ipsum erudit.
Neque vero tribulo trituratur nigella,
Nec rota plostelli super cuminum circumagitur;
Sed virgâ excutitur nigella,
Et cuminum baculo; far autem triturâ exteritur.
Nec tamen hoc perpetuò perget triturare;
Aut agitabit rota plostelli sui;
Neque ungulis suis semper exteret.
Etiam hoc à Jehova provenit:
Mirabilem se præstat consilio, magnificum effectu.

le plus, de la sagesse, du sens profond, de l'élégance, de l'agrément ou de la clarté qu'il y a déployés. Les discours de cette espèce qui nous ont été transmis, ayant reçu le nom de parabole, cette dénomination, auparavant plus étendue dans sa signification, a été depuis restreinte presque toujours à cette dernière et seule acception. Les poètes sacrés ont fait de cette figure un usage très-fréquent, surtout dans la Poésie prophétique, et Ezéchiel plus que tous les autres. Mais afin de pouvoir porter à ce sujet un jugement plus certain et plus sûr, nous devons exposer quelques-unes des propriétés essentielles à la parabole poétique; nous prononcerons ensuite plus facilement sur chacune de ces fictions en particulier, quand nous aurons reconnu ce qui doit leur être commun à toutes.

La première qualité de la parabole est d'être empruntée d'une image connue et convenable, dont la signification soit facile à saisir, et déterminée par l'usage. De là, en effet, résultera presque nécessairement la clarté, mérite essentiel dans toute allégorie. Si nous examinons, d'après cette règle, les paraboles des poètes sacrés, nous les trouverons à cet égard à l'abri de tout reproche. Presque toujours ils se servent d'images qu'ils sont dans l'usage d'employer dans le même sens, sous la forme d'allégorie ou de comparaison. Peut-on voir, en ce genre, quelque chose de plus exact que l'emblème de cette vigne trompeuse (1), de cette vigne inutile et livrée aux flammes (2), par laquelle est si souvent figuré le peuple ingrat que Dieu s'était choisi;

(1) Isaïe, V, 1.

(2) Ezéch. XV; et XIX, 10.

de ces lionceaux tombés dans la fosse (1), qui désignent avec tant de justesse les princes de Juda dans les fers (2); de ce cèdre du Liban, si beau, si majestueux, si rempli de vigueur, qui cachait sa tête dans les nues, et qui enfin est coupé et abandonné sur la terre : peinture vive et fidèle de la gloire et de la chute du roi d'Assyrie? Nous n'ajouterons plus qu'un seul exemple, et il n'en est presque aucun qui ne méritât d'être cité; c'est cette allégorie dans laquelle la tendresse de Dieu pour son peuple, et les adorations que ce peuple lui offre en retour, sont exprimées sous des traits empruntés de l'union sacrée du mariage. Ezéchiel a employé deux fois cette similitude avec une très-grande liberté (3), et il n'y a presque aucun des poètes sacrés qui n'en ait fait usage en quelque occasion. Aussi n'y a-t-il aucune figure dont la signification soit plus familière, et le retour plus fréquent. On ne doit donc pas s'étonner que Salomon, dans ce cantique plein d'élégance qu'il a composé, ait fait choix du même symbole, pour retracer un sujet plus relevé, et l'ait paré des mêmes couleurs.

Mais ce n'est point assez que l'image soit connue et convenable; il faut encore qu'elle soit élégante et agréable, puisque le but de la parabole poétique est non-seulement de développer une idée avec plus de clarté, mais encore de l'embellir, et de lui donner de l'éclat. Les paraboles qui sont prises des objets de la nature l'emportent sous ce rapport sur toutes les autres;

(1) Ezéch. XIX, 1, 9.
(2) *Ibid.* XXXI.
(3) *Ibid.* XVI et XXIII.

il n'est, en effet, presque aucun objet physique qui, lorsqu'il est retracé avec exactitude, n'offre quelque beauté particulière; et comme c'est presque toujours à cette source que les poètes sacrés vont puiser leurs paraboles, la plupart d'entre elles méritent d'être distinguées par leur élégance. S'il s'en rencontre certaines d'un genre différent, et qui nous paraissent moins belles et moins nobles, cherchons à nous assurer si elles ne sont pas d'une nature telle que leur agrément et leur noblesse aient pu s'évanouir à nos yeux, plutôt que de supposer qu'elles en manquaient à ceux du peuple qui les employa. Si donc quelqu'un est choqué de trouver dans Ezéchiel (1), l'image de cette chaudière bouillante dans laquelle s'agitent des flots d'écume, qu'il se rappelle que prêtre et poète tout à la fois, Ezéchiel a emprunté cette figure des sacrifices auxquels il était employé, et qu'il ne devait pas craindre que rien de ce qui avait quelque rapport avec ce ministère sacré pût paraître ou bas ou choquant.

Ce qui contribue beaucoup à la beauté de la parabole, c'est que non-seulement l'image employée soit convenable et gracieuse; mais encore, que toutes ses parties et les accessoires qui la composent aient aussi une convenance évidente, et qu'elles concourent à l'effet que l'écrivain veut produire. Il n'est pas nécessaire sans doute que la parabole offre partout une similitude parfaite: une pareille exactitude indiquerait souvent une recherche trop minutieuse. Mais lorsque la nature de l'image employée admet ou même demande plus de développement, et que la res-

(1) Ezéch. XXIV, 3.

semblance, se présentant naturellement et sans effort, se soutient dans tous les détails, il est hors de doute que de ce concours résultera la plus grande beauté. Si l'on examine avec attention les paraboles déjà citées, on se convaincra qu'on n'a point de plus parfaits modèles à désirer : à ce même titre, les plus grands éloges sont dus à la parabole si connue de Nathan (1), quoiqu'elle ne soit écrite qu'en prose; et à celle de Joatham (2), qui, la plus ancienne de toutes celles qui existent, se rapproche davantage de la forme poétique.

A ces conditions, il faut encore ajouter comme une loi particulière à la parabole, qu'elle se soutienne sans interruption, et qu'à l'image empruntée ne vienne point se mêler l'idée du sujet propre. En cela elle diffère beaucoup de la première espèce d'allégorie, qui, commençant par une simple métaphore développée par degrés, n'exclut point de la suite du discours l'emploi de l'idée du sujet propre. Un exemple de chaque genre rendra plus sensibles ces différences, et ce que nous venons de dire.

Le Psalmiste ayant figuré le peuple d'Israël sous l'emblème d'une vigne (3), a étendu fort au long cette métaphore, et l'a très-heureusement développée, à l'aide de plusieurs circonstances accessoires. Parmi les beautés nombreuses dont abonde cette allégorie, il faut mettre au premier rang la délicatesse avec laquelle l'écrivain sacré commence et cesse de l'employer; passant peu à peu du propre au figuré, et reve-

(1) II. Rois, XII, 2.
(2) Jug. IX, 7.
(3) Ps. LXXIX.

nant par une gradation aussi habilement ménagée du figuré au propre :

» Vous avez tiré cette vigne de l'Egypte ;
» Vous avez chassé les nations, et vous l'avez plantée ;
» Vous avez préparé la place devant elle. (*a*) »

Devenu plus hardi, il se livre à son idée ; mais après quelques détails, avec quelle élégance il l'abandonne pour rentrer dans son sujet !

« Revenez, ô Dieu des armées ;
» Du haut des cieux abaissez vos regards sur elle ;
» Prenez soin de cette vigne,
» Du rejeton qu'a planté votre droite,
» De la race que vous vous êtes préparée.
» Elle est en proie aux flammes, et entièrement
» dévastée ;
» A votre aspect menaçant, elle périt.
» Que votre main s'étende sur l'homme de votre droite,
» Sur la race de l'homme, que vous vous êtes
» préparée. (*b*) »

Par cet exemple, on voit comment dans cette première espèce d'allégorie on peut mêler ensemble le propre et le figuré, et combien cette licence a d'agrément, le passage d'un sens à l'autre devenant par-là plus adouci et plus grave,

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ex Ægypto eduxisti vitem ;*
Ejecisti gentes, eamque plantâsti ;
Antè faciem ejus præparâsti locum.
Ps. LXXIX, 9.

(*b*) *Revertere, o Deus exercituum ;*
De cœlo despice et intuere,
Et vitis hujus curam suscipe,
Et germinis quod tua plantavit dextera,
Et sobolis quam tibi confirmâsti.
Igni comburitur penitùsque succiditur ;
Per vultus tui increpationem pereunt.
Sit manus tua super virum dexteræ tuæ ;
Super sobolem illam hominis quam tibi confirmâsti. Ibid. 15.

et la lumière qui ne pénètre qu'obliquement et sans se développer n'en étant que plus agréable; il en sera autrement lorsque la même image prendra la forme de la seconde espèce d'allégorie, c'est-à-dire, de la parabole, ainsi que l'a pratiqué Isaïe. Ici le sens propre, et tout ce qui s'y rapporte, même indirectement, n'est point admis; toutes les couleurs du style sont d'emprunt; tous les ornemens sont pris à la même source. Ainsi toutes les circonstances qui, dans le premier exemple, sont exprimées au propre, c'est-à-dire, *l'expulsion des nations*, *la place préparée*, *la mort causée par les menaces de Dieu*, sont rendues dans le second par des expressions métaphoriques. « Le Seigneur nettoie sa vigne, » en recueille les pierres. Lorsqu'elle a trompé » ses espérances, il arrache la haie qui l'envi» ronnait; il la dévaste, et ordonne aux nuées » de ne plus répandre de pluie sur elle. (*a*) » Ce qui a de la grâce dans le premier exemple serait absurde et déplacé dans le second. En effet, le but de la métaphore continuée, et celui de la parabole, sont différens. Dans la première, on se propose de couvrir le sujet d'ornemens plus magnifiques, d'y répandre plus d'éclat, d'en rendre les traits plus saillans, afin qu'il frappe l'esprit dès la première vue : dans la seconde, au contraire, on cherche à éloigner la vérité des regards, à voiler ce qu'elle a souvent de trop sévère, afin qu'elle s'insinue avec douceur, et qu'elle exerce son pouvoir presque à la dérobée.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Vineam suam Deus collectis lapidibus expurgat; fallenti autem fidem ei sepem diruit, vastamque eam reddit, edicitque nubibus ne in eam demittant imbres.* Is. V, 1, 7.

Il y a cependant une sorte de parabole qui n'a pas d'autre objet que l'embellissement du sujet. Telle est cette parabole remarquable du cèdre du Liban (1), que nous fournit Ezéchiel, et que nous avons déjà citée. Il n'en est point de plus exacte ni de plus belle, si l'on considère l'image en elle-même : si l'on s'arrête aux traits particuliers et aux couleurs, il n'en est point de plus élégante ni de plus ornée. Cependant dans cette parabole, le poète sacré a mêlé aux traits métaphoriques (2), quelques-uns de ceux qui appartiennent au sujet propre. Est-ce parce que la nature de cette parabole le lui a permis? Est-ce l'ardeur de son génie qui l'a rendu quelquefois moins attentif à la rigueur de la règle? C'est ce que nous n'osons pas décider.

(1) Ezéch. XXXI.

(2) *Ibid.* 11, 14, 15, 16, 17.

LEÇON ONZIÈME.

De l'Allégorie mystique.

SOMMAIRE. 3° Définition de l'allégorie mystique : elle a son fondement dans la Religion des Hébreux. Différences qui la distinguent des deux autres espèces, quant au sujet, et quant à la forme. Exemples. Le style parabolique a la plus grande convenance avec cette sorte d'allégorie qui est elle-même très-favorable à l'annonce des événemens futurs. Obscurité qui l'accompagne nécessairement. Moyens qui s'offrent pour pénétrer cette obscurité.

IL y a une troisième espèce d'allégorie, qui est aussi d'un usage très-fréquent dans la Poésie prophétique ; c'est lorsqu'un double sens est exprimé par les mêmes paroles, ou bien lorsqu'un seul et même discours, pris en deux sens différens, désigne tout à la fois plusieurs événemens séparés pour le temps, et dissemblables par leur nature. C'est là ce qu'on appelle le sens littéral et le sens mystique, point de la plus grande importance dans la Théologie, étroitement lié avec la Poésie sacrée, et dont, par ce motif, nous devons parler au moins en peu de mots.

Dans la Religion des Hébreux, les choses, les lieux, les époques, les fonctions, tout a une double signification, l'une propre, et l'autre allégorique ; de telle sorte, que dans leurs écrits, ces divers sens peuvent être présentés, ou séparés, ou réunis. Ainsi, on peut parler

de David, de Salomon, de Jérusalem, de manière que le discours se rapporte seulement à cette ville et à ces princes ; ou bien qu'il désigne uniquement les objets qu'ils figurent dans l'allégorie sacrée de la Religion judaïque ; ou enfin de telle sorte, que l'esprit de l'écrivain ait en vue et embrasse en même temps les deux sens, de façon que ce qui se rapporte à ces objets dans un sens naturel, propre, historique, représente les seconds dans une signification cachée, plus intime, et prophétique.

C'est dans ces principes fondamentaux de la Religion des Hébreux que nous devons uniquement chercher l'origine et l'explication de cette sorte d'allégorie qu'on peut appeler *mystique*. Peut-être sera-t-il plus facile d'en faire connaître la nature et les qualités principales, en montrant quelles sont les différences qui la distinguent des deux autres espèces dont nous nous sommes déjà occupés.

Le première différence consiste en ce que, dans ces dernières allégories, il est libre à l'écrivain d'employer indistinctement toute sorte d'images. Il n'est rien de ce qui existe dans la nature, de ce que l'esprit aperçoit par les sens, ou imagine par la pensée, qui ne puisse être appliqué sous la forme de métaphore continuée, ou même de parabole, au développement d'un sujet. L'allégorie mystique, au contraire, ne trouve une matière qui lui soit propre et qui lui convienne, que dans les dogmes des Hébreux, et n'a lieu que dans ce qui est étroitement lié avec leurs idées religieuses, ou dans ce qui leur est contraire et absolument opposé. En effet, dans le sens allégorique, comme dans le sens propre, l'Assyrie, Babylone,

l'Egypte, l'Idumée, sont opposées à Israël, à Sion, à Jérusalem, et ainsi du reste. Les deux premières espèces d'allégorie sont donc de la même nature que les autres figures, et de droit commun, en Poésie ; l'autre, au contraire, repose sur la nature même de la Religion judaïque, *et ne peut par conséquent convenir à aucune autre poésie qu'à la Poésie sacrée.* Ajoutons encore, que l'Esprit saint, qui ne dédaigne point d'adopter la Poésie pour son interprète, *revendique cette sorte d'allégorie comme lui appartenant en propre*, sous le rapport qu'elle est extrêmement favorable à la prédiction des événemens futurs, de même qu'à l'expression figurée des plus augustes mystères. Si donc, détournée du but qui lui est propre, et arrachée du sein qui l'a produite, elle pouvait jamais être appliquée à un sujet profane et étranger pour elle, nous verrions s'éclipser entièrement et son effet et sa beauté.

Une seconde différence essentielle, c'est que, dans les autres allégories, des deux objets comparés le plus prochain n'a aucune réalité : cette réalité n'existe que dans le plus éloigné, qui est couvert par le premier comme par un voile léger et transparent. Mais dans l'espèce dont nous parlons, les deux objets ont une égale réalité : tous les deux existent, agissent et parviennent à leur terme. Le plus prochain est, non un symbole imaginaire, mais une image réelle et expressive du plus éloigné ; et quoique remplissant une fonction qui lui est étrangère, il ne dépose point pour cela celle qui lui est propre. Ainsi, dans la métaphore et la parabole, ces lions, ces aigles, ces cèdres qui y sont dépeints, n'ont pas une véritable existence, si on les con-

sidère en eux-mêmes; au contraire, ce qu'une allégorie plus sublime nous dit de David, de Salomon, de Jérusalem, soit qu'on l'entende dans le sens littéral, soit qu'on l'explique suivant l'analogie des dogmes des Hébreux, sera également vrai dans les deux sens, lors même qu'on les séparerait l'un de l'autre.

On voit combien cette allégorie diffère des autres, par ce qui en fait la matière, c'est-à-dire, par la nature même des images qu'elle emploie. Elle offre aussi quelques différences par la manière d'en faire usage. Nous avons exposé plus haut, de quelle liberté jouit la métaphore continuée; comment elle peut mêler ensemble l'objet figuré avec l'emblème qui le représente, c'est-à-dire, l'objet le plus prochain avec le plus éloigné, tandis que cette licence est entièrement interdite à la parabole. Il serait difficile, et peut-être même téméraire, d'entreprendre de prescrire des lois sur ce point à l'allégorie mystique. L'Esprit saint, en effet, suivant la différence des occasions, distribue diversement ses inspirations, excitant et animant, comme il lui plaît, l'ame des prophètes; tantôt leur découvrant librement et avec étendue, les signes les plus clairs des événemens à venir; tantôt ne leur en présentant qu'avec réserve, et comme à la dérobée, quelques traits fugitifs. Ainsi, l'allégorie mystique nous offre la plus grande variété dans la marche qu'elle suit et dans la manière dont elle dispose les objets, et les met en parallèle. Quelquefois l'objet le plus prochain est si apparent et retracé avec tant de force, il domine tellement dans le style et les expressions, qu'il permet à peine à l'objet le plus éloigné de jeter, par intervalles, quelques

faibles lueurs. D'autres fois, au contraire, et c'est ce qui arrive le plus souvent, ce dernier brille d'un tel éclat, qu'il efface et éclipse entièrement le premier. Ici, l'image principale se montre à l'œil attentif, environnée d'une lumière soutenue et toujours égale : là, elle éblouit tout à coup les regards, et jaillit en traits soudains et inattendus, comme l'éclair qui s'élance du sein de la nue. Mais de tous les modes, celui qui offre le plus d'élégance et de cette beauté qui fait en ce moment l'objet de nos recherches, c'est lorsque dans toute l'étendue d'une même composition, deux objets semblables et également frappans, sont rapprochés, et marchent pour ainsi dire de front, se répondant évidemment et s'éclairant l'un l'autre. Ce genre de mérite est si recommandable en lui-même, et tellement propre à l'allégorie mystique, que malgré l'obscurité répandue sur cette matière, nous ne balançons point à citer deux exemples dans lesquels on ne peut s'empêcher de l'admirer, et qui achèveront en même temps de rendre encore plus clair et plus sensible ce que nous avons dit en général sur la nature de l'allégorie mystique.

Le psaume deuxième a pour sujet David affermi sur le trône, par les décrets de Dieu, en dépit des efforts de ses ennemis. Ce Roi y remplit un double personnage : le premier, qui lui est propre, et le second, qui n'est qu'allégorique. Si, en lisant ce psaume, nous attachons nos regards au rôle propre à David, nous y découvrons un sens très-intelligible, et sur lequel l'Histoire sainte répand un très-grand jour. Partout cependant l'expression est tellement animée, les figures tellement élevées, et le style,

en deux ou trois endroits, tellement hyperbolique, qu'on semble y remarquer l'intention qu'a eue l'écrivain, de nous avertir que ce voile nous cache quelque chose de plus grand et de plus sublime, et de nous frayer l'accès au secret le plus intime du sujet. Si donc, en suivant ces indices, nous dirigeons notre esprit vers ce sujet caché, et si nous appliquons ces traits au personnage allégorique que David représente, à l'instant nous verrons naître un ordre de choses plus élevé, plus auguste, et se développer en même temps un sens plus clair. Si auparavant plusieurs de ces traits nous paraissaient trop hardis et trop relevés pour la nature de l'objet le plus prochain, maintenant ils nous paraîtront convenables, expressifs, clairs, et merveilleusement appropriés à la dignité du plus noble des deux objets. Après avoir examiné avec attention ces deux parties du sujet séparées, considérons-les réunies. C'est dans cette position que nous verrons briller toute la beauté et tout le sublime de cette composition pleine d'élégance. C'est alors que nous pourrons reconnaître tout à la fois et l'immense distance qui sépare ces deux objets, et l'accord qui ne cesse de régner entre eux, et l'admirable ressemblance qui éclate dans tous leurs traits, comme appartenant à la même famille; c'est alors que nous remarquerons l'analogie parfaitement observée entre les deux images, l'existence réelle et véritable qui leur est propre à toutes les deux, de telle sorte, que l'objet figuré semble cependant l'original et le modèle; c'est alors enfin que nous verrons un nouvel éclat se répandre sur l'élocution, les pensées acquérir une majesté et une sublimité nouvelle, en s'élevant, par une gradation facile,

de l'objet le moins noble à l'objet le plus relevé, de la terre au ciel, jusqu'à ce qu'enfin la partie principale du sujet soit placée dans le jour le plus brillant, et parvienne au plus haut degré de sublime.

Tout ce que nous venons d'observer sur ce psaume, peut s'appliquer également au psaume soixante-onzième, dont le sujet, qui est à peu près de même nature, est traité d'une manière semblable. On peut l'intituler l'Inauguration de Salomon. C'est absolument la même espèce d'allégorie; le style est un peu différent, à cause du caractère du sujet. Dans le psaume dont nous avons déjà parlé, il s'agit de relever l'éclat d'une victoire : dans celui-ci, de tracer le tableau tranquille de la paix et du bonheur. Aussi l'élocution est-elle plus douce et plus tempérée, plus ornée quant aux pensées, plus riche en images; offrant peu de prosopopées hardies, mais plutôt embellie de couleurs riantes et gracieuses, puisées dans le beau spectacle de la nature. Cet exemple peut faire connaître combien le style parabolique est propre et convenable à cette espèce d'allégorie, par la raison qu'il se plaît à une grande variété d'images de ce genre. En effet, comme ces images sont employées d'ordinaire à désigner également des idées divines ou spirituelles, et des idées terrestres, en gardant exactement une analogie constante et déterminée elles donnent facilement naissance à cette ambiguité que l'allégorie mystique exige jusqu'à un certain point, afin que le discours soit tout à la fois et variable, et transparent, susceptible d'un double sens, et sans obscurité dans cette double application : qu'il embrasse dans sa généralité, les deux sujets,

et qu'il se rapporte clairement et sans confusion à l'un et à l'autre.

Mais ici il ne nous est point permis d'espérer que nous ne serons pas arrêtés quelquefois par une grande obscurité qui, non-seulement est une suite nécessaire de ce genre d'allégorie, mais qui même n'est point sans utilité. L'allégorie mystique, par la raison même qu'elle est obscure, convient si parfaitement à la prédiction de l'avenir, qu'elle semble nous offrir la forme propre et naturelle sous laquelle cette annonce peut être faite le plus favorablement. En effet, elle décrit les événemens comme ils doivent être retracés dans des prédictions; c'est-à-dire, d'une manière couverte, cachée et obscure, qui ne présente que l'ébauche de leur nature, de leur ensemble et de leurs traits principaux ; qui s'abaisse rarement et avec réserve à en détailler minutieusement les parties et les accessoires. Que si, en certaines occasions, elle en marque expressément quelque circonstance frappante (1), elle semble avoir en cela un double motif : elle veut d'abord, en répandant sur l'objet le plus prochain une obscurité subite et remarquable, exciter, par une conséquence nécessaire, l'attention du lecteur, et le porter à la recherche du sens le plus éloigné : en second lieu, elle a en vue de fournir des signes expressifs et caractéristiques, qui, après l'événement, puissent détruire tous les doutes sur la fidélité de l'oracle, et soient propres à en établir et à en confirmer la vérité et la divinité, avec autant d'évidence que de certitude.

En effet, il en est des prophéties autrement

(1) Ps. XXI, 17, 18, 19; LXVIII, 22.

que du reste de la Poésie sacrée. C'est surtout au moment où elles sont publiées, qu'elles sont enveloppées de la plus grande obscurité; et le temps qui couvre d'ombres les autres genres, est précisément ce qui répand de la clarté sur celui-ci. C'est ainsi que le nuage sombre qui les obscurcissait dans l'origine, se dissipe en quelque point. Beaucoup de prédictions sont expliquées par l'événement, l'interprète le plus certain des oracles. Il en est d'autres que l'Esprit saint avait d'abord enveloppées d'un voile que dans la suite il a daigné retirer. Une connaissance plus exacte des dogmes religieux des Juifs, due aux divines leçons de ce même Esprit, a porté la lumière sur quelques-unes de ces prédictions; d'où il suit que, pour l'intelligence de cette partie de la Poésie sacrée, qui, par sa nature singulière, est semée des plus grandes difficultés, nous sommes dans la position la plus favorable, ayant en notre pouvoir des secours et des moyens qui ont manqué entièrement aux anciens Hébreux, et qui ne furent pas même accordés aux prophètes dont le Très-Haut employa le ministère pour annoncer ses oracles.

LEÇON DOUZIÈME.

De la Comparaison.

SOMMAIRE. Trois causes qui conduisent à l'emploi des comparaisons : l'éclaircissement du sujet, son agrandissement, la variété. Qualités que demandent chacune de ces causes. Forme particulière des comparaisons chez les Hébreux, née du style sentencieux.

EN traitant de la comparaison, que nous avons placée au troisième rang parmi les principales figures qui distinguent la Poésie hébraïque, nous nous proposons d'exposer quelle est sa nature en général, et quel est son effet et sa forme particulière chez les poètes hébreux.

Nous nous servons de comparaisons, par trois motifs principaux, ou pour éclaircir le sujet, ou pour le relever, ou bien enfin pour répandre de la variété et de l'agrément sur le discours. Sans doute que dans l'origine, les comparaisons furent inventées pour éclaircir les objets, et en rendre l'idée plus évidente et plus marquée. On atteindra ce but, si l'objet que l'on emprunte comme terme de comparaison est connu, clair, familier, et s'il s'accorde exactement avec celui duquel on le rapproche. Ici, il n'est point nécessaire que l'image soit élevée, grande, agréable, brillante : la convenance, une ressemblance manifeste qui frappe au premier aspect, et que sa nature rende propre à jeter du jour sur le sujet, lui donneront assez de prix. Ainsi, sans déroger à la noblesse épique (1), Homère

(1) Iliad. liv. II, 469.

a pu, pour peindre la multitude de soldats qui composaient l'armée grecque, leur ardeur, leur avidité pour le combat, prendre pour objet de comparaison les mouches qui, dans une bergerie, voltigent autour des vases remplis de lait. De même il a été permis à Virgile de rapprocher des travaux des abeilles (1), l'activité des Tyriens diversement occupés à la construction de leur ville naissante.

Les poètes sacrés nous fourniraient une foule d'exemples de ce genre. Nous nous contenterons d'en citer un ou deux, et l'on verra qu'il est impossible de concevoir rien de plus commun et de plus vulgaire pour le sens ou le style ; mais en même temps, rien de plus énergique et de plus expressif pour la peinture du sujet. Isaïe nous représente le roi d'Assyrie se vantant insolemment de ses victoires ; et voici la comparaison qu'il emploie :

» Cette main a trouvé les forces de toutes les nations
» rassemblées comme dans un nid ;
» De même qu'on recueille des œufs abandonnés,
» J'ai recueilli les peuples de toutes les contrées :
» Il n'y en avait pas un seul qui remuât l'aile,
» Ou qui ouvrît la bouche pour pousser un cri. (*a*) »

Dans un sujet semblable, Nahum a dit :

» Toutes les fortifications seront comme le figuier
» dont les fruits sont mûrs ;

---

(1) Enéid. liv. I, 434.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nacta est manus hæc tanquàm nidum populorum copias :*
Et ut colliguntur ova derelicta,
Ità omnes ego terras collegi ;
Neque erat qui alam motitaret,
Aut qui aperto ore pipiret. Is. X, 14.

» Si on les secoue, ils tomberont soudain dans la
» bouche qui doit les dévorer. (*a*) »

La comparaison suivante, prise d'Isaïe, est également empruntée d'un objet commun, facile à saisir, et d'un usage vulgaire ; mais la grâce de l'image en elle-même, l'élégance de la forme que lui donne le poète, le pouvoir du plus tendre des sentimens qui y est rappelé, la rendent si belle et si touchante, que rien ne peut être mis au-dessus de cette peinture.

« Sion dit : Le Très-Haut m'a abandonnée,
» Et celui qui est mon Seigneur m'a oubliée.
» — Est-ce donc que la femme oubliera son enfant,
» Et restera sans pitié pour le fils de ses entrailles ?
» Ah ! quand elles pourraient les oublier,
» Pour moi, Sion, je ne t'oublierai point. (*b*) »

La seconde espèce de comparaison, dont le but principal est de relever et d'ennoblir le sujet, suit une marche tout opposée. En effet, sa nature exige surtout que l'image employée pour agrandir et élever un objet, soit elle-même élevée, grande, agréable, éclatante, et que par ce motif elle ne rappelle rien de commun et de vulgaire. Il n'est pas nécessaire non plus que la ressemblance soit en tout parfaitement exacte. Ainsi Virgile a relevé admirablement les tra-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Omnes munitiones tuæ erunt ut ficus præmaturis fructibus ;*
Si concutientur, cadent illicò in os devorantis
Nah. III, 12.

(*b*) *Atqui Sion dicit : Jehova me dereliquit,*
Et Dominus meus oblitus est meî.
Nùm obliviscetur mulier sui infantis ;
Ità ut non misereatur filii uteri sui ?
Etiam illæ equidem oblivisci poterint ;
Ego verò tuî non obliviscar. Is. LXIX, 14.

vaux de ses abeilles, en les comparant aux Cyclopes (1) occupés à forger les foudres de Jupiter; ainsi il a peint parfaitement la beauté, la majesté, et la vigueur de son héros (2), tantôt en le mettant en parallèle avec Apollon, formant des chœurs de danse sur les sommets du Cynthus; tantôt en l'égalant à l'Athos, à l'Eryx et à l'Apennin (3). C'est ainsi qu'Homère (4), imité en cela par Virgile (5), compare deux de ses héros à Mars, et à l'Effroi son fils, qui marchent contre les Ephyriens et les Phlégyiens. Si l'on se croyait en droit d'objecter que les premières comparaisons manquent de noblesse; que les secondes répandent sur le sujet de l'obscurité plutôt que de la lumière, en rapprochant d'objets connus d'autres qui le sont moins, ou qui en diffèrent presque totalement : qu'on se rappelle qu'en employant ces comparaisons de nature différente, les poètes ont eu un but différent; qu'ici ils ont recherché la clarté, pour que l'esprit conçût le sujet sans nuages, et l'embrassât en entier sous un seul point de vue; que là, au contraire, c'est la noblesse qui était le but auquel ils tendaient, voulant que la grandeur du sujet parût s'élever presque au-dessus des conceptions humaines; et on avouera sur-le-champ que ces diverses comparaisons, à la place qu'elles occupent, ont chacune une propriété ou une élégance particulière.

---

(1) Georg. IV. 170. (2) Enéid. IV, 143.

(3) Note de M. Lowth. — Enéid. liv. XII, 701. Voy. ce point, traité avec autant d'exactitude que de savoir, dans l'ouvrage élégant et érudit de Joseph Spence, qui a pour titre, Polymétis; *or an inquiry concerning the agreement between the works of the roman poets*, etc. Lond. 1747, in-fol. fig.

(4) Iliad. XIII, 298. (5) Enéid. XII, 331.

Les Hébreux n'ont rien de semblable à ces fables auxquelles les poètes grecs et les poètes latins ont recours, toutes les fois qu'ils ont besoin de relever leur sujet ; et ces derniers suivaient en cela un usage d'autant mieux fondé, qu'ils trouvaient une matière riche et convenable à leur dessein, dans des fictions tellement consacrées par l'antiquité et la Religion, qu'elles ne pouvaient manquer de noblesse ; et d'autre part, l'usage les avait rendues si familières, qu'elles étaient à la portée de tous les esprits. Les poètes sacrés, dans des occasions semblables, usent, de préférence, des images que leur fournit le spectacle de la nature ; et l'emploi qu'ils en font est si élégant et si hardi, qu'on n'a point à regretter les mensonges des écrivains profanes. Veulent-ils donner une idée de la prospérité florissante ? c'est le palmier (1) ou le cèdre qui leur sert de terme de comparaison. S'agit-il de relever l'idée de la majesté ou de la beauté ? ils mettent à l'instant sous nos yeux le Liban ou le Carmel. (2) Souvent c'est dans le sanctuaire qu'ils vont chercher une image, qu'alors un charme auguste et religieux rend plus remarquable. Le Psalmiste a réuni ces deux procédés, pour ennoblir la peinture des plaisirs et du bonheur qui accompagne la concorde fraternelle.

« Elle est semblable, nous dit-il, à un parfum » qui, répandu sur la tête d'Aaron, découle sur » sa barbe, et s'épanche jusqu'à l'extrémité de » ses vêtemens : elle est pareille à la rosée qui,

---

(1) Ps. CI, 12. — Nombr. XXIV, 6. — Osée, XIV, 6 et suiv. — Amos. II, 9.

(2) Voy. ci-dessus, la Leçon sixième.

» de l'Hermon, descend sur la montagne de
» Sion. (1) »

Ecoutons maintenant Isaïe, que nul écrivain n'a surpassé dans l'art de peindre les objets avec vérité, ou de les relever de la manière la plus sublime.

« Avec quel tumulte s'agitent ces peuples nombreux !
» Ils s'agitent comme les mers en courroux.
» Comme ces nations frémissent !
» Leurs frémissemens sont semblables à celui des
» vagues furieuses.
» Les peuples frémissent comme de vastes eaux ;
» Mais à la voix menaçante du Seigneur, ils s'enfui-
« ront au loin :
» Ils seront poussés comme le chaume des monta-
» gnes que le vent saisit,
» Comme la paille que roule l'ouragan. (*a*) »

La troisième espèce de comparaison semble tenir le milieu entre les deux autres; elle a pour but unique, de prévenir le dégoût, et d'embel-

---

(1) M. Lowth adopte ici la traduction de Buchanan.

Ut aura suavis balsami, cùm funditur
Aronis in sacrum caput,
Et imbre læto proluens, barbam et sinûs
Limbum pererrat aureum :
Ut ros, tenella gemmulis argenteis
Pingens Sionis gramina ;
Aut verna dulci inebrians uligine
Hermonis intonsi juga. Ps. CXXXII, 2.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *O tumultum populorum multorum !*
Instar tumultûs marium tumultuantur :
O fremitum nationum !
Instar fremitûs aquarum immanium confremunt,
Populi instar fremitûs aquarum multarum confremunt :
Sed illo increpante procul fugient;
Et agentur, ut gluma montium vento correpta,
Utque stipula rotata turbine. Is. XVII, 12, 13.

lir le sujet principal, en y mêlant des images neuves et variées. Ainsi, elle ne s'abaisse jamais jusqu'à la simplicité des premières, et ne recherche point exclusivement l'élévation des secondes; mais elle s'attache de préférence à des objets rians, fleuris, élégans, et c'est surtout à la richesse et à la variété qu'elle se plaît. Dans une matière si vaste, ce serait un travail sans bornes, que d'accumuler toutes les remarques particulières qu'elle pourrait nous fournir. Nous nous contenterons d'une observation générale, qui, quoique susceptible de quelque application aux deux premiers genres de comparaison, regarde spécialement le dernier, et est très-propre à en faire connaître la nature.

Deux sortes d'opérations entièrement opposées, forment l'occupation principale de l'esprit humain : le soin de réunir les idées, et celui de les séparer. En effet, lorsqu'il observe ce nombre infini de formes qui se présentent à lui, la première réflexion qui le frappe, c'est que les unes ont entre elles beaucoup de ressemblance, tandis qu'une infinité d'autres sont très-dissemblables. Celles qui dans leur généralité se ressemblent, il les examine dans la vue de découvrir si elles ne diffèrent pas en quelque point qui puisse ainsi lui servir de signe pour les séparer et les distinguer. Quant à celles qui, au contraire, sont différentes dans leur ensemble, il recherche si, dans leurs accessoires, elles n'ont pas quelque trait commun qui les lie. Dans le premier cas, il veut se défendre contre l'erreur : dans le second, puiser avec plus de facilité, dans le riche amas d'idées qu'il s'est créées, celles dont l'emploi peut lui être utile ou agréable. De ces deux opérations, la première appartient au

jugement, et la seconde à l'esprit. (1) De même donc que la sagacité du jugement se montre, lorsqu'il relève quelque différence particulière dans des objets qui se ressemblent, quant à leur généralité ; de même aussi, l'esprit fait éclater sa pénétration, en remarquant quelque trait frappant de ressemblance dans les accessoires de ceux dont l'ensemble présente une grande dissimilitude. (2) Ainsi donc, à l'égard de ces comparaisons qui ont l'ornement et l'agrément pour objet, on peut, à ce qu'il nous semble, établir comme un principe vrai, que ce but sera le mieux atteint par celles qui offriront non-seulement une image agréable et élégante, mais telle encore que dans son ensemble elle diffère totalement de l'objet auquel on la compare, tandis qu'elle s'en rapproche dans un ou plusieurs de ses accessoires.

Peut-être qu'un exemple rendra plus sensible ce que nous voulons dire. On trouve la comparaison d'une chaudière bouillonnante, dans Virgile (3), qui l'a empruntée d'Homère. Supposons chez les deux poètes, une égale élé-

---

(1) Voy. Hobbes, Traité de la nature humaine, ch. X, parag. 4; et Locke, Traité de l'entend. hum. liv. II, parag. 2.

(2) Note de M. Lowth. — « Lès expressions acquièrent » de la grâce, quand elles sont métaphoriques, pourvu » que la métaphore ne soit pas tirée d'objets éloignés, » parce qu'alors il est difficile de l'entendre ; ni trop appa- » rente, car alors elle ne produit aucun effet. » (Arist. Rhet. liv. III, ch. X.) « Il faut, ainsi qu'on l'a déjà dit, » tirer les métaphores d'objets prochains, mais qui ne soient » pas trop connus ; il en est ici comme en philosophie, où » il n'appartient qu'à un esprit pénétrant d'apercevoir de la » similitude, même entre des choses très-différentes. » (*Ibid.* ch. XI.)

(3) Enéid. liv. VII, 462. — Iliad. XXI, 362.

gance dans la description qu'ils en tracent, et dans les vers. Mais autant l'emploi qu'ils font de cette figure est différent, autant sont différentes sa grâce et sa beauté. Homère applique cette comparaison aux eaux du Xante, qui bouillonnent dans leur lit, par l'effet des feux que Vulcain y a lancés; et Virgile, à l'ame de Turnus, en proie à la passion la plus violente, après qu'Alecto l'a frappé de sa torche infernale. Le premier met en parallèle des objets de semblable ou plutôt de même nature, et qui diffèrent seulement dans les accessoires; le second, au contraire, compare entre elles des choses très-différentes dans leur généralité, mais qui ont une grande convenance quant aux accessoires: aussi la comparaison du poète latin est-elle neuve, variée, agréable, d'un effet admirable; tandis que celle du poète grec, quoiqu'ayant peut-être une force particulière pour éclaircir le sujet, manque entièrement du charme de la variété, et de l'éclat nécessaire pour l'embellir.

C'est par cette même raison, qu'entre toutes les comparaisons que nous offrent les poètes, on n'en trouvera peut-être point d'aussi ingénieuse, d'aussi belle, d'aussi parfaite en son genre que la suivante, qui nous est encore fournie par Virgile.

« Agité par des projets contraires,
» Enée en entretient ses pensers solitaires;
» Et partageant entr'eux ses esprits inquiets,
» Roule, prend, abandonne et reprend ses projets:
» Tel dans l'airain brillant, où flotte une eau tremblante,
» Le soleil variant sa lumière inconstante,
» Croise son jeu mobile et son rapide essor;
» Va, vient, monte, descend, et se relève encor;

» Et des murs aux lambris rapidement promène
» Des reflets vagabonds la lueur incertaine. (*a*) »
Traduct. de M. Delille.

Virgile a emprunté cette comparaison d'Apollonius de Rhodes, qui dit :

« Le cœur de Médée palpite avec violence » au-dedans de son sein. Ainsi que dans nos » demeures, s'agite l'image radieuse du soleil, » que réfléchit une onde nouvellement versée » dans un bassin : par un mouvement rapide, » elle s'élance et voltige de tous côtés : ainsi » bondissait le cœur de la jeune vierge au fond » de son sein. (1) »

Si l'on excepte une seule circonstance, presque nécessaire, ou du moins très-avantageuse à la vérité de la peinture, celle de cette eau *nouvellement versée ;* si, dis-je, l'on excepte cette seule circonstance, Virgile, suivant sa coutume, a, dans tout le reste, infiniment embelli et perfectionné son modèle, et l'a de plus surpassé de

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) .... *Quæ Laomedontius heros*
Cuncta videns, magno curarum fluctuat æstu,
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat.
Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.
Æneid. VIII, 18.

(1) Πυκνὰ δὲ οἱ κραδίη ςηθέων ἔντοσθεν ἔθυεν,
Ἠελίου ὥς τίς τε δόμοις ἐνιπάλλεται αἴγλη
Ὕδατος ἐξανιοῦσα, τὸ δὴ νέον ἠὲ λέϐητι
Ἠέ που ἐν γαυλῷ κέχυται· ἡ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα
Ὠκείῃ ςροφάλιγγι τινάσσεται ἀΐσσουσα.
Ὣς δὲ καὶ ἐν ςήθεσσι κέαρ ἐλελίζετο κούρης.
Argon. l. III. v. 754.

beaucoup dans la partie la plus importante ; celle sur laquelle reposent et roulent la ressemblance et la justesse du rapprochement.

Ainsi, le principal mérite de cette sorte de comparaison, qui a pour but l'ornement et la variété, et dont l'usage domine dans la poésie, consiste à transporter dans le sujet une image différente dans son ensemble, mais ressemblante par ses accéssoires : elle peut être sujette à deux défauts ; l'un, lorsqu'on compare entre eux des objets trop différens, surtout dans leurs accessoires ; l'autre, qui n'est ni moins grave, ni moins fréquent, quoique moins remarqué, lorsqu'on rapproche des choses qui par leur nature ont trop d'affinité et trop de ressemblance. Dans le premier cas, la comparaison est absurde et monstrueuse ; dans le second, froide et sans effet.

Nous pourrions éclaircir ce que nous venons de dire, par une foule d'exemples puisés dans les poètes sacrés : nous n'en citerons que deux, empruntés d'Isaïe. Le premier est pris du récit historique que fait le prophète, de la ligue formée par les Syriens et les Israélites, contre le royaume de Juda.

« A cette nouvelle, dit-il, le cœur du roi et » le cœur du peuple furent agités, comme sont » agités les arbres d'une forêt lorsque le vent » redouble. (*a*) »

Nous choisirons pour second exemple, cette comparaison poétique, plus étendue et plus développée que ne le sont d'ordinaire celles des

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Eo nuntio audito, commovebatur cor regis et cor populi, ut commoventur sylvæ arbores vento increbrescente.* Is. VII, 2.

Hébreux, et qui offre la plus exacte ressemblance. La grâce céleste et ses effets y sont assimilés aux pluies qui fécondent la terre; image constamment employée pour exprimer cette même idée :

« De même que la pluie descend,
» Avec la neige, du haut des cieux;
» Et qu'elle n'y retourne plus
» Jusqu'à ce qu'elle ait arrosé la terre,
» Qu'elle l'ait fécondée, qu'elle ait fait germer son sein,
» Afin qu'elle donne la semence au semeur, et le pain
» à celui qui mange;
» De même sera la parole qui sort de ma bouche;
» Elle ne reviendra point à moi sans effet,
» Sans avoir opéré ce que j'aurai voulu,
» Sans avoir heureusement exécuté ce que je lui aurai
» ordonné. (*a*) »

Si on désire des exemples plus nombreux et d'un genre plus gracieux, qu'on ouvre le cantique de Salomon, qui en renferme une foule, de la dernière élégance. (1) Nous ne devons pas dissimuler cependant qu'on y en rencontrera d'autres, peut-être en aussi grand nombre, qui, par ce défaut de ressemblance dont nous venons de parler (2), ont paru mériter de graves

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nam sicut descendit pluvia,*
Et nix de cœlo;
Atque illuc non revertitur,
Donec irrigaverit tellurem,
Eamque fœcundaverit, et fecerit germinare;
Ut det semen serenti, et panem comedenti:
Tale erit verbum quod ex ore meo prodit.
Non ad me revertetur irritum,
Quin effecerit quodcunque volui,
Et feliciter transegerit quod ei mandavi.
Is. LV, 10.

(1) Voyez le ch. IV, 1, 5. Ces passages seront expliqués ci-après, Leçon XXXIe.

(2) Voyez le ch. VII, 2, 4.

reproches. Mais il faut examiner si ce n'est pas à nous, plutôt qu'au poète sacré, que ces reproches doivent être adressés, le temps ayant rendu obscurs ou inconnus pour nous les objets d'où ces comparaisons sont tirées; gardons-nous donc de blâmer témérairement ce que nous connaissons d'une manière si imparfaite.

Ces trois espèces de comparaisons, que, seulement pour plus de clarté, nous avons cru devoir diviser suivant le but principal qu'elles ont en vue, ne diffèrent point tellement entre elles, qu'elles ne puissent exister ensemble, et se mêler de diverses manières. Peut-être même que de toutes les comparaisons, la plus parfaite serait celle qui réunirait le mérite de ces trois espèces : qui, tout à la fois, éclaircirait le sujet, lui donnerait de la grandeur, et enfin l'embellirait autant par la diversité de l'image même, que par la ressemblance et la variété des accessoires; qui, en un mot, à la clarté et à l'élévation joindrait la beauté et l'agrément. Il serait difficile d'en trouver un modèle plus achevé que ce passage de Job (1), où, accusant ses amis de perfidie, parce qu'ils lui refusent dans son malheur, et lorsqu'il les réclame, les consolations de la pitié et de la tendresse, qu'ils lui avaient offertes avec faste dans sa prospérité, et lorsqu'elles lui étaient inutiles, il les compare à ces torrens qui, accrus et enflés par les pluies de l'hiver, semblent promettre une abondance d'eau intarissable, et qui, aux premières chaleurs de l'été, se dessèchent soudain, et laissent sans secours le voyageur errant et consumé par la soif dans les déserts de l'Arabie.

(1) Job. VI, 15-20.

Jusqu'ici nous nous sommes occupés de la comparaison en général, du but qu'elle se propose, de ce qui en fait la matière. Il nous reste à indiquer en peu de mots la manière et la forme particulière dont les Hébreux l'embellissent le plus souvent.

Les poètes hébreux, entre tous les autres, font de cette figure l'usage le plus fréquent; mais la briéveté en compense chez eux l'abondance. Presque toujours la similitude roule sur quelque circonstance particulière qu'ils exposent avec simplicité, n'ajoutant que bien rarement les autres accessoires qui sont étrangers à leur dessein. Aussi peut-on regarder à peu près comme unique l'exemple suivant, dans lequel, à la circonstance essentielle vient se joindre un développement étendu d'accessoires et de détails éloignés.

« Ils seront comme le chaume des toits,
» Qui se déssèche avant de fleurir ;
» Qui ne remplit point la main du moissonneur,
» Ni le sein de celui qui ramasse les gerbes.
» Les passans ne disent point, en le voyant :
» Que la bénédiction * du Seigneur soit avec vous ;
» Nous vous bénissons au nom du Seigneur. (*a*) »

Ordinairement, comme nous l'avons déjà dit, les Hébreux suivent à cet égard un usage tout

---

TEXTE ET NOTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Erunt sicut herba tectorum,*
Quæ priusquàm efflorescet exaruit;
Quâ non implet manum suam messor,
Neque sinum suum qui manipulos colligit.
Nec dicunt transeuntes :
Benedictio Jehovæ vobis adsit;
Benedicimus vobis in nomine Jehovæ.
Ps. CXXVIII, 6. — Voy. aussi le Ps. CXXXII, 2.

* Sorte de formule consacrée pour de semblables occasions. Voyez Ruth, II, 4.

différent. Quelquefois c'est dans un seul mot, le plus souvent dans une courte phrase, que la comparaison entière est renfermée. Cette pratique tire son origine de la nature du style sentencieux qui domine dans la Poésie hébraïque, et dont le propre, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, est de resserrer l'abondance du discours, de le rendre concis, vif et pressé. Partout où les autres poètes sont abondans, étendus, féconds, les poètes hébreux sont, de préférence, courts, serrés, rapides, ne laissant pas le discours s'épancher d'un cours égal, mais le lançant, pour ainsi dire, à coups redoublés. Aussi donnent-ils à leurs comparaisons un tour particulier, qui consiste, non à en choisir une, et à en développer, avec abondance, toutes les circonstances; mais à accumuler plusieurs images, ou parallèles, ou rapprochées, et à les énoncer, chacune séparément, avec autant de brièveté que de simplicité. Moïse compare le pouvoir céleste du cantique qu'il adresse à son peuple par l'ordre de Dieu, aux pluies qui arrosent l'herbe. Cette idée, qu'un poète grec ou latin aurait renfermée dans une seule comparaison, en la développant peut-être avec une certaine étendue, et en la relevant par des couleurs variées, Moïse la coupe et la divise en quatre membres, qui se répondent deux à deux.

« Ma doctrine s'épanchera comme la pluie;
» Mes discours couleront comme la rosée :
» Comme les pluies déliées sur l'herbe,
» Comme des gouttes pressées sur le gazon. (*a*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Destillabit, ut pluvia, doctrina mea;*
Fluet, ut ros, mea oratio:
Ut imbres tenuissimi in herbas;
Ut densæ guttulæ in gramina. Deuter. XXXII, 2.

Le Psalmiste donne la même forme à la comparaison suivante :

« Faites, ô mon Dieu, qu'ils soient comme le chaume
» qui fuit en tournoyant,
» Comme la paille que le vent a saisie.
» De même que le feu consume la forêt,
» Et que la flamme embrase les montagnes,
» De même, Seigneur, que votre tempête les poursuive,
» Que vos tourbillons les chassent tremblans et
» consternés. (*a*) »

Telle est la forme de comparaison la plus usitée chez les Hébreux; mais ce n'est point cependant la seule. Dans quelques occasions, ils donnent à cette figure plus de développement; mais alors ils apportent le même soin à la disposition régulière de la période, répétant, non l'image, mais les accessoires, qu'ils placent deux à deux dans des membres parallèles. C'est ce qu'a fait Moïse, dans la comparaison qui suit immédiatement celle que nous avons rapportée un peu plus haut, et où il fait un beau rapprochement de la sollicitude et de l'amour paternel du Seigneur pour son peuple, avec la tendresse de l'aigle envers ses petits.

TEXTE ET NOTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Fac, Deus mî, ut sint instar glumæ rotatæ,*
Instar stipulæ correptæ vento.
Ut saltum comburit ignis,
Ut montes incendit flamma,
Sic tu illos tuâ tempestate persequere,
Tuoque turbine consternatos age.

Ps. LXXXII, 14. Il existe entre les deux distiques qui composent ce passage, une telle liaison et une telle affinité, qu'on pourrait dire que ce n'est qu'une comparaison seule et unique, si la tournure sentencieuse du verset ne séparaît les deux images, et ne les disposait dans un autre ordre et dans une autre forme. C'était sur des lieux élevés que les aires étaient placées, afin qu'en agitant le grain, après qu'il avait été battu, le vent emportât la paille, qui était ensuite jetée au feu. (Isaïe, V, 24; S. Matthieu, III, 12.)

« C'est ainsi que l'aigle anime au vol sa nichée,
» S'agite au-dessus de ses jeunes aiglons,
» Déploie ses ailes, soutient ses petits,
» Et les porte lui-même sur son dos. (*a*) »

C'est ce que Job a pratiqué encore avec une extrême élégance dans la comparaison du torrent, dont nous avons déjà parlé, et que, par ce motif, nous allons rapporter en entier ici, pour terminer cet article :

« Mes frères ont été perfides envers moi, comme le
» torrent ;
» Ils ont passé en un instant comme l'onde des torrens
» Qui se précipitent avec fracas du milieu des glaces,
» Et dans le lit desquels vient se cacher la neige fondue.
» Mais aussitôt qu'ils ressentent les ardeurs de l'été,
» ils périssent ;
» Au retour de la chaleur, ils disparaissent de leur lit.
» Les caravanes se détournent de leur route ;
» Elles montent dans le désert, et y trouvent la mort.
» Les caravanes de Théman tournent leurs regards
» vers eux ;
» Les caravanes de Saba placent en eux leurs espé-
» rances :
» Bientôt elles ont à rougir de leur confiance ;
» Elles y arrivent, et soudain elles sont couvertes de
» confusion. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ut Aquila excitat identidem nidum suum,*
Super pullos suos sese motitat,
Expandit pennas, assumit eos,
Gestat eos super alam suam. Deuter. XXXII, 11.

(*b*) *Fratres mei perfidè egerunt sicut torrens;*
Ut decursus torrentium illicò transierunt,
Qui turbidi ruunt à glacie,
In quos resoluta absconditur nix:
Quo tempore æstu afficiuntur, pereunt;
Cùm calescit, exscinduntur è loco suo.
Declinant catervæ de viâ suâ;
Ascendunt in deserta, et intereunt:
Respectant eos catervæ Themææ;
Turmæ Sabææ spem in eos intendunt:
Pudet illas fiduciæ suæ;
Perveniunt illuc, et erubescunt. Job VI, 15-20.

LEÇON TREIZIÈME.

De la Prosopopée.

SOMMAIRE. La Prosopopée peut être de deux sortes. Exemples : prosopopée de la mère de Sisara, dans le cantique de Débora ; chant de triomphe des Israélites, dans Isaïe.

Des diverses figures dont nous nous sommes proposé de parler, comme renfermées dans l'idée du style parabolique, la prosopopée est maintenant la seule qu'il nous reste à examiner. Il en est de deux espèces. Dans l'une, on personnifie des êtres d'imagination, ou privés de raison et de sentiment ; dans l'autre, on attribue à un personnage réel, un discours vraisemblable et qui ait de la convenance. La première est une sorte de métaphore ; mais de toutes la plus audacieuse et la plus accompagnée de dangers. Placée à propos, et employée avec habileté, elle produit le plus grand effet : nulle part elle n'en produit davantage que chez les poètes hébreux, quoique en aucune langue on n'en ait jamais fait un usage si fréquent et si hardi.

Et d'abord, pour ce qui concerne les personnages d'imagination, de même que tous les autres écrivains ils personnifient une idée abstraite et générale, et la mettent en scène, lui attribuant l'action et la parole. Sous ce rapport, ils égalent en élégance et en beauté les auteurs les plus polis, comme ils surpassent les plus nobles en sublimité. Où trouverait-on, en effet, plus de convenance et de grâce, plus de gran-

deur et d'élévation, que dans cette prosopopée de la Sagesse, si souvent employée par Salomon, qui la peint non-seulement comme la régulatrice de la vie humaine, l'inventrice des arts, la source des honneurs, des richesses et du véritable bonheur; mais encore comme éternelle, immortelle, nourrie dans le sein du Très-Haut, et confidente de ses desseins?

« Lorsque le Seigneur décorait les cieux, j'étais
» présente;
» Lorsqu'il traçait un cercle sur la face de l'abîme;
» Que dans les régions supérieures il affermissait les
» airs;
» Qu'il consolidait les sources de l'abîme;
» Lorsqu'il intimait son décret à la mer,
» Défendant aux flots de franchir la limite qu'il leur
» prescrivait;
» Lorsqu'il posait les fondemens de la terre;
» Fille du Très-Haut, j'étais avec lui,
» Et je faisais ses délices journalières.
» Sans cesse, je me jouais en sa présence;
» Je me jouais au sein de l'univers:
» Tous mes plaisirs sont d'être au milieu des enfans
» des hommes. (*a*) »

Quoi de plus beau que cette prosopopée des attributs divins, qui nous est fournie par le

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Cùm Jehova cœlos ornaret, ego adfui;*
Cùm super faciem abyssi circulum describeret,
Cùm supernè firmaret æthera,
Cùm stabiliret abyssi fontes,
Cùm mari decretum suum ederet
Ne aquæ transirent præscriptum limitem,
Cùm designaret telluris fundamenta:
Tùm aderam illi alumna,
Et eram quotidianæ deliciæ;
Coram illo ludebam jugiter;
Ludebam in orbe terrarum ejus:
Et deliciæ meæ cum filiis hominum.
Prov. VIII, 27.

Psalmiste ; figure remplie de justesse, d'élégance et d'éclat, si, nous arrêtant au sujet propre et le plus apparent du psaume, nous l'entendons du rétablissement du peuple Juif après la captivité de Babylone ; mais qui acquiert une grandeur et une élévation surnaturelle, qui se couvre d'une ombre auguste et mystérieuse, si nous la rapportons au sens plus divin, clairement rappelé sous ce symbole !

« La miséricorde et la vérité se sont rencontrées :
» La justice et la paix s'embrassent à l'envi. (*a*) »

On trouve encore dans les livres saints beaucoup de ces créations sublimes, et qui doivent la singulière énergie qui les distingue, à la hardiesse même de la fiction qu'elles présentent. Telle est, dans Habacuc (1), la prosopopée de la Peste, marchant devant le Seigneur au jour de ses vengeances ; dans Job (2), celle de la Mort et de la Destruction, qui affirment que le nom seul de la sagesse a frappé leurs oreilles ; dans Isaïe (3) enfin, pour ne pas accumuler les exemples, cette horrible peinture de l'Enfer élargissant ses gouffres dévorans, et ouvrant l'immensité de sa gueule insatiable.

Il y a encore dans cette même espèce de prosopopée une autre classe de personnages, remarquable sans doute par sa beauté propre, mais qu'autorise et que rend en quelque sorte d'un usage familier, un idiotisme très-connu de la langue hébraïque, qui semble avoir donné

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Misericordia et veritas sibi invicem occurrunt ;*
Justitia et pax se mutuò osculantur.
Ps. LXXXIV, 11.

(1) Habac. III, 5.—(2) Job. XXVIII, 22.—(3) Is. V, 14.

naissance à cette figure. C'est lorsque le sujet, l'accident, l'effet, un des accessoires d'une chose ou d'un lieu, est appelé le fils de cette même chose. De là, dans les compositions des poètes hébreux, ces peuples, ces contrées si souvent amenées sur la scène, sous les traits et le nom de femmes.

« Elle descend, elle s'assied dans la poussière, » *cette vierge molle et délicate*, la dominatrice » des nations, *la fille de Babylone.* (*a*) »

« *La vierge, fille de Sion*, pleure, assise seule sur
» la terre ;
» Les larmes inondent ses joues pendant la nuit ;
» Elle lève des mains suppliantes, et ne trouve point
» de consolateurs. (*b*) »

Si nous ne faisions attention à cet usage, peut-être trouverions-nous de la dureté dans ces expressions, *les fils de l'arc* (1), *les fils du carquois* (2), employées pour désigner les flèches ; de même que dans cette noble figure de Job, qui, voulant peindre le genre de mort le plus cruel, l'appelle *le fils aîné de la mort.* (3)

Le style parabolique personnifie les êtres inanimés, avec non moins de succès que les idées abstraites. Les poètes sacrés, transportés d'une juste indignation contre le peuple ingrat que Dieu s'était choisi, « prennent à témoin le

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Descendit, sedetque in pulvere mollis illa et delicata virgo, illa gentium domina, filia Babylonis.*
Is. XLVII, 1.

(*b*) *Luget, sedetque sola humi, virgo Sionis filia,*
Flet nocte semper inquies, semper genis madentibus ;
Manusque tendit supplices, nec invenit solatia.
Lament. I, 1.

(1) Job. XLI, 19. (2) Lam. III, 13. (3) Job. XVIII, 13.

» ciel et la terre, imposent silence à la nature » entière ; plaident la cause du Très-Haut de» vant les montagnes, et font entendre leur » voix aux collines. (*a*) » Tout reçoit d'eux la vie, une ame, des passions.

« Que les cieux se réjouissent, et que la terre soit
» transportée de joie ;
» Qu'ils annoncent, au milieu des nations, le règne
» du Seigneur.
» Que la mer frémisse avec tout ce qu'elle renferme
» dans son sein,
» Et l'univers, avec tous ses habitans.
» Que les fleuves battent des mains ;
» Que les monts éclatent à l'envi en cantiques de joie,
» A l'aspect du Seigneur ; car il arrive,
» Il vient pour juger la terre. (*b*) »

Autre exemple :

« Les eaux vous ont vu, Seigneur :
» Les eaux vous ont vu, et elles ont été saisies de
» douleur :
» L'abîme a fait entendre sa voix,
» Et il a élevé ses mains en haut. (*c*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Cœlos ac terram obtestantur, totique rerum naturæ silentium indicunt.* (Deuter. XXXII, 1; Is. I. 2); *apud montes causam orant, et audiunt colles eorum vocem.* (Mich. VI, 1.)

(*b*) *Lætentur cœli, et exultet terra,*
Et edicant per gentes, Jehova regnat.
Fremitum edat mare, et quod eo continetur,
Orbis, et ejus incolæ;
Palmas suas complodant fluvii,
Certatìm montes in cantum prorumpant:
Coram Jehovâ, nam advenit,
Nam advenit judicatum terram.
I. Paralip. XVI, 31. Ps. XCVII. 7; XCV, 13.

(*c*) *Viderunt te aquæ, o Deus;*
Viderunt te aquæ, dolore correptæ sunt:
Vocem suam edidit abyssus;
Manus suas sublimè extulit.
Ps. LXXVI, 17; Habac. III, 10

Job dit encore admirablement :

« Ordonneras-tu aux éclairs de partir, et s'élance-
» ront-ils à ta voix,
» Et te diront-ils : Nous voici prêts (*a*) ? »

Ils montrent encore une audace heureuse, quoique suivie de plus de périls, à l'égard des objets placés hors de la classe des êtres physiques ; car nous accordons plus facilement à ces derniers une sorte de vie et de sentiment. Entre un grand nombre d'exemples de ce genre, Jérémie nous en fournit un admirable dans le dialogue suivant :

« O glaive du Seigneur, jusques à quand ne te repo-
» seras-tu point ?
» Rentre dans le fourreau ; arrête-toi, et reste en
» silence.
» — Comment se reposerait-il, lorsque le Seigneur
» lui a intimé ses ordres ?
» Lorsqu'il lui a donné rendez-vous à Ascalon, sur le
» rivage de la mer (*b*) ? »

L'autre espèce de prosopopée consiste à mettre dans la bouche d'un personnage réel un discours convenable. Comme la première espèce est très-propre à embellir le sujet, et à exciter l'admiration par la nouveauté, la variété et la hardiesse qui l'accompagnent ; de même celle-ci, par l'apparence de vérité qu'elle présente, a beaucoup de clarté, de force et d'effet.

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Nùm ire jubebis fulgura, et ibunt ;*
Et dicent tibi, en præstò sumus ?
Job. XXXVIII, 35.

(*b*) *Eheu ! o ensis Jehovæ, quousquè non quiesces ?*
Recipe te in vaginam, subsiste, et sile.
Quomodò quiesceret, cùm Jehova ei mandata dederit ?
Ad Ascalonem et ad oram maritimam, illuc ei condixit. Jerem. XLVII, 6.

Nous passerions les bornes de notre sujet, si nous entreprenions de rappeler ici tout ce que les poètes sacrés ont de remarquable en ce genre; ces créations de personnages, multipliées, élégantes, naturelles, vives, inattendues, rapides; la force, la noblesse, l'énergie dont ils savent les animer; surtout ces discours qu'ils prêtent à la Divinité elle-même, et qui sont dignes d'une aussi haute majesté; ce langage, si bien approprié aux personnages, la vraisemblance de leurs fictions, la vérité de l'imitation, et la fidélité des peintures. Qu'il nous suffise donc de rapporter un seul exemple de cette dernière espèce, qui, par sa perfection, l'emporte sur tous les autres. C'est le tableau de l'attente inquiète de la mère de Sisara, tiré du noble cantique de Débora.

D'abord ses gestes et ses paroles expriment, avec la dernière vérité, la sollicitude maternelle, et l'état d'une ame balancée entre l'espérance et la crainte.

« La mère de Sisara a regardé de la fenêtre,
» Et s'est écriée, à travers les barreaux :
» Pourquoi son char a-t-il honte de paraître?
» Pourquoi la marche de ses coursiers est-elle si
» lente (*a*) ? »

Bientôt impatiente de tout retard, elle va au-devant des consolations de ses compagnes, son cœur s'enfle; elle s'abandonne soudain à la légèreté et aux jactances naturelles à son sexe,

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Per fenestram prospexit, et clamavit,*
Mater Sisaræ, per cancellos :
Cur pudet currum ejus venire?
Cur morantur quadrigarum ejus incessus?
Jud. V, 28.

incapable de maîtriser son espoir, enivrée des douceurs de la fortune. (1)

« Les plus distinguées, les plus sages de ses femmes
» lui répondent à l'envi,
» Ou plutôt elle s'adresse ces mots à elle-même :
» Mais quoi ! déjà n'ont-ils pas atteint leur proie ?
» Déja ne se partagent-ils pas le butin (*a*) ? »

Observons combien chaque pensée, chaque expression a de convenance avec le personnage auquel elle est attribuée. Elle se retrace, non le carnage des ennemis, le nombre des captifs, ou le courage et les exploits du vainqueur, mais plutôt ce qui peut séduire le cœur léger d'une femme vaine *qu'enflamme l'ardeur des dépouilles et du butin*, les esclaves, l'or, les riches étoffes. Non contente de rappeler ces objets, elle les dénombre, elle en amplifie et en répète l'énumération. Elle semble déjà manier ces brillantes dépouilles, tant elle se plaît, tant elle s'arrête à en contempler les diverses parties !

« Mais n'ont-ils pas déjà atteint leur proie ? Déjà ne
» se partagent-ils pas le butin ?
» Oui ! déjà une captive..... Que dis-je ?..... deux
» captives pour chacun d'eux !
» Le butin de Sisara brille de mille couleurs ;
» Il brille de mille couleurs ; il est enrichi de broderies !
» Eclatant de diverses couleurs, enrichi de broderies
» des deux côtés, il servira de parure à nos têtes (*b*) ! »

---

(1) *Quidlibet impotens*
Sperare, fortunâque dulci
Ebria. Hor. I, Od. XXXVII, 10.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Sapientes primariæ ejus fœminæ certatìm ei respondent :*
Imò ipsa sibi suos sermones illicò reddit :
Annon jàm assequentur, divident prædam ?
Jud. V, 29, 30.

(*b*) *Annon jàm assequentur, divident prædam ?*

A tant de beautés viennent se réunir encore, pour y mettre le comble, une régularité admirable dans la construction poétique de la période; la force, l'éclat, la justesse des expressions; une extrême élégance dans les répétitions, et au milieu de la redondance qui en est la suite, la plus grande concision; enfin, la ruine cruelle de ces brillantes espérances, qui n'est que tacitement insinuée, par cette apostrophe subite et inattendue :

« Ainsi, Seigneur, puissent périr tous vos ennemis (*a*) ! »

mais qu'exprime bien mieux et bien plus énergiquement ce silence même, que ne sauraient le faire les couleurs les plus vives, et les plus riches ornemens.

Si l'on veut se faire une idée de l'effet, du prix et de l'éclat singulier que la prosopopée répand sur l'ode hébraïque, qu'on ouvre les prophéties d'Isaïe, le plus divin des poètes; et l'on y trouvera réunis, dans une composition de peu d'étendue, des modèles de toutes les espèces de prosopopées et de tous les genres de sublime. Nous nous ferons un plaisir d'indiquer, dans une explication courte, les beautés principales de ce passage.

Le Prophète, après avoir prédit aux Juifs leur délivrance de la dure captivité qu'ils auront à souffrir à Babylone, et leur retour dans leur patrie, nous les représente aussitôt après,

---

Ancillam, imò duas unicuique ancillas?
Prædam versicolorem Sisaræ?
Prædam versicolorem, acupictam;
Coloratam, utrinque acupictam, collo exuvium?
Jud. V. 30.

(*a*) *Sic pereant omnes inimici tui, o Jehova!* Ibid. 31.

chantant sur la mort du roi de cette capitale, un hymne triomphal, semé des images les plus brillantes, et formé d'un enchaînement continu des plus belles prosopopées. Le poème s'ouvre par une exclamation soudaine des Juifs, où se peignent leur joie et leur étonnement d'une révolution si inespérée, et de la chute du tyran; la terre elle-même, avec ses habitans, en triomphe; les sapins et les cèdres du Liban, qui, dans le style parabolique, figurent souvent les rois et les chefs des nations, en sont transportés de joie, et insultent par des reproches outrageans, à la puissance abattue d'un barbare ennemi.

« La terre entière se repose, et est tranquille; de toutes
» parts des chants se font entendre.
» Les sapins, les cèdres mêmes du Liban se réjouissent
» de ton malheur.
» Depuis que tu es couché sur la terre, disent-ils, nul
» ne monte vers nous pour nous ravager. (*a*) »

A ces traits succède cette prosopopée si hardie de l'enfer, ou des régions inférieures de la terre. Il réveille ses habitans, les mânes des princes, les ombres des monarques; à l'instant tous se lèvent de leurs trônes, et s'avancent à la rencontre du roi de Babylone. Ils l'accablent d'insultes, de moqueries, et cherchent, dans son infortune, une consolation à leur propre malheur.

« Comme nous, tu as donc perdu ta vigueur! Tu es
» donc devenu semblable à nous!

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quiescit, tranquilla est tota tellus; erumpunt in cantum:*
Etiam abietes lætantur propter te, cedri Libani;
Ex quo jacuisti, non ascendit in nos vastator.
Is. XIV, 7, 8.

» Jusqu'aux enfers a donc été abaissé ton orgueil, le bruit de tes harpes !
» Le ver forme donc aussi ta couche, et le vermisseau
» ton vêtement (*a*) ! »

Les Juifs prennent la parole une seconde fois; et, par une exclamation qui imite les complaintes usitées aux funérailles, dont ce poème, dans sa disposition générale, suit la forme, ils amplifient merveilleusement la grandeur de la chute de leur ennemi :

« Comment es-tu tombé des cieux, astre du matin, fils de l'aurore ?
» Comment as-tu été précipité sur la terre, toi qui
» subjuguas les nations (*b*) ? »

Ils nous le représentent ensuite ouvrant la bouche, pour faire de sa puissance l'éloge le plus insensé ; ce qui fait admirablement ressortir toute l'atrocité de son désastre. Ce n'est point assez encore ; le génie du poète crée soudain de nouveaux personnages : il nous montre les passans qui rencontrent les restes abandonnés du roi de Babylone ; ils le considèrent plus attentivement ; ils le regardent de plus près, et peuvent à peine le reconnaître.

« Est-ce là ce héros qui fit trembler la terre, et ébranla
» les empires ?

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Tune etiam debilitatus es, ut nos? nostri similis factus es?*
Demissa est ad orcum superbia tua, strepitus cithararum tuarum?
Subter te sternitur vermis, et tegumentum tuum lumbricus? Is. XIV, 10, 11.

(*b*) *Quomodò decidisti de cœlo, o Lucifer, fili Auroræ!*
Deturbatus es in terram, qui subegisti gentes! Ibid. 12.

» Qui réduisit l'univers en solitude, et en renversa
» les cités (*a*) ? »

Ils lui imputent comme un opprobre, d'être justement privé, à cause de sa barbarie et de sa cruauté, des honneurs de la sépulture, qu'on accorde aux mortels les plus vils; ils chargent d'exécration son nom, sa famille et sa postérité. La scène est terminée par un discours plein de majesté, qui sort de la bouche de Dieu même, et dans lequel il menace le roi de Babylone, ses descendans et sa ville, d'une ruine éternelle; confirmant, par un serment solennel, l'immutabilité de ses conseils.

Quelles images! comme elles sont variées, multipliées, sublimes! Avec quelle force elles s'élèvent! Quelle richesse de figures, d'expressions, de pensées, accumulée en un seul passage! Nous entendons tour-à-tour les Juifs, les cèdres du Liban, les ombres des monarques, le roi de Babylone, ceux qui rencontrent son cadavre, enfin, le Seigneur lui-même : nous les voyons remplir chacun, comme dans un drame, le rôle qui leur convient; sous nos yeux se continue une action soutenue, ou plutôt se forme une chaîne variée d'actions différentes, mérite essentiel dans l'ode même la plus sublime, et dont ce poème d'Isaïe, l'un des plus beaux monumens que nous ait transmis l'antiquité, nous offre le plus parfait modèle. Les personnages y sont en grand nombre, sans que

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Hiccine vir ille, qui tremefecit terram, commovit regna?*
Qui orbem redegit in solitudinem, urbesque ejus diruit? Id. Ibid.

cependant il en résulte de confusion ; les fictions sont hardies, sans être forcées : partout respire un génie indépendant, sublime, et vraiment divin. Rien n'est oublié pour mettre le comble à la sublimité de cette composition achevée ; et, s'il faut dire notre sentiment avec franchise, la Poésie des Grecs et des Latins ne peut rien présenter qui l'égale, ou qui s'en rapproche.

LEÇON QUATORZIÈME,

Du genre sublime, et du sublime de diction.

SOMMAIRE. Comment le mot hébreu qui désigne la parabole, renferme aussi une idée du sublime. Sublime de diction et de pensées. Par quelles qualités propres la diction poétique des Hébreux a mérité un nom qui rappelle l'idée du sublime. Celui de la diction poétique naît de la vivacité des sentimens. Combien l'élocution poétique des Hébreux diffère de la prose : formes singulières de diction et de construction poétique.

APRÈS avoir exposé avec étendue dans les leçons précédentes, ce que le style figuré offre de plus remarquable, et de plus propre à peindre la manière et le caractère particulier de la Poésie hébraïque, nous allons, sans nous arrêter à ce qui peut-être commun tout à la fois et à la poésie et à la prose, passer sur-le-champ à l'examen du sublime des poètes sacrés. Déjà nous l'avons fait connaître, par cette suite nombreuse d'exemples que nous avons rapportés, à mesure que le sujet l'a demandé; mais c'est ici le lieu d'en parler avec plus de développement; car il forme le troisième caractère que nous avons assigné au style poétique des Hébreux. Cette qualité est renfermée dans la seconde acception de l'expression dont ils se servent, pour désigner le style parabolique, en ce qu'elle rappelle l'idée de *puissance*, d'*élévation*; et sou-

vent même, lorsqu'il s'agit de style, ce mot semble signifier principalement *ce qui excelle*, *ce qui est éminent, ce qui domine dans le discours.* Telle est sans aucun doute, la force de cette expression, dans ces passages des livres saints, où il est dit de quelqu'un, *qu'il élève sa parabole;* ce qui signifie qu'il profère quelque parole grande et élevée. Prenons pour exemple l'endroit même où cette locution est employée pour la première fois. Voici donc de quelle manière Balaam *élève sa parabole :*

« Balac m'a appelé du pays d'Aram;
» Le roi des Moabites, des montagnes d'Orient.
» Viens, m'a-t-il dit, maudis Israël;
» Viens, accable Israël d'imprécations.
» Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point
» maudit ?
» Comment accablerai-je d'imprécations celui que
» le Seigneur n'en a point accablé ?
» Je le regarderai du haut des rochers,
» Et je le contemplerai du sommet des collines.
» Voilà le peuple qui habitera à l'écart,
» Et qui ne prendra point rang parmi les nations!
» Qui a compté la poussière de Jacob,
» Ou seulement la quatrième partie d'Israël ?
» Que mon ame meure de la mort des justes,
» Et que ma fin soit semblable à la sienne (*a*) ! »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ex Aramæâ me arcessivit Balacus;*
Rex Moabitarum ex montibus Orientis:
Veni, execrare mihi Jacobum;
Et veni, detestare Israëlem.
Quomodò maledicam, cui non maledixit Deus?
Aut quomodò detestabor, quem non detestatus est Jehova?
Nam è vertice rupium eum aspiciam,
Et ex collibus eum contemplabor.
En populum, qui seorsùm habitabit,
Neque sese gentibus annumerabit!
Quis percensuit pulverem Jacobi?

Sous quel rapport ce discours du Prophète paraît-il mériter le nom de *parabole?* A la vérité, il est divisé en phrases parallèles, en membres pareils, exactement coupés à des intervalles égaux, et la traduction n'a point détruit ni même beaucoup altéré l'élégance de cette distribution. Ce genre de discours, ainsi que nous l'avons établi plus haut, était mis, à cause de cette construction des périodes, au nombre des proverbes et des sentences, appelées aussi en hébreu *paraboles*, quoiqu'il n'offre rien au fond de semblable aux sentences et aux proverbes. Mais si l'on veut considérer avec attention le passage cité, et ceux qui sont annoncés par la même formule, tous distingués, soit par une variété singulière dans les images et les figures, soit par une grande élévation de pensées et d'expressions, souvent même par la réunion de ces qualités, on se persuadera facilement qu'il faut entendre par-là quelque chose de plus important que le mérite de cette symétrie *sentencieuse.* Que si nous examinons ce passage sous un autre rapport, nous n'y trouverons rien de figuré, au moins dans le sens où nous entendons ici cette expression; c'est-à-dire dans l'acception de *parabole.* On n'y aperçoit en effet aucune allégorie soit simple, soit mystique; point d'images, point de comparaisons : on y remarque une seule métaphore en quatorze vers : d'où il suit qu'on ne peut attribuer à ce passage le titre de parabole, comme appartenant au genre parabolique proprement dit. Il ne nous reste donc plus d'autre parti que

---

Aut numerum vel quartæ partis Israëlis?
Moriatur anima mea morte justorum;
Et sit exitus meus illius instar! Num. XXIII, 7.

de supposer que cette dénomination désigne ces pensées vives, cet esprit élevé, cet éclat, cet enthousiasme dont toute la réponse du Prophète est animée. Par cet exemple, nous avons voulu faire connaître les motifs qui nous portent à croire que le mot hébreu, autant par sa force naturelle que par l'usage, renferme l'idée du sublime; et que le style poétique chez les Hébreux, atteste par son titre et sa dénomination même, de combien il l'emporte sur la Poésie des autres nations.

Nous prenons ici le mot de sublime dans son acception la plus étendue, et nous entendons non-seulement celui qui présente des idées grandes, relevées par la pompe des images et des expressions, mais encore cet effet puissant du discours, en quoi qu'il consiste, qui frappe et étonne l'ame, qui émeut les passions, qui rend l'image des objets avec force et clarté, se mettant peu en peine si le style est simple ou orné, recherché ou vulgaire. En cela, nous suivons les principes de Longin, auteur du plus grand poids en cette matière, tant par la profondeur de ses pensées que par la noblesse avec laquelle il sait les exprimer.

Le sublime réside ou dans l'élocution, ou dans les pensées. Presque toujours cependant il naît de la réunion de ces deux parties qui se prêtent un mutuel secours, et se communiquent un surcroît de force et de majesté; ce qui néanmoins n'empêche pas que nous ne puissions nous en occuper séparément. Examinons donc d'abord ce que l'élocution poétique des Hébreux, considérée soit en elle-même, soit par comparaison avec la prose, a de particulier, qui ait

pu lui mériter une dénomination empruntée de l'idée du sublime.

La Poésie, de quelque langue qu'elle fasse usage, a une élocution qui lui est propre, vive, pompeuse, harmonieuse, hyperbolique dans ses expressions, recherchée et soigneusement travaillée dans ses tours; enfin, qui par son ensemble et sa couleur, s'éloigne entièrement du style ordinaire, et quelquefois même force avec indignation les barrières dans lesquelles le langage vulgaire est retenu. La raison s'énonce avec calme, modération, douceur; elle dispose ses idées avec ordre, les rend avec netteté, les développe de la manière la plus distincte. Les passions, au contraire, ne s'occupent d'aucun de ces soins; les pensées affluent en tumulte dans l'ame émue, y luttent intérieurement; bientôt les plus animées s'élancent en désordre au dehors par le premier passage qui s'offre à elles. Elles ne vont point à la recherche mais se saisissent de ce qui est vif, éclatant, plein de feu; en un mot, la raison se sert du langage ordinaire, et les passions du langage poétique. L'ame, par quelque sentiment qu'elle soit émue, s'attache uniquement et avec force à ce qui produit cette émotion. Elle fait effort pour l'énoncer, et ce n'est point assez pour elle d'exprimer ce sentiment simplement et tel qu'il est; il faut encore qu'elle le peigne tel qu'elle l'éprouve; c'est-à-dire, avec éclat, douleur, transport, ou excès. Les passions, en effet, par l'impétuosité qui leur est naturelle, sont portées à l'exagération. Elles agrandissent et amplifient tout au fond de nos cœurs, et se plaisent à l'exprimer au dehors avec élévation, avec pompe, et avec force. Elles parviennent à ce

but, principalement par deux moyens : en parant le sujet d'images éclatantes, empruntées d'objets étrangers, et en introduisant dans l'élocution des tours nouveaux qui étonnent et qui sont du plus grand effet, par cette unique raison qu'ils imitent et figurent en quelque sorte l'état et la situation de l'ame elle-même. De là ces figures dont parlent tant les rhéteurs, qui ont attribué à l'art, ce qui plus que nulle autre chose est dû à la nature.

« La nature, dit Horace, nous façonne d'abord » intérieurement à toute sorte de sentimens, » suivant les divers états où nous place la for- » tune. Elle nous dispose au plaisir, ou nous » pousse à la colère, ou bien encore nous abat » sous le poids d'une affliction douloureuse. » La langue ensuite lui sert d'interprète pour » émettre au dehors les affections de l'ame. (1) »

Il est facile de s'assurer que ce qui arrive, par rapport à la Poésie en général, a lieu principalement à l'égard de celle des Hébreux. Et d'abord, nous avons déjà vu combien elle excelle dans l'emploi des métaphores et des comparaisons, et combien elle doit d'éclat, de pompe et d'élévation à ces figures. Quant à la diction, nous avons encore observé plus haut toute la noblesse et toute la beauté qu'elle tire du dialecte poétique dont elle fait un usage fréquent, ainsi que de la disposition savante des périodes ; disposition qui paraît évidemment avoir une connexion étroite avec la forme métrique, quoique celle-ci

---

(1) *Format enim natura priùs nos intùs ad omnem*
Fortunarum habitum ; juvat, aut impellit ad iram ;
Aut ad humum mœrore gravi deducit, et angit ;
Post effert animi motus interprete linguâ.
Ars poet. v. 108.

soit entièrement perdue pour nous depuis longtemps. Il ne nous reste donc plus qu'à examiner, s'il est encore dans l'élocution poétique des Hébreux quelque autre qualité particulière qui la distingue et la sépare de la prose.

On ne peut rien imaginer de plus simple et de plus dénué d'ornemens, que le discours ordinaire des Hébreux. Tout y est nu, uni, naturel et sans art; point de recherche ni de choix dans les expressions; aucun soin, pas même la pensée du travail dans la construction des périodes; l'ordre des mots est presque toujours constant et le même. Le verbe commence; vient ensuite le mot qui désigne l'agent; le reste suit. Chaque idée est exprimée dans une proposition particulière; les accessoires sont placés séparément, sans aucun mélange des diverses parties de la phrase; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'à l'aide d'une seule particule, toutes ces parties se lient les unes aux autres, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans désordre, sans interruption et sans confusion. Enfin, tel est l'ordre général qui se montre dans le discours; tel est l'enchaînement continu de toutes ses parties, qu'on y reconnaît facilement l'égalité d'ame de l'écrivain, et qu'il nous peint parfaitement le calme et la tranquillité dont elle jouit. Mais dans la Poésie de ce même peuple, il en est autrement : presque toujours sous quelques rapports, et quelquefois sous tous en même temps, on y voit un génie qui s'élance en liberté; qui n'a ni le loisir, ni la volonté de s'arrêter à des détails minutieux et vulgaires. Souvent il songe moins à exprimer et à embellir ses pensées par la parole, qu'à les découvrir, qu'à les mettre au jour, qu'à représenter sans voile à nos

yeux, les états divers, les mouvemens, les émotions subites, les transports rapides, et les innombrables révolutions auxquelles l'ame est en proie.

Si l'on désirait sur ce point une plus grande certitude, nous ne doutons point qu'on ne l'obtînt facilement, en tentant une épreuve que nous allons indiquer. Qu'on prenne le livre de Job; qu'on en lise d'abord le préambule historique; qu'on passe ensuite à la partie poétique, et qu'on étudie avec soin le premier discours de cet homme illustre. On avouera bientôt, en parvenant à cette partie, qu'on a cru entendre une autre langue, et qu'on a trouvé, entre les deux styles, plus de différence, que si, de la lecture de Tite-Live, on était passé à celle de Virgile, ou que si l'on avait quitté Hérodote ou Xénophon, pour Homère ou un chœur de Sophocle ou d'Eschyle. Cette remarque serait juste et fondée; car le discours indiqué offre l'imitation de la passion la plus violente, et les poètes n'ont jamais rien osé de plus véhément ni de plus animé. Aussi non-seulement on y remarque une force, une beauté, une sublimité admirable dans les pensées et les images; mais encore le caractère général de l'élocution est tel, les expressions sont si vives, les idées accumulées avec tant d'abondance, l'enchaînement des phrases est si fortement lié, la forme de la construction, toujours tellement pleine d'ame et de sentiment, que jamais la Poésie n'a rien enfanté de plus digne d'elle. La plupart de ces beautés sont si évidentes, qu'elles ne peuvent échapper au lecteur attentif; mais il en est quelques autres, et principalement celles qui dépendent de la forme même de la construction, dont l'effet est plus

difficile à reconnaître. Souvent même celles qui sont les plus frappantes, et que l'esprit peut apercevoir sans peine, sont en même temps celles dont le développement et l'explication offre le plus de difficulté : quand on les examine, elle se montrent clairement à la vue ; mais veut-on y porter la main, elles semblent s'évanouir. Comme elles ont cependant un rapport très-direct avec le point que nous traitons en ce moment, nous allons essayer de donner une idée de ces beautés particulières.

Et d'abord, que le lecteur remarque avec quelle violence éclate la douleur qui depuis long-temps fermentait dans le cœur de Job, et y était comprimée.

« Périsse le jour, je devais naître en lui ; »

(au lieu de, *dans lequel je devais naître ;*)

« Et la nuit (qui) dit : Un homme a été conçu. (*a*) »

Qu'il fasse attention à cette tournure irrégulière et interrompue du premier verset ; à la figure hardie que renferme le second, et à sa construction plus irrégulière encore. Qu'il pèse dans son esprit, si un tour aussi animé et aussi désordonné serait tolérable en prose, et même en poésie, à moins qu'il ne fût dicté et soutenu par la passion la plus forte. Il reconnaîtra cependant que le sens de cette période est très-clair, et même qu'il est d'une telle clarté, qu'en le développant on ne ferait qu'affaiblir et dénaturer l'expression des sentimens du personnage

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Pereat dies, nasciturus eram in eo ; (i. e. quo nasciturus eram.)*
Et nox (quæ) dixit, Conceptus est vir.
Job. III, 3.

qui parle. Par une rencontre fort heureuse, il nous est permis d'en faire l'épreuve. Il y a en effet dans Jérémie, un passage tellement semblable à celui que nous venons de citer, qu'il paraît en être copié. Ce sont les mêmes pensées, et presque les mêmes expressions. Mais Jérémie a suppléé les ellipses de la construction; il a adouci les tournures interrompues de Job; et enfin il a étendu ce court distique, en quatre de ces longs vers dont il use fréquemment :

» Maudit soit le jour où je suis né !
» Que le jour où ma mère m'enfanta soit au nombre
» des jours funestes !
» Maudit soit celui qui annonça ma naissance à mon
» père,
» Et qui en lui disant, Un enfant mâle vous est né,
» le combla de joie. (*a*) »

Il en résulte que l'imprécation de Jérémie offre plutôt le caractère de la douleur que celui de l'indignation. Elle est plus douce, plus touchante, plus plaintive, et principalement propre à exciter la pitié; sentiment que ce Prophète excelle à peindre, tandis que Job cherche moins à émouvoir la compassion qu'à imprimer la terreur.

Mais avançons; et sans nous arrêter à ce qui se fait assez remarquer de lui-même; à ces phrases pressées, presque sans aucune liaison entre elles, et qui s'échappent avec force et impétuosité d'une ame brûlante; sans rappeler ces ex-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Maledictus sit dies ille, in quo natus sum!*
Dies, quo peperit me mater mea, sit nefastus!
Maledictus sit vir ille, qui nuntiavit patri meo,
Dicens, Natus est tibi filius mas, magno eum
gaudio affecit. Jerem. XX, 14.

pressions grandes et magnifiques, que lance l'indignation avec une éloquence rapide; (et parmi ces expressions, il en est quatre, dans un nombre double de vers, qui paraissent exclusivement réservées à la poésie; deux du moins ne se rencontrent fréquemment que dans la partie poétique des livres saints, et les autres sont encore plus inusitées:) sans nous arrêter, disons-nous, à toutes ces particularités, pourquoi cette surabondance dans l'élocution, qui remplace tout à coup la briéveté excessive qu'on y remarquait auparavant?

« Cette nuit — qu'elle soit livrée aux ténèbres. (*a*) »

Ici nous retrouvons encore les caractères d'une passion violente et d'une ame troublée. Job avait dans l'esprit, d'énoncer sa pensée en cette forme : « Que cette nuit soit livrée aux » ténèbres. » Mais après avoir proféré les premiers mots, il se saisit tout à coup d'une tournure qui lui semble plus véhémente et plus animée. Nous croyons ne pouvoir mieux éclaircir ce passage, qu'en le rapprochant de ces vers d'Horace, dans lesquels une construction aussi irrégulière a échappé au poète indigné :

« Celui-là — ah! il te planta dans un jour » funeste........ (1)

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Nox illa — occupet illam caligo.* Job. III, 6.

(1) *Ille et — nefasto te posuit die,*
Quicunque primùm et sacrilegâ manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi —
Illum et parentis crediderim sui
Fregisse cervicem, et penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis; ille venena Colcha,
Et quidquid usquàm concipitur nefas,
Tractavit. Hor. II. Od. 13.

Il n'y a pas de doute que le poète n'ait commencé, comme s'il avait dû exprimer sa pensée en cette forme : « Celui-là avait percé le sein » de son père, et souillé sa demeure du sang de » son hôte; celui-là connaissait l'usage affreux » des poisons, qui te planta, arbre coupable.... » Mais bientôt la colère et l'indignation ont banni de son esprit l'ordre des mots et la construction de la phrase. Qu'un grammairien officieux, avec l'exactitude minutieuse particulière à cette profession, s'empresse de venir au secours du poète embarrassé dans sa marche, et qu'il rétablisse dans ce passage l'ordre naturel et la régularité, nous verrons s'évanouir sur-le-champ l'éclat de cet exorde plein de beauté, le feu et la véhémence dont il est animé se dissiper et s'éteindre à l'instant.

Mais revenons à Job ; il continue ainsi :

« Oui, la voilà ! que cette nuit ait la désolation en » partage (*a*) ! »

Le poète ne semble-t-il pas avoir devant les yeux l'image, la figure même de cette nuit, et nous l'indiquer du doigt ?

« L'entrée de mon sein (*b*), »

au lieu de *l'entrée du sein de ma mère* (1), est sans doute une ellipse facile à suppléer, mais que

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Eccè! nox ista sit desolata!* Job. III, 7.

(*b*) *Ostia ventris mei.* Ib. 10.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — Nous prions nos lecteurs d'excuser les formes insolites que peut présenter la traduction de plusieurs de ces passages. Nous avons été obligés, pour rendre sensible la pensee de M. Lowth, de traduire littéralement, et pour ainsi dire, mot à mot; sans cela, ses raisonnemens n'auraient plus eu de base, et se seraient détruits.

nul homme calme et maître de lui-même n'aurait voulu hasarder. Pour ne pas excéder les bornes, nous n'ajouterons qu'un autre passage qui se trouve vers la fin du même discours :

« Qui donnera la lumière à un infortuné,
» Et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume;
» Qui attendent avidement la mort, et il n'est point
» de mort pour eux;
» Qui l'arracheraient du sein de la terre, de préfé-
» rence aux trésors qui y sont cachés;
» Qui se livreraient aux plus vifs transports,
» Qui triompheraient de joie, s'ils trouvaient le
» tombeau ?
» A l'homme dont la voie est loin de la présence du
» Seigneur,
» Et à qui Dieu a fermé l'accès auprès de lui ?
» Car mes soupirs devancent toujours ma nourriture,
» Et mes rugissemens s'épanchent avec mon breu-
» vage. (*a*) »

La disposition de tout ce morceau est admirable. Arrêtons-nous un instant à en détailler les beautés. *Qui donnera la lumière à l'infortuné?* Ce sera Dieu, sans doute, et c'est l'Etre souverain que Job avait en vue; mais il ne s'est point aperçu que dans tout ce qui précède il n'en a fait aucune mention. Il semble parler des malheureux en général; mais par une conclusion

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quianam dabit ærumnoso lucem,*
Et vitam amaris animæ?
Qui avidè exspectant mortem, et nulla est;
Eamque effoderent præ thesauris abditis:
Qui lætarentur usque ad exsultationem,
Triumpharent gaudio si invenirent sepulcrum:
Viro, cujus via è conspectu Dei remota est,
Et cui aditum ad se præclusit Deus?
Nam cibum meum perpetuò præveniunt mea
suspiria,
Et pariter cum potu effunduntur rugitus mei.
Job. III, 20 — 24.

brusque et précipitée ; il s'applique à lui seul ce qu'il vient de dire : *Car mes soupirs devancent ma nourriture ;* d'où il résulte évidemment, que tout ce que Job a dit jusque-là doit s'entendre de lui en particulier. Du singulier il passe au pluriel, et revient au premier nombre, après cependant une phrase dans laquelle il amplifie, avec une force et une hardiesse merveilleuse, le désir ardent qu'il a de la mort. Il termine, en reprenant tout à coup, et en poursuivant sa première phrase, qu'il paraissait avoir achevée. De toutes ces observations, on peut conclure avec certitude, à ce qu'il nous semble, que la passion et le trouble de celui qui parle, ne se peignent pas moins vivement par le tour et la forme générale du discours, que par une heureuse hardiesse de pensées ou d'images, et par la pompe des expressions.

Ce que nous nous sommes efforcés de rendre sensible dans ce beau passage, a lieu, suivant nous, dans toute la Poésie des Hébreux, eu égard cependant à la nature différente des sujets ; c'est-à-dire, qu'elle fait usage d'un style dont le caractère vif et animé est naturellement propre à peindre les mouvemens de l'ame. De là vient qu'elle abonde en tournures que la prose de ce peuple n'osa jamais admettre, et qui quelquefois paraissent forcées, étranges, pour ne pas dire barbares ; mais dans lesquelles il est permis, et même juste, de soupçonner une force et une intention particulière, lors même que ces qualités se dérobent à nos regards. Il ne sera donc pas peut-être sans utilité, de tenter un essai sur d'autres passages du même genre, et de voir si nous ne pourrons pas en retirer quelques lumières nouvelles.

LEÇON QUINZIÈME.

Suite de la Leçon précédente.

SOMMAIRE. Caractère de l'élocution poétique, éclairci par des exemples pris du cantique de Moïse. Changement de personnes ; sa cause et son effet. Changement de temps ; son but manifeste. Nature particulière de la langue hébraïque en ce point. Futurs énoncés par des passés, et *vice versâ ;* explication de ce double usage : exemples. L'emploi fréquent de cette locution, signe certain du style poétique.

POUR faire ressortir davantage la sublimité du style poétique des Hébreux, en le rapprochant de la simplicité de leur prose, nous avons renvoyé le lecteur au livre de Job, où il a dû facilement apercevoir, entre le préambule historique et ce qui le suit immédiatement, une grande différence pour l'élocution, aussi-bien que pour le sujet. Mais si l'on nous oppose que cette comparaison manque de justesse, parce que la différence des sujets aurait toujours exigé une grande différence dans le style, lors même que ces passages auraient été écrits tous les deux également en prose ou en vers, nous proposerons une semblable épreuve sur quelque autre passage, où le même sujet soit traité tout à la fois, et en prose, et avec les ornemens de la Poésie. Le Deutéronome nous en fournira un exemple remarquable, dans lequel nous verrons Moïse remplir tour-à-tour les fonctions d'orateur et celles de poète. D'abord, dans un discours grave

et majestueux, il exhorte les Israélites à garder fidèlement le pacte d'alliance qu'ils viennent de contracter, en leur faisant espérer les récompenses les plus brillantes ; et il cherche à les détourner de l'enfreindre, par la menace des plus terribles châtimens. (1) Mais ensuite, afin que ces motifs fassent sur leurs esprits une impression plus profonde et y restent gravés à jamais, par l'ordre de Dieu même il revêt d'une Poésie toute divine ces pensées qu'il vient d'énoncer auparavant avec simplicité. (2) Ces passages nous offrent ce que les livres des Hébreux ont de plus véhément, de plus noble, de plus magnifique, en des genres différens. On peut y reconnaître combien leurs écrivains excellent en prose, ainsi qu'en poésie; mais en même temps, on y remarque toute la différence qui sépare ces deux genres, quant aux pensées, aux images, à la disposition du sujet, enfin quant au ton général et à la couleur du style. Si l'on veut donc connaître à fond le caractère propre et le génie particulier de leur élocution poétique, que l'on compare soigneusement ces morceaux, et que l'on fasse attention aux différences qui distinguent ce discours, majestueux sans doute, plein de véhémence et d'hyperboles, mais en même temps bien ordonné, abondant, développé, et dans sa véhémence même s'avançant d'un cours toujours égal, d'avec ces phrases poétiques, animées, pressées, qui jaillissent avec feu, enrichies de pensées nobles, d'expressions vives, de tournures neuves et variées ; effet de l'élan rapide avec lequel l'esprit

(1) Voyez les chap. XXVIII, XXXI du Deut.
(2) Deut. XXXII.

du poète s'élance d'un objet à l'autre, dans l'impuissance de se fixer à un seul et de s'arrêter dans la même situation. Mais ces différences sont telles, qu'un lecteur attentif les apercevra, et les sentira mieux par l'étude et la réflexion, que par des explications aussi difficiles à donner qu'à saisir. Cependant il y a une ou deux observations à faire sur ce beau cantique : elles sont relatives à une pratique très-ordinaire dans la Poésie hébraïque, et d'un effet très-puissant, mais dont la raison est souvent mal-aisée à découvrir, et exige un examen plus approfondi.

Une première remarque générale, et qui s'applique au poème dont nous venons de parler, c'est le changement subit et fréquent des personnes auxquelles le discours s'adresse ; car nous avons déjà traité assez au long des diverses sortes de personnages créés par les poètes hébreux, pour nous dispenser d'y revenir encore. Dès l'exorde du poème, Moïse célèbre la véracité de Dieu, et la fidélité qu'il montre religieusement dans tous ses desseins et dans tous ses actes ; de là il prend occasion de se déchaîner subitement contre la perfidie et les désordres d'un peuple ingrat, d'abord comme s'il était absent :

« La dépravation a corrompu le cœur de ses enfans,
» qui ont cessé de l'être. »

Et aussitôt c'est à ceux-ci en personne qu'il adresse la parole, en ces mots :

« O race perverse et dépravée !
» Est-ce là donc la reconnaissance que tu témoignes
» au Seigneur,
» Nation stupide et insensée ?

» N'est-il pas ton Père et ton Rédempteur ?
» N'est-ce pas lui qui t'a faite et qui t'a formée (*a*) ? »

Bientôt l'indignation du Prophète s'étant un peu calmée, il remonte vers le passé, et développe avec le plus grand éclat l'indulgence et la tendresse plus que paternelle dont Dieu n'a cessé de donner des preuves aux Israélites, depuis qu'il les a choisis pour son peuple. Mais ici encore, ce n'est plus à eux qu'il s'adresse. Il relève ensuite admirablement la stupidité et l'endurcissement de ce peuple, ou plutôt de cette brute aussi ingrate qu'impie; et remarquez avec quelle impétuosité éclate pour la seconde fois l'indignation du Prophète :

« Mais le bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé;
» Tu t'es engraissé, tu t'es accru, tu t'es revêtu
» d'embonpoint !
» Et il a abandonné le Dieu qui l'avait créé;
» Et il a méprisé celui qui avait été son rempart et
» son salut. (*b*) »

Ce discours qui, dans une courte phrase, s'adresse aux Israélites, et s'en détourne un instant après, est d'un effet admirable; ce mouvement est plein de chaleur et de véhémence;

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Corrupit illi filios, non jàm suos, ipsorum pravitas;*
Genus perversum et distortum!
Hoccine ergò Jehovæ rependetis,
Natio stulta atque insipiens?
Nonne ipse Pater est tuus et Redemptor tuus,
Ipse te fecit et formavit? Deut. XXXII, 5, 6.

(*b*) *At saginatus est Jeshurun, et recalcitravit;*
Saginatus fuisti, incrassatus, adipe obducto coopertus!
Et deseruit Deum Creatorem suum,
Et rupem salutis suæ vilipendit. Ibid. 15.

il pénètre l'ame, et peint parfaitement le courroux et l'indignation. A ce passage de Moïse, est digne d'être comparée, quoique moins vive, cette apostrophe ingénieuse par laquelle Virgile reproche à un traître son crime, et en même temps écarte du roi qui l'a condamné, l'inculpation d'une cruauté odieuse :

« Non loin de là, on voyait des chars rapides » déchirer les membres de Métius. Albain per» fide, tu devais rester fidèle à ta parole ! Les » entrailles du traître étaient emportées dans » la forêt, et les ronces dégouttaient de son » sang. (*a*) »

Nous pourrions aller plus loin, prendre encore dans ce même cantique un grand nombre d'exemples du même genre ; en emprunter ailleurs une infinité d'autres, aussi variés dans leur forme que dans leur effet ; mais ceux que nous avons cités suffisent pour démontrer que rien n'est plus propre que le procédé que nous venons de décrire, pour peindre les passions les plus violentes, et pour exprimer ces mouvemens soudains, ces variations rapides d'une ame qui, dans un instant, se porte et s'élance vers des objets différens. Une étude approfondie des poèmes hébreux, prouvera sans doute qu'ils abondent en traits de cette espèce, qui ne seraient admis ni dans la Poésie grecque, ni dans la Poésie latine, ni dans la nôtre ; et qu'il est beaucoup de ces traits dont la forme est en-

---

(*a*) *Haud procul indè citæ Metium in diversa quadrigæ*
Distulerant ; (at tu dictis, Albane, maneres !)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus,
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
Æneid. l. VIII, v. 642.

core plus embarrassée, et dont on a de la peine à saisir l'intention et la force, si on veut les examiner avec rigueur. Cependant, malgré la vérité de cette observation, gardons-nous de décider sur-le-champ, que ce qui ne se montre à nous qu'à travers la plus grande obscurité est absurde, sans effet, incapable d'embellir le style, de soutenir le génie du poète, et de former ce caractère particulier, toujours digne d'éloges, quelque éloigné qu'il soit de nos usages. Faisons attention au génie propre de la Poésie hébraïque : elle est libre, pleine de vie, de chaleur et d'audace. Les Orientaux regardent la Poésie comme un idiome à part, réservé aux passions, et pensent en conséquence, que si dans ce langage tout est exprimé avec ordre, et d'une manière naturelle, si tout y est scrupuleusement et péniblement asservi à des règles fixes, on se rend coupable d'une faute bien plus grossière, qu'en violant les lois de la grammaire.

Il y a une autre observation à faire au sujet de ce cantique, de même qu'à l'égard de toute la Poésie des Hébreux : c'est un emploi des temps et des verbes, contraire à l'usage ordinaire. En cela, les écrivains hébreux se proposent de rendre les objets plus frappans, et de donner plus de vivacité à leurs récits et à leurs descriptions. C'est ainsi qu'il n'y a rien de plus commun dans toutes les langues, et en prose comme en vers, que de se servir du présent, pour énoncer une action déjà faite, ou qui va se faire. Par-là, il semble que nous devenons les témoins de ce qu'exprime le discours : nous paraissons moins tourner nos regards vers le passé, ou les porter dans l'avenir, qu'avoir les

objets mêmes placés sous nos propres yeux. Mais à cet égard, la langue hébraïque a un usage qui lui est particulier. Chez les Hébreux, en effet, les verbes n'ont point de temps consacré à exprimer un *présent imparfait ;* c'est-à-dire, une action qui est au moment de s'effectuer; pour y suppléer, ils emploient le participe, ou bien le verbe substantif sous-entendu. Mais dans ces occasions, ces deux tournures sont peu usitées, et souvent on ne saurait s'en servir sans embarras. C'est donc à un autre moyen qu'ils ont recours, pour atteindre le même but : ils expriment un futur par le prétérit, ou plutôt par le parfait présent, comme si l'action dont il s'agit s'était déjà passée et avait eu son accomplissement. Par un procédé opposé, ils expriment un prétérit par un futur, comme si l'action déjà arrivée allait avoir lieu et était sur le point de s'effectuer. Un exemple fera connaître la nature et l'effet de la première construction, c'est-à-dire, de celle où un événement à venir est énoncé par un prétérit.

Moïse prévoyant, par l'inspiration céleste, que bientôt le peuple infidèle d'Israël, va, d'un commun accord, abandonner le culte du Seigneur, lui reproche ce crime comme s'il venait de s'en rendre coupable en sa présence et sous ses yeux.

« La dépravation, dit-il, a corrompu le cœur » de ses enfans, qui ont cessé de l'être. (*a*) »

Il parle comme s'il était témoin de leur impiété, et de ces sacrifices détestables qu'ils

---

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Corrupit illi filios, non jàm suos, ipsorum pravitas*. Vid. sup.

devaient offrir un jour, au mépris de cette Religion qu'il venait d'établir par l'ordre de Dieu même. Rien d'aussi puissant que cette anticipation, pour rendre les objets plus sensibles et plus frappans, et les mettre, pour ainsi dire, sous les yeux de l'auditeur. Aussi cette tournure est-elle très-souvent employée dans la Poésie prophétique. En cela, comme en tout le reste, Isaïe est admirable. Avec quelle clarté, il décrit la marche de Sennachérib s'avançant contre Jérusalem, ainsi que les divers campemens de son armée ! et ne peut-on pas dire qu'il a répandu, sur l'annonce d'événemens encore à venir, une telle lumière, qu'à peine un historien aurait pu l'égaler en racontant des faits déjà arrivés ?

« Il est venu à Aïathan ; il a passé par Migron ;
» Il a déposé ses bagages a Michmas :
» Ils ont franchi le passage, et se sont arrêtés à Géba ;
» Rama a tremblé ; Gabaath, où naquit Saül, a fui.
» Pousse des cris de douleur, ô fille de Gallim !
» Tourne tes regards vers Laïsa, infortunée Anathoth !
» Madména a déserté son pays ; ceux de Géba ont
» pris la fuite.
» Il faut qu'il s'arrête encore aujourd'hui à Noba.
» Il agitera sa main contre la montagne de la fille de
» Sion, contre la colline de Jérusalem. (*a*) »

C'est de la même manière que Joël annonce le fléau des sauterelles, qu'il décrit comme si déjà il avait fondu sur la Judée :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Venit Aïatham ; transiit per Migronem ;*
Michmasæ commisit impedimenta sua :
Superârunt transitum ; Geba illis mansio ;
Trepidavit Rama ; Gibea Sauli fugit ;
Ede ejulatum, o filia Gallimorum.
Attende Laïsam versus, o afflicta Anathotha !

« Ma terre natale a été envahie par une race
» Robuste et innombrable ;
» Elle a rendu ma vigne semblable à un désert,
» Et enlevé l'écorce de mon figuier.
» Elle l'a dépouillé et laissé nu ;
» Ses jeunes branches ont blanchi :
» Les champs ont été dévastés,
» Et la terre, plongée dans le deuil. (*a*) »

Le Prophète parle d'un événement à venir ; car cette même dévastation qu'il nous dépeint ici comme déjà arrivée, il en menacera son peuple un peu plus bas, sous d'autres images, comme prête à fondre sur lui, s'il ne se repent de ses désordres. L'usage de la langue hébraïque est donc, à cet égard, à peu près le même que celui des autres langues ; ce que celles-ci, pour plus grande clarté, expriment, quoiqu'encore dans l'avenir, par le présent imparfait, les Hébreux l'énoncent par le parfait présent ; et ce procédé n'est pas moins propre que l'autre à rendre l'idée, d'une manière claire.

Mais il est un autre point sur lequel ils paraissent s'éloigner beaucoup de l'usage suivi dans les autres langues ; c'est, lorsqu'ils expriment les événemens passés, par un futur, et cette construction présente une grande diffi-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

Migravit Madmena ; Gebimenses confugerunt,
Adhuc hodiè Nobæ ei subsistendum est ;
Agitabit manum in montem filiæ Sionis, collem
Hierosolymæ. Is. X. 28 — 32.

(*a*) *Nam invasit terram meam natio*
Robusta atque innumerabilis :
Vitem meam desolatam reddidit,
Et ficum meam decorticavit ;
Penitùs nudavit eam, et abjicit ;
Dealbati sunt ejus palmites.
Vastatus est ager, luxit terra. Joël, 1, 6, 7, 10.

culté. Si nous avons recours aux traducteurs, nous trouverons qu'ils la dissimulent au lieu de la résoudre, accommodant autant, qu'il est en leur pouvoir, les temps au sujet, et se réglant plutôt par le sens particulier qu'ils adoptent, que par les lois de la grammaire ou par des principes certains. Si nous consultons les grammairiens, nous ne serons pas plus heureux. Ceux-ci remarquent la difficulté, mais ils ne tentent pas de l'expliquer, sans vouloir cependant avouer leur ignorance; ils cherchent à nous faire illusion à l'aide d'un mot, ayant toujours à leurs ordres je ne sais quel *énallage*, ou changement de temps, pour ne pas rester sans réponse aux questions qu'on leur adresse, comme si ces changemens avaient lieu au hasard et sans cause ni motif, et comme si une telle supposition ne devait pas être regardée comme le comble de la déraison et de l'absurdité. Il n'est pas possible de douter que toutes ces locutions n'aient une propriété et un effet particulier. S'il en est beaucoup d'obscures et d'embarrassées, nous ne devons pas nous en étonner, lorsque nous rappelons à notre pensée la haute antiquité de la langue hébraïque. Peut-être pourrons-nous parvenir à répandre quelque lumière sur ces tournures, si nous examinons avec attention en quel état et dans quelle situation d'ame se trouvait l'écrivain au moment où il les employait, et sous quel aspect les objets se retraçaient à son esprit. Nous avons un exemple remarquable de cette construction, dans le même cantique de Moïse. Après avoir fait mention du décret par lequel le Seigneur choisit les Israélites pour son peuple particulier, il poursuit, en exposant avec quelle tendresse et

avec quelle affection il les a chéris depuis cet instant; comment il les a délivrés de l'esclavage de l'Egypte; comment dans le désert il les a nourris, conduits comme par la main, et portés, pour ainsi dire, dans son sein. Toutes ces circonstances, quoique déjà passées évidemment, sont énoncées par des futurs.

« Le Seigneur trouvera Israël dans le désert,
» Dans de vastes et effrayantes solitudes;
» Il l'environnera, il l'instruira;
» Il le gardera, comme la prunelle de son œil. (*a*) »

Ne peut-on pas expliquer cette construction, en disant que Moïse se suppose comme présent, lorsque Dieu séparaît son peuple des autres nations, et comme placé en un lieu élevé, pour observer quelles seraient les suites de ce choix? C'est ce qui semble avoir également lieu dans plusieurs autres passages des livres saints. Par exemple, nous retrouvons plus d'une fois ce tour dans un psaume historique, qui porte en titre le nom d'Asaph. Le poète sacré, après avoir exposé la perfidie et les crimes dont se sont rendus coupables les Israélites presqu'au sortir de la servitude d'Egypte, devance, dans son esprit, la clémence du Très-Haut, et les désordres si souvent renouvelés du peuple Juif, et il en

---

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Inveniet eum in terrâ desertâ,*
Et in vastâ ejulanti solitudine;
Circumdabit eum, edocebit eum;
Custodiet eum tanquàm pupillam oculi sui.
Deut. XXXII, 10.

Note du Traducteur. — La Vulgate n'a pas conservé cette tournure dans ce passage; mais elle a employé le parfait. Dans les exemples suivans, elle a rendu fidèlement les futurs que présente le texte.

parle comme si ces événemens étaient sur le point de s'effectuer.

« Cependant le Seigneur plein de miséricorde, leur
» pardonnera leur iniquité, et ne les exterminera
» point ;
» Souvent il suspendra sa colère,
» Et ne laissera point un libre cours à son indignation.
» Combien de fois ne l'irriteront-ils pas dans le
« désert,
» Et ne provoqueront-ils pas sa fureur dans la soli-
» tude (*a*) ! »

Un exemple très-élégant de cette construction nous est encore fourni par la disposition générale du psaume CIII[e]. L'écrivain sacré, célébrant la grandeur et la sagesse du Très-Haut manifestées dans l'ordre et la conservation de l'univers, parle au présent des œuvres du Créateur, de ses actes, de ses decrets, comme s'il avait été témoin, lorsque Dieu réglait toutes choses pour la première fois. Mais en exposant les suites de cet événement, les usages différens des êtres créés, ce qu'on appelle leurs causes finales, il emploie le futur, comme si dès lors il eût prévu les effets qui devaient en résulter dans l'avenir.

Quoique les exemples que nous avons rapportés, et beaucoup d'autres semblables, s'expliquent assez naturellement de cette manière, il reste cependant encore une foule de passages

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ille tamen misericors condonabit iniquitatem, nec perdet ;*
Sæpiùs avertet iram suam,
Neque excitabit omnem suam indignationem.
Quomodò jàm irritabunt eum in deserto,
Discruciabunt in solitudine !

Ps. LXXVII, 38 — 40.

qui ne sont pas susceptibles d'une interprétation pareille, et pour lesquels il faut moins considérer la situation et la disposition d'ame de celui qui parle, que la nature et le génie particulier de la langue elle-même. Les Hébreux, en effet, en employant le futur, semblent souvent avoir moins égard à celui qui parle, qu'à la chose dont il vient de parler. Ainsi toute action qui est liée à une autre action, ou qui en est la conséquence ; celle qui se suit elle-même, en se répétant et en se continuant ; celle qu'on fait et qu'on persiste à faire ; celle qui se fait souvent, assidument, avec ardeur : toutes ces sortes d'actions s'énoncent par le futur ; et c'est par ce motif que cette forme reçoit des grammairiens une dénomination qui indique la promptitude, la facilité et un événement très-prochain. Nous pourrions montrer plusieurs exemples de ce genre, dans les mêmes passages que nous avons rapportés pour un autre dessein : nous en trouverions dans l'élégante prosopopée de la mère de Sisara (1) ; dans l'allégorie de la vigne transplantée de l'Egypte (2) ; dans la comparaison prise de la tendresse et de la sollicitude paternelle de l'aigle (3), que nous a fournie le cantique de Moïse. Le lecteur attentif sentira la force de tous ces traits ; mais l'interprète le plus soigneux aura de la peine à les conserver.

Si ces observations sont vraies; si cette construction extraordinaire doit sa naissance à quelque émotion qu'éprouve celui qui parle, ou à quelque changement opéré dans son ame ; ou bien s'il faut chercher la cause du pouvoir et

(1) Jug. V, 29.
(2) Ps. LXXIX, 9, 12, 14.
(3) Deut. XXXII, 11.

de l'effet qui lui est propre, dans la nature de la chose elle-même, et dans le génie de la langue, il est presque impossible qu'elle ne se présente pas plus fréquemment dans l'élocution poétique que dans le langage ordinaire, par la raison qu'elle est infiniment convenable à la nature de la poésie; très-propre à peindre la mobilité, la variété, la véhémence; et qu'en même temps elle est presque totalement opposée à la nature paisible et calme de la prose, dont la marche est toujours égale et soutenue. Aussi celui qui aura fait une étude exacte de la Poésie hébraïque, qui se sera appliqué à connaître et à distinguer le style qui lui appartient en propre, ne trouvera peut-être rien qui, après la forme sentencieuse, la différencie mieux du langage commun que cette tournure. Car quoique cette locution ne soit pas tellement étrangère à la prose (1), qu'on ne pût y en rencontrer quelques exemples, cependant on doit regarder un emploi fréquent et libre de cette construction, comme un caractère certain de l'élocution poétique.

On se tromperait, si l'on pensait que ce petit nombre d'exemples soit suffisant pour démontrer et faire sentir combien ces tournures et d'autres semblables étaient propres à embellir la Poésie des Hébreux, et à lui conserver toute sa sublimité et tout son éclat. Ce n'est point le dessein que nous avons eu en les proposant. Nous avons voulu seulement faire remarquer

(1) NOTE DE M. LOWTH. — Jusqu'ici nous n'avons découvert des exemples de ce genre, qu'au liv. des Jug. ch. II, v. 1; et XXI, 21. — Ier. liv. des Rois, XXVII, 9 et 11. — IIe liv. des Rois, XII, 31. — IIIe liv. des Rois, XXI, 6. — Ier liv. des Paralip. XI, 8.

deux usages singuliers qui doivent frapper ceux qui s'engagent dans l'étude des livres saints, et qui, pour être appréciés, semblent demander quelque soin et quelque réflexion. Une explication complète des formes poétiques, un développement parfait de l'élocution réservée à la poésie, ne peuvent être renfermés dans un petit nombre de règles, ni transmis dans des Leçons; ils doivent être le fruit de l'étude, de l'exercice, et d'une certaine sagacité dans le jugement.

LEÇON SEIZIÈME.

Du Sublime de pensées.

SOMMAIRE. Sources du sublime : l'élévation de l'ame, son agitation. La première se fait remarquer dans la grandeur des idées, des accessoires et des images : exemples. Les poètes hébreux s'élèvent au plus haut sublime, lorsqu'ils figurent l'Etre suprême sous les traits de l'homme, et surtout quand les images qu'ils emploient s'éloignent le plus de la majesté divine : cause de cette singularité.

SI, faisant abstraction du mérite de l'élocution, nous nous bornons uniquement à considérer le sublime qui réside dans les pensées; (et certes, cette espèce de sublime, que nous avons appelée *de diction*, comme ayant avec celle-ci une liaison plus étroite, peut, en dernière analyse, être rapportée au sublime de pensées) : si, dis-je, nous nous bornons uniquement à considérer le sublime qui réside dans les pensées, nous reconnaîtrons qu'il prend sa source, ou dans une élévation naturelle de l'esprit et une heureuse hardiesse des conceptions, ou bien dans l'élan impétueux d'une ame agitée par les émotions les plus violentes. Ce sont là les sources que Longin assigne au sublime, et qu'il indique par une sorte de définition particulière. Nous adoptons cette double indication, nous admettons ces qualités dans les poètes sacrés, mais cependant sans rien enlever, d'une part, à l'inspiration de l'Esprit saint, et de l'autre, en laissant

au génie et au caractère de chacun des écrivains sacrés, toute la force qui leur est propre. En effet, leur ame n'est point tellement maîtrisée par l'influence divine, que ce que l'homme tient de la nature soit totalement détruit. Leurs facultés s'agrandissent, s'exaltent, loin de s'affaiblir et de s'éteindre; et quoique les écrits de Moïse, de David, et d'Isaïe, respirent partout quelque chose de si élevé, de si céleste, qu'ils paraissent évidemment dictés par l'esprit de Dieu, cependant nous y reconnaissons toujours Isaïe, David, et Moïse.

Le sublime qui naît de la première de ces causes, c'est-à-dire, d'une élévation hardie de l'ame, soit naturelle, soit inspirée de Dieu, se fait principalement remarquer en trois points: d'abord, dans des conceptions hautes et grandes; en second lieu, dans un choix d'accessoires qui, par leur pompe et leur majesté, communiquent aux descriptions beaucoup de noblesse et de vivacité; troisièmement enfin, dans l'éclat et la magnificence des images qui relèvent ces pensées et ces accessoires. Les poètes hébreux réunissent toutes ces qualités dans le degré le plus éminent. Pour ce qui concerne la grandeur des idées, on peut dire que non contens de laisser derrière eux tous les autres écrivains, ils s'élancent, même bien au-delà des bornes assignées au génie de l'homme. La grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, son immensité, la sagesse infinie de ses conseils et de ses opérations, voilà les sujets dont la Poésie des Hébreux s'occupe sans cesse, et toujours avec la dignité qui leur convient; voilà proprement où elle triomphe. Observons combien les poètes profanes restent au-dessous de semblables sujets;

combien ces génies sublimes, mais purement humains, sont inférieurs à une matière si noble; et nous serons forcés non-seulement d'avouer la sublimité singulière de la Poésie hébraïque, mais encore d'adorer sa divinité. Ce n'est pas seulement dans les idées dont s'occupe la Poésie sacrée, qu'éclate cette grandeur dont on ne peut méconnaître ni le pouvoir ni l'étendue, à quelque cause qu'on veuille l'attribuer : nous devons de plus admirer la manière dont elle présente ses idées à notre esprit, et dont elle orne ses descriptions; soit que nous considérions les accessoires dont elle fait choix, et qui mettent le comble à la grandeur du sujet; soit que nous nous arrêtions à celle des images dont elle revêt les objets les plus étrangers à nos sens, sachant leur conserver toute leur divinité, quoiqu'elle nous les retrace sous des formes terrestres. Ayant déjà fait connaître le sublime des poètes sacrés, par un grand nombre d'exemples de différens genres, nous croyons qu'il suffira d'en ajouter ici quelques autres qui soient propres à éclaircir ce que nous venons d'avancer. Nous choisirons ceux qui nous peignent la majesté de Dieu.

Et d'abord, avec quelle magnificence nous est représentée la puissance que le Dieu créateur a déployée dans la formation de l'univers! Ici nous nous reprocherions d'omettre ce passage si souvent cité de l'historien sacré, dans lequel la grandeur de l'idée, quoique au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus grand, reçoit un nouveau lustre de la brieveté et de la simplicité de l'expression :

» Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière fut. (*a*)»

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Dixit Deus : Esto lux; et fuit lux.* Gen. I, 3.

Autant on ajoutera aux expressions, autant on retranchera du sublime de cette phrase. Cette puissance du Très-Haut, dont l'écrivain ne parle pas ouvertement, l'esprit la conclut sur-le-champ, et bien mieux, de son effet; d'autant plus frappé de la grandeur de la chose, qu'il semble en avoir conçu l'idée, de lui-même. Cette même idée est rendue poétiquement et avec non moins de force et de magnificence, par les prophètes. Ils excitent toutes les créatures à célébrer les louanges de Dieu :

« Qu'elles louent le Seigneur;
» Car il a ordonné, et elles ont été créées. (*a*) »

Et dans une autre endroit :

« Il a dit, et le monde a été;
» Il a commandé, et l'univers a existé. (*b*) »

Souvent ils développent davantage ce même sujet, y joignant un grand nombre d'accessoires, et employant des images variées, pour jeter de l'éclat sur leur description. Un ou deux exemples, choisis parmi beaucoup d'autres, mettront le lecteur en état de juger s'ils égalent la majesté et la noblesse du sujet, ou s'ils en atténuent la sublimité :

« Où étais-tu, (dit le Seigneur à Job,) lorsque je jetais
» les fondemens de la terre ?
» Apprends-le moi, si tu excelles en intelligence.
» Dis-moi qui régla ses dimensions, puisque tu le sais;
» Ou qui étendit le cordeau sur elle.
» En quel lieu reposent ensevelies ses bases ;
» Ou qui posa sa pierre angulaire,

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Laudent nomen Jehovæ ;*
Nam ille jussit, et creatæ sunt. Ps. CXLVIII, 5.

(*b*) *Nam ille dixit, et fuit ;*
Ille jussit, et constitit. Ps. XXXII, 9.

» Lorsque tous les astres du matin ensemble tressaillaient de joie,
» Et que tous les fils de Dieu, à la fois, faisaient » entendre leurs cris?
» Qui renferma la mer dans des portes,
» Lorsqu'elle s'élançait, qu'elle jaillissait du sein qui l'avait enfantée;
» Lorsque je l'enveloppais d'un vêtement de nuages,
» Et de brumes épaisses, au lieu de langes;
» Lorsque je creusais le lit qui lui était assigné,
» Que j'y plaçais des digues et des portes,
» Et que je lui disais: Tu viendras jusqu'ici, et tu » n'avanceras pas plus loin;
» Que là soit le terme où viendra expirer l'orgueil » de tes flots. (*a*) »

« Qui a mesuré les eaux dans le creux de son poing, » (dit Isaïe,)
» Et l'étendue des cieux, avec la paume de sa main?
» Qui a renfermé dans trois de ses doigts, la pous« sière de la terre?
» Qui a pesé les montagnes avec le fléau,
» Et les collines dans la balance?
» Levez les yeux en haut,
» Et contemplez quel est celui qui a créé tous ces » corps;

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ubinàm fuisti cùm fundarem terram?*
Indica, si intelligentiâ polles.
Quis disposuit mensuras ejus, quandoquidem nôsti;
Aut quis super eam extendit lineam?
Quonàm demersæ incumbunt bases ejus;
Aut quis posuit lapidem ejus angularem,
Cùm simul ovarent stellæ matutinæ,
Unàque clangerent omnes filii Dei?
Et foribus occlusit mare,
Cùm erumperet, ex utero exiret;
Cùm involverem illud indumento nubis,
Et fasciâ densæ caliginis;
Et diffringerem illi decretum alveum,
Poneremque repagula et valvas;
Diceremque, huc usque veni, nec progreditor;
Et hìc obstaculum esto tuorum fluctuum superbiæ? Job. XXXVIII, 4 et 11.

» Qui fait marcher leur armée en un nombre déter-
» miné;
» Qui appelle chacun d'eux par son nom;
» Et à cause de la grandeur de sa puissance et de sa
» force, il n'en est pas un seul qui manque. (*a*) »

On voit par ces exemples, que le pouvoir et la sagesse de Dieu, attestés par la disposition de l'univers et l'ordre qui le gouverne, de même que les ouvrages et les actes du Très-Haut, fournissent une grande abondance de détails et d'images infiniment élevées, bien dignes du sujet. Mais il en est autrement, lorsqu'il s'agit des attributs de Dieu considérés en eux-mêmes d'une manière générale et abstraite, sans aucune induction et sans aucun développement des opérations et des effets qui en émanent. Ici l'esprit est entièrement plongé et englouti dans un abyme immense, et il fait d'inutiles efforts pour saisir quelque appui à l'aide duquel il puisse s'en dégager et en sortir. Mais la difficulté même du sujet nous en fait apprécier toute la grandeur; et pendant que notre esprit se fatigue à embrasser ce qui dépasse les bornes étroites de ses conceptions, ce travail même, et l'impuissance de ses efforts, lui prouvent qu'il s'agit au moins d'un objet bien grand. C'est ce

---

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Quis mensus est pugillo suo aquas;*
Et cœlos palmo aptavit;
Et comprehendit triente pulverem terræ;
Et ponderavit trutinâ montes,
Et colles bilance?
Attollite in sublime vestros oculos,
Et contemplamini quis creavit ista;
Qui educit numero exercitum eorum,
Eaque omnia nominatìm appellat;
Præ magnitudine virium et robore potentiæ, ne unum deest. Is. XL, 12 et 26.

qui rend si sublime le passage suivant, dans lequel le poète sacré semble s'élancer, avec le plus pénible effort, vers un objet d'une grandeur infinie, sans pouvoir jamais l'atteindre; employant, pour y parvenir, des images bien inférieures sans doute au sujet, mais cependant au-dessus de tout ce que la nature pouvait lui fournir.

« Seigneur, votre bonté atteint jusqu'aux cieux;
» Et votre vérité, jusqu'aux nuées:
» Votre justice est semblable aux monts inébranla-
» bles;
» Vos jugemens sont comme le grand abîme. (*a*) »

Mais, en ce genre, rien n'est plus sublime que lorsque la description se forme à l'aide d'une dénégation continuée; que lorsqu'on accumule les images les plus grandes et les plus élevées, et que les rapprochant de l'objet en question, on montre combien elles restent au-dessous de lui. Par-là les limites s'éloignent de toutes parts, et finissent par disparaître entièrement: peu à peu l'esprit est entraîné dans les régions de l'infini, et se sentant lancé dans ces espaces immenses, il est saisi tout à la fois de la plus haute admiration, et d'un effroi mêlé de plaisir. Les livres saints nous offrent beaucoup d'exemples de ce genre: un ou deux, que nous allons citer, suffiront pour rappeler le souvenir des autres:

« Pourras-tu pénétrer les secrets de Dieu?
» Pourras-tu découvrir la perfection du Tout-Puis-
» sant?
» Il est aussi élevé que les cieux! que feras-tu?

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *O Jehova, ad cœlos pertingit benignitas tua;*
Veritas tua, usque ad nubes;
Justitia tua instar montium validorum;
Judicia tua abyssus magna! Ps. XXXV, 6.

» Plus profond que l'enfer ; comment pourras-tu le
» connaître ?
» Il surpasse la terre en longueur,
» Et la mer en étendue. (*a*) »

« Où me retirer, pour me dérober à votre esprit ?
» Où fuir, pour éviter votre présence ?
» Si je m'élève dans les cieux, c'est là que vous
» habitez ;
» Si je descends aux enfers, vous y êtes aussi !
» Si je m'enfuis vers l'aurore,
» Si je transporte mon séjour à l'extrémité de la mer
» du couchant,
» C'est encore votre main qui me conduira ;
» C'est votre droite qui me soutiendra. (*b*) »

Dans ces passages, comme on voit, est exprimée l'idée de l'infini, qu'il est si difficile de rendre sensible à notre esprit : si elle est énoncée simplement, d'une manière abstraite, et sans aucun accessoire, elle échappe à notre intelligence, et se dérobe à notre conception. C'est pourquoi les écrivains sacrés ont recours à certaines circonstances, à certaines images, par le secours

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nunquìd Dei intima pervestigabis ?*
An invenies etiam perfectionem Omnipotentis ?
Altitudines cœlorum ! quid ages ?
Orco profundior ; quid cognosces ?
Mensura ejus terrâ longior,
Et latior est mari. Job. XI, 7.

(*b*) *Quò discedam à spiritu tuo ;*
Et quò à facie tuâ fugiam ?
Si ascendam cœlos, ibi tu ;
Et in orco cubem, eccè te !
Fugam capiam auroram versùs ; (1)
Habitem in extremitate maris occidui :
Etiam illìc manus tua ducet me ;
Et apprehendet me dextera tua. Ps. CXXXVIII, 7.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — M. Lowth, peu satisfait de la manière dont ce verset est rendu dans les versions ordinaires, a proposé cette nouvelle interprétation, que nous avons exactement suivie dans notre traduction.

desquelles ils donnent de la consistance à une notion si subtile et si déliée, et transportent par-là de l'entendement aux sens une idée si fugitive. Ils nous font parcourir toutes les dimensions de l'espace, sa longueur, sa largeur, sa profondeur; ils les désignent, non par des dénominations générales et vagues, mais par une mesure connue, fixe, et la plus grande que la nature fournisse, ou que notre esprit puisse concevoir. Emporté au-delà de ces limites, il ne trouve plus d'objet auquel il puisse s'attacher; il erre de toutes parts, et après d'inutiles efforts pour atteindre les bornes du sujet, il parvient enfin à l'infini, dont l'aspect informe et immense, lorsqu'il se montre à découvert à notre ame comme par ce procédé des écrivains sacrés, produit toujours l'effet le plus puissant, et la frappe en même temps d'étonnement et de frayeur.

Rien de plus propre encore à nous pénétrer de l'idée de la majesté et de la puissance divine, que ces négations ou ces affirmations véhémentes et animées, qui sont présentées sous la forme d'une interrogation hardie et pleine d'assurance; aussi les poètes sacrés font-ils de cette tournure un usage très-fréquent.

« C'est là le dessein que le Seigneur a formé au sujet
» de la terre entière;
» Voilà la main qui s'est étendue sur toutes les nations.
» Oui, le Dieu des armées a porté ce décret : qui
» pourra le rendre vain ?
» C'est sa main qui s'est étendue : qui sera capable
» de la détourner (*a*) ? »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Hoc est decretum de omni terrâ consilium,*
Et hæc est manus extensa in omnes gentes :

Autre exemple :

« Aura-t-il parlé, sans exécuter ce qu'il a dit?
» Aura-t-il prononcé, sans effectuer sa parole (*a*)? »

Il n'y a pas moins d'énergie dans la concession simulée, dans l'ironie attribuée à Dieu lui-même : le passage suivant nous en fournit un exemple admirable :

« Pare-toi de grandeur et de magnificence, (dit le
» Tout-Puissant à Job ;)
» Revêts-toi de majesté et de gloire :
» Répands de tous côtés les feux de ta colère;
» Par ton aspect, abaisse tout homme qui s'élève;
» Regarde tout homme élevé, et que ton regard le
» renverse ;
» Ecrase les impies jusqu'à la dernière trace,
» Réduis-les en poussière;
» Enveloppe leur visage, et plonge-les dans les téné-
» bres :
» Et moi aussi, alors je te rendrai témoignage,
» Lorsque ta droite t'aura sauvé. (*a*) »

La puissance divine et la faiblesse humaine, ainsi comparées, s'accroissent mutuellement par

---

Nam Jehova exercituum decrevit; et quis irritum faciet?
Et ipsius est manus quæ extenditur; et quis eam avertet? Is. XIV, 26.

(*a*) *An ille dixit, et non faciet?*
An locutus est, et non effectum dabit?
Nombr. XXIII, 19.

(*b*) *Orna te, age, magnificentiâ et celsitudine,*
Et indue majestatem et gloriam ;
Effunde quaquaversum æstus iræ tuæ,
Et aspectu tuo omnem elatum deprime ;
Aspice omnem elatum, prosterne eum,
Et contere impios in vestigio suo,
Obrue eos in pulvere pariter ;
Involve eorum vultus, et in obscurum demerge:
Tùm etiam ego tibi confitebor ;
Cùm tibi salutem præstiterit dextera tua.
Job. XL, 7.

ce parallèle : l'absurdité manifeste qui se découvre par la comparaison de deux choses si inégales, montre avec la dernière évidence cette inégalité même, et sépare les deux objets par une distance infinie.

Mais les poètes sacrés parlant toujours de Dieu comme de l'homme, lui attribuant nos actions, nos affections, et même nos organes, peut-on supposer qu'ils aient toujours dignement exprimé la majesté divine, et qu'ils ne l'aient pas, au contraire, infiniment atténuée et profanée ? Ne sera-t-on pas en droit de leur adresser le reproche que Longin adresse à Homère, d'avoir fait des hommes de ses Dieux, et de les avoir même ravalés au-dessous de la condition de l'homme ? — Non sans doute ; il en est bien autrement. Homère et les autres poètes profanes, entraînés par les opinions les plus erronées, nous ont transmis, sur leurs divinités, des récits qu'il est presque impossible de prendre dans un sens figuré (1), quoique dans leur sens propre ils soient aussi absurdes qu'impies. Les poètes sacrés, au contraire, nous retracent la nature divine sous une forme humaine, parce que la faiblesse de l'esprit de l'homme l'exige impérieusement ; mais ils en usent de telle manière, que ce qu'ils empruntent à l'homme pour l'appliquer à la divinité, ne puisse jamais être entendu au sens propre. L'esprit est toujours ramené de l'ombre à la réalité ; jamais il n'est arrêté à l'image toute nue : mais sur-le-champ, il cherche et étudie ce que la nature divine peut lui présenter d'analogue à cette image, rapport sans doute trop vaste et trop élevé pour qu'il

(1) Voyez Fabricius, *Biblioth. Græc.* liv. V, c. XXVI, paragr. 16.

puisse le saisir et le concevoir parfaitement, mais qui cependant le remplit de crainte et d'admiration.

Ceci nous explique la raison peu connue d'une chose très-remarquable. Il s'agit de savoir pourquoi, entre les diverses images qui sont appliquées à la divinité, celles qui, dans leur sens propre sont les plus étrangères à sa nature, et semblent les moins dignes d'elle, sont cependant celles qui, dans la métaphore et la comparaison, ont le plus de sublimité. Par exemple, les images empruntées du corps humain et de ses organes ont presque toujours quelque chose de plus grand et de plus majestueux que celles qui le sont de nos passions ou de notre entendement, tandis que les images qui sont prises des animaux surpassent souvent en élévation celles que l'homme a fournies. Telle est, en effet, l'aveuglement et l'ignorance de notre esprit dans la contemplation de la divinité, que nous ne pouvons, en aucune manière, en atteindre l'idée pure et simple; nous y mêlons toujours quelque chose de terrestre. Il nous est facile d'en séparer des accessoires trop grossiers, empruntés des objets corporels; mais nous avons de la peine à en détacher ceux qui sont pris des facultés rationnelles ou sensitives de notre ame. De là il arrive souvent que ces images empruntées de la plus noble partie de notre être, lorsqu'elles sont appliquées à la divinité, nous arrêtent, comme si elles lui étaient attribuées dans un sens propre : celles, au contraire, qui semblent puisées à une source plus éloignée, et qui paraissent plus étrangères à la nature divine, notre pensée les rejette et les repousse sans peine; et s'attachant fidèlement à la convenance et à l'ana-

logie, elle s'élève toujours à quelque idée grande et magnifique, quoique souvent accompagnée de ténèbres. Examinons si ce n'est point ce qui a lieu dans les passages suivans.

Lorsque le psalmiste attribue au Très-Haut le trouble que fait éprouver à l'homme une insulte inattendue, cette image ne présente rien de sublime et de frappant.

« Dieu l'entendit, et sa colère s'alluma,
» Et il rejeta Israël avec un extrême dégoût. (*a*) »

Mais quand peu après, la même idée nous est offerte sous des images beaucoup plus grossières, et retracée par des métaphores bien plus hardies, on ne peut qu'y reconnaître le dernier degré de sublime :

« Alors le Seigneur se réveilla comme d'un profond
» sommeil,
» Comme un puissant guerrier que l'ivresse fait éclater
» en de fortes clameurs. (*b*) »

Il en est de même des exemples qui suivent, dans lesquels l'image est empruntée des rugissemens du lion, des cris usités dans les travaux champêtres, et de la rage ordinaire aux bêtes les plus féroces :

« Le Seigneur rugira d'en haut,
» Et fera entendre sa voix de sa demeure sacrée :
» De son trône, il poussera des rugissemens épou-
» vantables;

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Audivit Deus, et irâ exarsit;*
Et Israëlem cum summo fastidio rejecit.
Ps. LXXVII, 59.

(*b*) *Tùm expergefactus est Dominus veluti ex somno;*
Tanquàm Athleta præ vino in clamorem erumpens. Ps. LXXVII, 65.

» Il poussera un cri pareil à celui des vignerons qui
» foulent les raisins. (*a*) »

« Je serai pour eux, (est-il dit ailleurs,) je serai pour
» eux, comme un lion ;
» Tel qu'un léopard, je me placerai en embuscade
» sur leur route ;
» Je viendrai à leur rencontre, pareil à l'ourse qui a
» perdu ses petits,
» Et je leur déchirerai les entrailles. (*b*) »

Plus les images considérées en elles-mêmes respirent quelque chose de grossier, de disparate et d'indigne d'un si noble sujet, plus notre esprit est prompt à s'en détacher, et à s'élever sans retard à la contemplation de la réalité.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ex alto rugiet Jehova ;*
Et ex sacrosancto habitaculo edet vocem :
Horrendum rugiet super sedem suam :
Edet celeusma sicut calcantes uvas.
Jerem. XXV, 30.

(*b*) *Et ero illis instar leonis ;*
Sicut pardus juxta viam insidiabor :
Occurram illis ut ursa orbata,
Et discerpam eorum præcordia.
Osée, XIII, 7 et 8.

LEÇON DIX-SEPTIÈME.

Du Sublime de sentimens.

SOMMAIRE. Agitation violente de l'ame, seconde source du sublime de pensées. Enthousiasme véritable, attribut particulier des poètes sacrés. La Poésie, en excitant les passions, montre tout son pouvoir, et atteint son double but, l'utilité et le plaisir. En quoi l'excitation des passions est utile. Comment le plaisir naît de celles mêmes qui sont liées avec la douleur. Différence et rapports qui existent entre le pathétique et le sublime. Exemples du sublime, né de l'imitation des passions.

Nous établissons, avec Longin, pour seconde source du sublime, une forte émotion de l'ame, et l'exaltation des sentimens. C'est ce que ce rhéteur appelle *une passion violente et portée jusqu'à l'enthousiasme.* Examinons en quoi consiste cet enthousiasme, de quel effet peuvent être en poésie le mouvement imprimé aux passions, et leur imitation; enfin, quel est le rapport qui unit les émotions de l'ame et le sublime.

Nous avons déjà remarqué plus d'une fois que l'élocution poétique est l'effet naturel et propre d'une puissante émotion; que la Poésie tire son origine, et emprunte son caractère général, sa couleur, son langage, son action, de l'altération qu'éprouvent notre ame et notre corps, notre imagination, nos sens, nos discours, notre voix, notre respiration même, quand nos passions sont fortement excitées. Toute affection

de l'ame, lorsqu'elle domine avec trop d'empire, devient une sorte de fureur momentanée. Si le poète excelle assez par le génie, ou plutôt par l'imagination, pour se pénétrer facilement d'une passion quelconque, pour transporter dans son ame des sentimens étrangers, et les rendre, suivant la nature du sujet, avec justesse, vivacité et énergie, nous disons alors, en employant une expression vulgaire, qu'il est *animé de la fureur poétique.* Nous pouvons l'appeler *furieux*, avec Aristote; *hors de sens, agité par les Dieux, saisi d'enthousiasme*, avec Platon; *inspiré par la divinité, rempli de l'esprit divin*, avec les Latins; non que, comme l'avance un poète,

« Dans nos ames les Dieux portent cette fureur;

mais parce que, pour chacun de nous,

« Un vif désir devient une divinité. (*a*) »

Nous appellerions donc cette sorte d'enthousiasme, un enthousiasme naturel, si, par cette expression, nous ne semblions réunir des idées contradictoires. Mais certes, il est d'une nature bien différente; il naît d'une source bien plus élevée, cet enthousiasme véritable, pur, et vraiment digne de ce nom, dont est seule animée la Poésie plus sublime des Hébreux, et surtout des prophètes.

Or, de même que la Poésie doit sa naissance aux sentimens passionnés de l'ame, de même aussi c'est dans l'expression de ces sentimens qu'elle déploie toute sa puissance; et c'est en

(*a*) *Di ardorem hunc mentibus addant,*
Sua cuique Deus fit dira cupido. Virg. Æneid. IX. 184.

les excitant qu'elle atteint merveilleusement son but.

On convient que l'imitation forme l'essence de la Poésie ; tout ce que notre ame peut embrasser par la pensée, elle l'imite : les choses, les lieux, les objets de la nature et ceux de l'art, les actions, les mœurs, les sentimens. Mais puisque l'homme trouve tant de charmes dans toute imitation, il est impossible qu'il ne soit pas surtout frappé et transporté de celle qui lui peint sa propre image ; qui lui retrace ces émotions, ces changemens, ce trouble, ces mouvemens secrets qu'il reconnaît et qu'il éprouve en lui-même. Cette imitation reçoit un nouveau prix de sa difficulté, et de la finesse d'observation qu'elle exige ; et elle obtient toute notre admiration, lorsque nous la voyons produire des effets que nous jugions à peine possibles. Notre ame ne reconnaît l'exactitude et la fidélité des autres peintures, que plus tard, par le secours de la mémoire, et à l'aide, pour ainsi dire, d'un intermédiaire. Mais lui offre-t-on l'image d'une passion ? Soudain elle l'aperçoit sans voile ; douée du sentiment intime de sa propre existence et de ses mouvemens, non-seulement elle aperçoit cette passion, mais sur-le-champ elle l'éprouve, ou du moins elle ressent une émotion qui en approche. De là vient que cette sorte de sublime qui naît de l'exaltation des sentimens et de l'imitation des passions, a le plus grand pouvoir sur notre cœur. Tout ce qu'on lui montre d'extérieur, quelque noble, quelque magnifique qu'il soit, l'émeut bien moins que ces mouvemens intérieurs dont il éprouve au-dedans de lui-même la grandeur, la force et la violence.

De même que l'imitation des passions est le chef-d'œuvre de la Poésie, de même encore, en les excitant, elle atteint admirablement le but et la fin qu'elle se propose. Cette fin, c'est de se rendre utile par le plaisir ; or, l'art d'exciter les passions en les imitant, réunit l'agrément et l'utilité.

Le mouvement ainsi imprimé aux passions est principalement utile par l'usage juste et légitime qu'on en fait, par le soin que l'on prend de les diriger vers le but qui leur est propre, et de les régler sur les desseins de la nature et les lois de la vérité, c'est-à-dire, de ne chercher qu'à faire naître la haine de ce qui est mal, et l'amour du bien. S'il est quelque poète qui suive une route opposée, on peut dire qu'il abuse de son art de la manière la plus coupable. Les passions, en effet, sont les principes et les élémens des actions des hommes : toutes en elles-mêmes sont bonnes, utiles, honnêtes; et quand leur développement est bien réglé, non-seulement elle nous conduisent à la vertu, mais encore elles nous animent et nous enflamment pour elle. Le devoir de la Poésie est de les exciter, de les diriger, de les gouverner, et non de les éteindre. Les exercer, les régler, les corriger, telle est la science dont elle fait profession. C'est là ce que semble entendre uniquement Aristote, lorsqu'il parle de l'art de *purger les passions*, quoique quelques interprètes aient donné à cette expression un sens tout différent.

L'impulsion donnée aux passions est bien plus utile encore, en ce qu'elle produit un plaisir infini. Tout mouvement, en effet, imprimé aux passions, même à celles qui, dans leur principe, ont de l'affinité avec la douleur, est

toujours accompagné d'un charme exquis et singulier, lorsque ce mouvement est dû à l'imitation. Ce charme naît en partie de la contemplation de l'imitation ; en partie du sentiment de notre bonheur, comparé au malheur des autres ; mais surtout du *sens moral.* La nature a placé dans le cœur de l'homme un esprit de générosité, et lui a ordonné de ne pas borner ses soins à lui seul, mais de s'intéresser encore à ses semblables, et de ne regarder comme étranger pour lui rien de ce qui touche l'humanité en général. Ainsi trouver du plaisir dans le bonheur des autres hommes, s'affliger des maux qu'ils souffrent, chérir la bienfaisance et la vertu, concevoir de la haine et de l'indignation contre la cruauté et l'injustice, obéir, en un mot, à sa nature, est un acte juste, honnête, beau et agréable.

Le sublime et le pathétique diffèrent beaucoup en général : il est cependant un rapport qui les lie ensemble. Le pathétique comprend les sentimens que nous éprouvons en nous, et que nous excitons dans les autres. Quelques-uns de ces sentimens se peignent sans être environnés d'aucune sorte de sublime. Quelquefois aussi le sublime n'est accompagné de l'expression d'aucun sentiment ; mais il n'est point de sublime qui n'excite quelque émotion. Celui qui naît de la grandeur des images et des pensées, produit toujours l'admiration, qui est suivie presque toujours de l'amour, ou de la haine, ou de la crainte, comme le démontrent suffisamment les exemples de ce genre que nous avons cités en dernier lieu.

Vouloir nous arrêter ici à développer combien la Poésie sacrée des Hébreux a de puis-

sance pour exciter les passions, et pour les diriger convenablement vers la fin qui leur est propre ; comment elle ne les exerce que sur des objets légitimes, les attachant à ces objets comme à un centre sur lequel elles doivent se mouvoir constamment ; comment, en retraçant le tableau de la majesté divine, elle pénètre et enflamme les esprits d'admiration ; comment, détachant nos plaisirs, nos espérances, nos affections des choses viles de la terre, elle les transporte et les fixe au souverain bien ; comment elle réserve, pour le mal suprême, notre haine, nos craintes, notre douleur, trop soigneusement occupées des maux légers de la vie: vouloir nous arrêter, dis-je, à ce développement, serait un soin aussi inutile que déplacé, parce que tous ces objets, quoique souvent accompagnés d'un certain sublime, et dirigés avec un art admirable vers le but que se propose l'écrivain, n'ont point cependant un rapport direct avec ce que nous examinons en ce moment. Il s'agit moins, en effet, du sublime, en tant qu'il excite les passions, que de cette espèce particulière de sublime qui naît d'une impulsion violente donnée à l'ame, et de l'imitation ou peinture des passions.

Ici une carrière immense s'ouvre devant nous. En effet, la plus grande partie des Poésies sacrées est-elle autre chose qu'une imitation non interrompue des diverses passions? La plupart de ces poèmes ont-ils un autre objet que l'admiration, née de la contemplation de la puissance et de la majesté de Dieu ; que la joie produite par le sentiment des faveurs célestes, et l'heureux succès des événemens ; que la colère et l'indignation contre les impies et les ennemis

du Très-Haut; que la douleur enfantée par le remords et par les châtimens infligés au crime; que la terreur causée par la crainte des vengeances divines? Si l'on désire des exemples de toutes ces passions et des sentimens qui s'en rapprochent, qu'on ouvre au hasard le livre de Job, les psaumes, les cantiques, et les oracles des prophètes. Aussi lorsque nous songeons à en présenter quelques-uns ici, c'est bien moins la difficulté du choix qui nous occupe, que la crainte de ne pouvoir les développer, nous ne dirons pas, avec toute la dignité du sujet, mais seulement, sans en affaiblir considérablement la sublimité.

L'admiration, toujours effet et suite du sublime, devient souvent aussi la cause qui le produit. Elle enfante des pensées magnifiques; elle emploie une élocution hardie et élevée, des phrases courtes, concises, interrompues.

« Le Très-Haut règne; que les peuples soient dans le
» tremblement :
» Il est assis sur les chérubins; que la terre frémisse
» de crainte. (*a*) »

« La voix du Seigneur a retenti au-dessus des eaux;
» Le Dieu de gloire tonne;
» Le Seigneur tonne au-dessus des grandes eaux.
» La voix du Seigneur est puissante;
» La voix du Seigneur est pleine de majesté. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Jehova regnat; contremiscant populi:*
Cherubis insedet; commoveatur tellus.
Ps. XCVIII, 1.

(*b*) *Vox Jehovæ super aquas;*
Deus gloriæ intonat;
Jehova super aquas validas.
Vox Jehovæ potens;
Vox Jehovæ plena majestatis. Ps. XXVIII, 3.

« Seigneur, entre tous les dieux, qui est semblable à vous ?
» Qui, comme vous, est redoutable par sa sainteté !
» Terrible par l'éclat de sa gloire; fécond en merveilles!
» Vous avez étendu votre droite ; la terre va les
» engloutir. (*a*) »

La joie est plus vive et plus hardie dans ses transports ; elle forme des pensées grandes, se saisit des images les plus brillantes, prodigue les expressions les plus animées, et ne craint pas de hasarder les figures les plus audacieuses et les moins usitées. Dans les cantiques d'actions de grâces de Moïse et de Débora, quelle sublimité se manifeste dans les pensées, le style et l'ordonnance ! Quelle est cette alégresse de la nature entière, si souvent rappelée dans les psaumes, lorsque toutes les créatures, celles qui sont douées du sentiment comme celles qui en sont privées, célèbrent à l'envi les louanges du Créateur ? Ne semble-t-il pas que la Poésie triomphe elle-même de joie, qu'elle n'est plus maîtresse de ses transports, et qu'elle est livrée à une sorte d'ivresse ?

» Dites, au milieu des nations : Le Seigneur règne ;
» il a mis en équilibre l'univers qui ne sera point
» ébranlé ; il va juger les peuples dans sa justice.
» Que les cieux se réjouissent ; que la terre soit dans
» les transports ; que la mer s'agite avec tout ce
» qu'elle renferme !
» Que les champs bondissent avec tout ce qu'ils
» contiennent ; que les arbres des forêts soient
» transportés de joie à l'aspect du Seigneur,
» parce qu'il vient pour juger la terre !

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quis tuî similis inter Deos, Jehova!*
Quis tuî similis, verendus sanctitate!
Terribilis laudum, faciens mirabilia!
Extendisti dextram, absorbet eos tellus.
Exod. XV, 11.

» Il jugera l'univers avec équité, et les peuples dans
» sa vérité. (1) »

Rien de plus magnifique et de plus grand que la peinture du courroux et de l'indignation, surtout de celle du Très-Haut. Moïse nous en fournit un noble modèle dans cette ode prophétique, dont il n'est aucune partie qui ne brûle de tous les feux de la colère. Nous en avons extrait déjà plusieurs exemples d'un genre un peu différent. Le suivant mérite bien de n'être point oublié :

» Oui, j'élève ma main vers les cieux,
» Et je dis : Comme je vis éternellement,

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR.—Nous avons traduit ce passage d'après la Vulgate.

TEXTE DE LA VULGATE.

Dicite in gentibus quia Dominus regnavit. Etenim correxit orbem terræ qui non commovebitur: judicabit populos in æquitate.
Lætentur cœli, et exultet terra, commoveatur mare, et plenitudo ejus : gaudebunt campi, et omnia quæ in eis sunt.
Tunc exultabunt omnia ligna silvarum à facie Domini, quia venit; quoniam venit judicare terram.
Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate suâ.
Ps. XCV, 10 — 13.

VERS DE M. LOWTH.

Dicite, regnat Deus omnipotens;
Dicite populis, ipse Jehova
Posuit stabilis mœnia mundi,
Rerum validas torquet habenas.
Cœli exultent; concinat æther;
Resonet cantu conscia tellus;
Resonent silvæ; resonent montes;
Geminent palmis flumina plausum;
Fremitu læto reboet pontus:
Psallite, clangite, quæque patentes
Colitis terras, quæque profundum:
Advenit, advenit ipse Jehova,
Regat ut populos legibus æquis;
Totum numine temperet orbem.
Vid. suprà, p. 197.

» De même aussi, j'aiguiserai le tranchant de mon
» glaive ;
» Et ma main saisira les armes du jugement.
» Je tirerai vengeance de mes ennemis;
» Je rendrai la pareille à ceux qui m'ont haï.
» J'enivrerai mes flèches de sang .. (1)
» Mon glaive dévorera la chair ;...
» Du sang des blessés et des captifs ;....
» La chair des ennemis, leur tête couverte de longs
» cheveux. (*a*) »

Isaïe, dans un sujet semblable, n'est ni moins hardi, ni moins véhément :

« Le jour de la vengeance est dans mon cœur;
» Et l'année où je dois racheter ceux qui sont à moi,
» arrive.
» J'ai regardé autour de moi, et je me suis vu sans aide;
» J'ai été saisi d'étonnement, parce que j'étais sans
» secours.
» Alors mon bras m'a sauvé,
» Et mon indignation même m'a servi de soutien.
» Dans ma colère, j'ai foulé aux pieds les peuples ;
» Dans l'ardeur qui m'animait, je les ai frappés de
» stupeur et d'ivresse ;
» Et j'ai fait ruisseler leur sang sur la terre. (*b*) »

---

(1) Voyez sur la disposition de ces dernières lignes, la Leçon dix-neuvième.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nam manum meam ad cœlos attollo,*
Et dico, Ut ego in æternum vivo,
Ità acuam gladii mei fulgur,
Et manus mea arripiet arma judicii;
Hostibus meis ultionem reddam,
Eisque qui me oderunt rependam:
Inebriabo sagittas meas sanguine,
Et gladius meus devorabit carnes;
Sanguine confossorum captorumque,
De capite capillato inimicorum.
Deuter. XXXII, 20.

(*b*) *Nam dies ultionis in corde meo est,*
Et annus quo meos redimam venit:
Et circumspexi, neque erat adjutor;
Et obstupui, neque enim erat sustentator:

La peinture que Moïse nous trace des menaces auxquelles se livraient les ennemis d'Israël, et de la fureur qui les transportait, n'est pas moins sublime, et elle relève d'une manière admirable la grandeur de leur défaite inattendue:

« L'ennemi avait dit : Je les poursuivrai ; je les attein-
« drai ;
» Je partagerai leurs dépouilles; mon ame se rassasiera;
» Je tirerai le glaive ; ma main les exterminera.
» Votre esprit a soufflé, Seigneur, et la mer les a
» engloutis. (*a*) »

La douleur est presque toujours humble et dans l'abaissement ; elle semble étrangère au sublime. Mais lorsqu'elle est portée à l'excès, et qu'elle maîtrise entièrement l'ame, elle se relève avec une audace extrême, et se change en une sorte de fureur. Peut-on accuser Jérémie de timidité et de bassesse, lorsqu'il déplore en ces termes le malheur de Sion ?

« Il a tendu son arc, comme un ennemi; comme un
» ennemi, il a fortifié sa droite :
» Il a répandu sa colère, ainsi qu'un feu dévorant,
» sur les tentes de la fille de Sion. (*b*) »

Mais en ce genre, rien n'égale la douleur de

Tùm mihi salutem præstitit brachium meum,
Et indignatio mea ipsa me sustentavit :
Et conculcavi populos in irâ meâ,
Et in æstu meo ebrios et attonitos reddidi,
Et cædem eorum derivavi in terram.
Is. LXIII, 4.

(*a*) *Dixerat hostis : Persequar, adsequar ;*
Dividam spolia, exsaturabitur anima mea ;
Stringam gladium, exscindet eos manus mea.
Spiritu tuo flavisti; operuit eos mare. Exod. XV, 9.

(*b*) *Arcum suum hostili more intendit; dextram firmavit velut inimicus ;*
In tentoria filiæ Sionis iram suam instar ignis effudit. Lament. II, 4.

Job ; douleur énergique, véhémente, enflammée, et qui, au comble même du malheur, respire toujours quelque chose de courageux et d'élevé.

« Dans son cœur à la fois,
» Fermentent la douleur, la honte, le courage. (1) »

Nous l'entendons s'écrier :

« Sa colère me déchire ; il me poursuit avec une haine
» acharnée.
» Mon ennemi grince les dents,
» Et aiguise contre moi ses yeux.
» Leur gueule s'ouvre contre moi ;
» Ils me frappent ignominieusement au visage ;
» Ils se rassasient tous à l'envi de mes maux.
» Dieu m'a livré, chargé de liens, au méchant,
» Et m'a précipité dans les mains des impies.
» J'étais tranquille, et il m'a écrasé entièrement ;
» Il m'a saisi à la tête, et m'a mis en pièces ;
» Il m'a établi pour servir de but à ses traits ;
» Ses archers m'ont environné pour m'attaquer ;
» Il sillonne mes reins sans pitié ;
» Il répand mes entrailles sur la terre.
» A chaque instant il me frappe de nouveaux coups,
» Et s'élance sur moi, comme un guerrier. (*a*) »

---

(1) .... *Æstuat ingens*
Uno in corde pudor, luctusque, et conscia virtus.
Virg. Æn. X, 870.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ira ejus discerpit me, et hostili odio prosequitur ;*
Dentibus suis in me infrendit,
Hostis meus acuit contrà me oculos suos
Fauces suas contrà me distendunt ;
Maxillas meas contumeliosè percutiunt ;
Pariter super me sese exsaturant.
Constrictum me Deus iniquo tradidit,
Et in manus impiorum me præcipitavit.
Tranquillus eram, et me penitùs contrivit ;
Et cervice prehensum minutatìm diffregit ;
Ac me sibi pro scopo constituit.
Corona facta invadunt me jaculatores ejus ;

Dans cet autre passage, avec quelle magnificence et quelle élévation se peignent la douleur et le désespoir !

« Plût au ciel qu'on pesât dans la balance mes » péchés, qui m'ont exposé à la colère du Très- » Haut, et le mal que j'endure : on verrait qu'il » surpasse en pesanteur les sables de la mer. » C'est pour cela que mes paroles sont pleines » de douleur, parce que les flèches du Seigneur » sont dans mon sein, que leur indignation » épuise mes esprits, et que les terreurs du Très- » Haut combattent contre moi.....

» Qui me donnera que ma prière soit exau- » cée, et que Dieu m'accorde ce que j'attends » de lui; que celui qui a commencé de me frap- » per achève entièrement de m'écraser; qu'il » déploie sa main, et qu'il me retranche de la » terre. (1) »

Sulcat renes meos, nec parcit;
Effundit in terram fel meum.
Aliis super alias plagis continuò me profligat;
Impetum facit in me sicut bellator. Job. XVI, 9.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — L'auteur a imité ce morceau en vers; ce qui nous a obligés à suivre la Vulgate dans notre traduction.

TEXTE DE LA VULGATE.

Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas quam patior, in staterâ !

Quasi arena maris hæc gravior appareret : undè et verba mea dolore sunt plena :

Quia sagittæ Domini in me sunt, quorum indignatio ebibit spiritum meum, et terrores domini militant contrà me.

Quis det ut veniat petitio mea : et quod exspecto, tribuat mihi Deus ?

Et qui cæpit, ipse me conterat : solvat manum suam, et succidat me ? Job. VI, 2, 4, 8, 9.

VERS DE M. LOWTH.

O si bilance mea libretur calamitas,
Justâque trutinâ moles cumulati mali !

Le poème de Job est un modèle non moins achevé de l'art d'exciter et de peindre la terreur. L'exemple que nous venons de rapporter suffirait seul pour le prouver. Mais le soin d'imprimer ce sentiment est revendiqué, comme sa fonction propre et spéciale, par la Poésie prophétique, qui n'est presque partout occupée qu'à annoncer les arrêts du Très-Haut. Ezéchiel est voué presque exclusivement à cette passion. Isaïe n'excelle pas moins à la peindre, quoique chargé souvent de prédire des événemens heureux, et de publier des oracles de salut. Voici les menaces terribles qu'il adresse aux ennemis du peuple Juif :

« Poussez des hurlemens, car le jour du Seigneur
» approche.
» Quelle dévastation le Tout-Puissant va faire fondre
» sur la terre !
» Toutes les mains tomberont sans force,
» Et tous les cœurs se fondront.
» Les hommes, consternés par la crainte, déchirés
» par la douleur,
» Pousseront des plaintes, comme la femme en tra-
» vail ;
» Ils se regarderont les uns les autres, avec étonnement,
» Le visage ardent comme les flammes.
» Car voici que le jour du Seigneur arrive ;
» Il vient, dans un appareil terrible, embrasé de
» colère, et bouillant de fureur,

Superat iniquo pondere arenas æquoris ;
Nec temerè inæstuat gemitu erumpens dolor.
Stant penitùs imo tela infensi numinis
Defixa latere ; morsu lacerant viscera,
Ægrumque lentâ tabe spiritum hauriunt ;
Deique terrores acie instructâ ingruunt.
O cedat utinam supplicis precibus Deus !
Effundat iræ frena tandem vindici ;
Manu solutâ, liberoque brachio,
Adigat trisulci vim coruscam fulminis,
Miserumque plagâ subitò interimat simplici.

» Pour réduire la terre en solitude,
» Et pour exterminer les pécheurs qui l'habitent.
» Les étoiles, les astres des cieux
» Ne donneront plus leur lumière;
» Le soleil s'obscurcira à son lever,
» Et la lune ne jettera plus son éclat accoutumé.
» Je punirai la malice de l'univers,
» Et les crimes des impies.
» Je réprimerai l'arrogance des superbes,
» Et j'abaisserai l'orgueil des tyrans.
» Je rendrai un mortel plus précieux que l'or pur,
» Et un homme plus rare que l'or d'Ophir.
» C'est pourquoi j'ébranlerai les cieux,
» Et la terre sera repoussée hors de sa place,
« Dans la colère ardente qui transportera le Dieu
» des armées,
» Au jour où s'allumera sa fureur. (*a*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Ejulate, nam propinquat dies Jehovæ;*
Adveniet, ut ab omnipotente vastitas!
Idcircò omnes manus solventur,
Et omne cor hominis liquescet;
Et consternati angoribus, et cruciatibus correpti,
Instar parturientis dolebunt:
Alter alterum attoniti respicient;
Instar flammarum vultu ardente.
Eccè dies Jehovæ advenit;
Atrocitas, et excandescentia, et æstus iræ:
Ut redigat terram in desolationem,
Et peccatores ejus ex eâ exscindat.
Nam stellæ cœlorum, et eorum sidera,
Non emittent lucem suam;
Caligavit sol in ortu suo,
Nec splendorem suum effundet luna.
Et animadvertam in orbis malitiam,
Et in impiorum crimina;
Et comprimam arrogantium fastus,
Et superbiam tyrannorum dejiciam.
Mortalem reddam obryzo pretiosiorem,
Et hominem auro Ophirino.
Propterea cœlos faciam contremiscere,

Jérémie ne se distingue pas moins sous le même rapport, quoique plus habile dans la peinture des passions douces. Prenons pour exemple cette vision où sont retracés avec une si admirable clarté et un enthousiasme si vrai, les malheurs prêts à fondre sur la Judée :

» Mes entrailles, mes entrailles sont déchirées par » la douleur;
» Mon cœur s'agite en tumulte au-dedans de moi : je « ne puis garder le silence.
» Car, ô mon ame, tu as entendu la voix de la trom- » pette, et le fracas de la guerre :
» On proclame désastre sur désastre; toute cette terre » est dévastée :
» En un instant mes tentes sont ravagées; en un clin » d'œil mes pavillons sont emportés.
» Jusqu'à quand verrai-je l'étendard, entendrai-je » le son éclatant de la trompette ?
» J'ai porté mes regards sur la terre; je l'ai vue sans » forme, et dépouillée :
» Je les ai tournés vers les cieux, et ils ne brillent » plus, etc..... (*a*) »

Et commovebitur tellus è loco suo ;
In excandescentiâ Jehovæ exercituum,
Et in die iræ ejus exardescentis.
Job. XIII, 6—13.

(*a*) *Viscera mea ! viscera mea ! præcordia mihi dolent !*
Tumultuatur intùs cor meum ; silere non possum ;
Nam vocem buccinæ audivisti, o anima mea, clangorem belli !
Clades super cladem proclamatur, nam devastata est omnis hæc terra :
Subitò vastantur tentoria mea, momento mea vela.
Qousquè videbo vexillum, audiam clangorem buccinæ !.....
Aspexi terram, eccè autem informis est et vacua !
Cœlosque, nec lucent ampliùs !.... Jerem. IV, 19

Nous serions infinis si nous voulions citer tout ce qui a rapport avec la matière qui nous occupe. Peut-être aurons-nous occasion d'y revenir plus d'une fois, dans cette partie de notre ouvrage où nous aurons à traiter des différentes sortes de poëmes qu'on peut distinguer chez les Hébreux; partie semée des plus grandes difficultés, que nous allons entreprendre maintenant, et pour laquelle nous réclamons toute l'indulgence de nos lecteurs.

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

TROISIÈME PARTIE.

DIVERSES ESPÈCES DE POÈMES HÉBREUX.

POÉSIE PROPHÉTIQUE.

LEÇON DIX-HUITIÈME.

Que la plus grande partie des écrits des Prophètes est métrique.

SOMMAIRE. Nécessité de distinguer les diverses espèces de poèmes hébreux. Poésie prophétique. Les écrits des Prophètes, véritablement poétiques et métriques. Peu de fond à faire, à cet égard, sur l'autorité des Juifs modernes et de saint Jérôme. Les prophéties ont les mêmes caractères que les livres poétiques; ressemblance quant au dialecte, au style, à la construction périodique; développement de ce dernier point. Examen des anciennes prophéties conservées dans les livres historiques; on prouve qu'elles sont poétiques

JUSQU'ICI nous avons traité de la Poésie des Hébreux, en général, et de ses qualités communes, avec assez de développement, sans doute, si on considère l'étendue de notre travail; avec trop de briéveté et de rapidité, peut-

être, si on fait attention à la richesse et à l'importance du sujet. Mais notre dessein n'a été que de nous arrêter aux traits les plus remarquables, et qui pouvaient faire connaître la manière particulière aux poètes sacrés : nous avons voulu effleurer la matière, plutôt que l'épuiser; exciter nos lecteurs à ce genre d'étude, plutôt que les instruire à fond. Ils n'ont pas besoin d'être avertis de ne pas juger de la grandeur du sujet par la faiblesse de cet essai; et en particulier, pour ce qui regarde les exemples que nous avons cités, de ne pas s'en tenir aux opinions des interprètes, encore moins à la nôtre, malgré l'exactitude et les soins que nous attestons avoir apportés à notre travail. Ce qu'il nous reste maintenant à faire, c'est de rechercher qu'elles sont les différentes espèces de poèmes qu'on peut distinguer chez les Hébreux, et d'examiner ce que chacune d'elles offre de digne d'être remarqué. On ne doit pas exiger de nous, que, dans cette division, nous nous appuyions toujours du témoignage des Hébreux eux-mêmes, et que nous justifiions par leur autorité, le développement dans lequel nous allons entrer. Les Hébreux se sont peu occupés de ces distinctions subtiles. Il suffira pour notre dessein, c'est-à-dire, pour un détail plus exact de la Poésie sacrée, que nous fassions voir que les qualités propres à chacune de ces espèces, ont leur fondement dans la nature de ces poèmes; et qu'on les retrouve, soit dans ce qui fait le fond du sujet, soit dans la disposition des idées, soit dans la diversité du style, soit enfin dans la forme générale de la composition.

Nous plaçons au premier rang la Poésie prophétique. Les monumens de cette espèce de

poésie se trouvent dans les prédictions des Prophètes, qui composent presque en totalité les livres auxquels ils ont donné leur nom, et dans quelques autres morceaux que l'on rencontre épars dans les livres historiques. Il n'est personne qui n'avoue qu'elles sont écrites d'un style vraiment poétique, et excellent en son genre. Déjà pour le prouver, nous avons cité une foule d'exemples. Mais nous aurons plus de peine à faire convenir que ce style est métrique, aussi bien que celui des livres proprement appelés poétiques. Les Juifs le nient (1), saint Jérôme, leur disciple fidèle, le nie aussi. (2) Après eux, il est inutile de faire mention d'écrivains plus modernes, dont les uns refusent la mesure aux écrits des Hébreux, de quelque genre qu'ils soient, et dont les autres ne l'accordent qu'aux écrits poétiques proprement dits, et à quelques autres pièces dispersées çà et là. Ne nous hâtons pas de céder à leur autorité, avant d'avoir examiné s'ils sont en état de décider la question, et jusqu'à quel point on doit s'en rapporter à leur témoignage.

---

(1) Note de M. Lowth. — Abarbanel distingue trois espèces de cantiques. La première est rimée ; elle n'est en usage que chez les Juifs modernes, qui l'ont reçue des Arabes ; elle était entièrement inconnue aux poètes sacrés. La seconde est rangée pour la mélodie musicale, et destinée à être chantée, soit à la voix seule, soit avec des instrumens : tels sont les cantiques de Moïse, de Débora, de David. La troisième enfin, comprend les paraboles. Mais Abarbanel exclut de cette classe les paraboles des Prophètes, en adoptant la distinction que fait Maimonide entre la prophétie et l'inspiration de l'Esprit saint (Voy. *More Neboc.* II, 45) : il prétend que ces paraboles ne sont pas des cantiques, parce qu'elles ne sont pas le produit de l'opération du Prophète, mais bien celui de la prophétie absolue. (*Mantissa Dissert. ad libr. Cosri.* pag. 413.)

(2) Voyez saint Jérôme, préface pour Isaïe.

Les Juifs, de leur propre aveu, ont perdu la connaissance, et même tout souvenir de leur versification, depuis bien des siècles, c'est-à-dire, depuis l'époque où la langue hébraïque a cessé d'être leur langue vulgaire, et est tombée en désuétude. (1) Il paraît vraisemblable que les Massorètes, quels qu'aient été ceux qu'on a désignés par cette dénomination, qui dans la suite marquèrent les accens et les voyelles, dans le texte sacré, comme nous les y voyons aujourd'hui, n'avaient, sur la mesure des vers, que des notions très-imparfaites et très-bornées, puisque, d'une part, ils accentuèrent d'une manière particulière, comme métriques, certains livres, savoir : les Psaumes, les Proverbes, et le livre de Job ; tandis que, d'un autre côté, ils regardèrent comme écrits en prose, d'autres livres aussi certainement métriques que les précédens, tels que le Cantique des cantiques, et les Lamentations de Jérémie, et n'y employèrent en conséquence que l'accentuation ordinaire à la prose. Tous les Juifs s'en rapportent à ce jugement, et par suite refusent de reconnaître ces dernières compositions pour métriques, et de les placer dans la même classe que les trois premières. (2) Nous ne devons pas

---

(1) Notes de M. Lowth. — « Il n'est pas douteux, dit Abarbanel, que les cantiques sacrés de la seconde espèce, » n'aient eu une mesure déterminée, dont le long intervalle » du temps et les diverses captivités du peuple juif ont fait » perdre la connaissance. » (*Ibid.* pag. 410.)

(2) — Les Juifs reconnaissent le Cantique des cantiques pour un poëme, non qu'il soit écrit en vers, mais parce que c'est une parabole. Aussi Abarbanel (*ibid.*) le compte-t-il parmi les cantiques de la troisième espèce. C'est par cette raison, que, tandis que dans la plupart des manuscrits, les trois livres métriques sont écrits en vers séparés, les Lamentations et le Cantique des cantiques sont écrits de suite, et

croire que sur ce point, le disciple ait été plus instruit que ses maîtres. En effet, quoique saint Jérôme se soit fort étendu sur les mètres des Hébreux, qu'il ait parlé très au long de leurs tétramètres, de leurs hexamètres, de leurs vers iambiques et sapphiques, son exemple nous

---

sans aucune séparation. C'est ce que j'ai remarqué dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, que l'on regarde avec raison comme très-ancien, puisqu'il est de l'an 979. C'est ce qu'on observe encore dans trois autres manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, comme me l'a assuré le docteur Benjamin Kennicott, savant très-versé dans cette matière. On pourrait croire peut-être, que, puisque les Juifs ont transcrit dans les manuscrits certains cantiques, et même les livres métriques entiers, en vers séparés, ils ont conservé la connaissance de la versification et de la véritable division des vers, ou que du moins ils ont voulu faire croire qu'ils l'avaient conservée. Mais le peu d'accord qui règne entr'eux, montre toute leur ignorance à cet égard; car ils varient dans cette division, et n'y suivent aucune règle fixe. Celle du Cantique des cantiques, dans les diverses éditions, est différente, comme on s'en convaincra en les comparant. Pour le cantique de Moïse, (Deut. XXXII.) dans la division duquel les livres imprimés sont plus d'accord, et qui ne pouvait guère donner lieu à des opinions opposées si l'on avait voulu faire attention aux divers membres de la phrase, les docteurs Juifs sont divisés, les uns comptant soixante vers et les autres soixante-dix. Quant aux livres métriques, même différence entre les trois manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, comme l'a reconnu encore M. Kennicott, qui, à ma prière, les a examinés. Un très-beau manuscrit, que j'ai vu à la bibliothèque royale de Dresde, offre une singularité remarquable, et qui met dans tout son jour l'ignorance des Juifs sur le point en question. Partout la paraphrase chaldaïque y est mêlée au texte, de façon qu'après un verset en hébreu, vient le même verset en chaldéen, et ainsi de suite. Dans les livres métriques où les vers sont séparés, le texte et la paraphase sont tellement confondus, que le copiste n'ayant en vue, dans la division des vers, que l'égalité des lignes, le texte et la version se trouvent souvent dans la même ligne, qui, commençant alors par de l'hébreu, finit par du chaldéen. Ce manuscrit est très-beau et peut avoir 500 ans d'ancienneté. Les points-voyelles y ont été ajoutés par une main plus récente, de même que dans celui du Vatican dont j'ai déjà parlé, et dans tous les autres qui sont un peu anciens.

démontre que nous ne devons pas trop presser un semblable sujet. On ne peut s'empêcher de reconnaître combien il y a d'inexactitude dans ce qu'il avance, lorqu'on le voit rechercher une certaine ressemblance éloignée entre les mètres des Grecs et ceux des Hébreux, et vouloir expliquer par des comparaisons grossières, ce qu'il ne conçoit pas bien clairement. De plus, il est facile de s'apercevoir qu'il n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Car il avance dans un endroit (1), suivant en cela Josephe et Origène, que le cantique que l'on lit au Deutéronome est en vers hexamètres et pentamètres; et ailleurs, il soutient que ce même cantique est en vers iambiques tétramètres (2); enfin pour établir son opinion, il s'étaie du témoignage de Philon, de Josephe, d'Origène, d'Eusèbe (3), c'est-à-dire, d'hommes auxquels la versification des Hébreux était aussi inconnue qu'à lui. Sans déroger à ce que nous devons à l'autorité des Juifs et de saint Jérôme, qu'il nous soit permis de proposer quelques observations en faveur de l'opinion contraire; et peut-être qu'après les avoir pesées, on n'aura pas de peine à croire que la plupart des prédictions des prophètes sont écrites en vers, et soumises aux lois de la versification, aussi-bien que les autres monumens de la Poésie hébraïque.

Pour prouver que les prophéties sont métriques, nous devons mettre en usage les mêmes raisons qui nous ont servi à démontrer, qu'il faut en général admettre une sorte de mesure,

(1) Préface de la Chronique d'Eusèbe.

(2) Lettre 155e, adressée à Paula Urbica.

(3) Préface du livre de Job.

dans la Poésie des Hébreux. Or, toutes les preuves que nous avons alléguées sont admissibles ici, à l'exception de celle que nous ont fournie les poèmes *alphabétiques*. Mais la nature de la Poésie prophétique nous apprend que nous ne devons pas y chercher cette sorte de mécanisme. Rien en effet de plus éloigné du caractère de cette espèce de Poésie, que ce procédé dont le propre est de rendre le discours plutôt exact et soigné, qu'animé et rapide; d'aider la mémoire, plutôt que d'émouvoir les passions. Or, il est facile de reconnaître, dans ce genre de composition, toutes les autres qualités de la Poésie : le dialecte qui lui est particulier (1), une élocution et une construction entièrement opposées à celles du discours ordinaire; enfin, tous les autres indices qui se présenteront en foule à un lecteur attentif; mais qu'éclairciraient mal deux ou trois exemples, dont chacun en particulier paraîtrait de peu d'importance, quoique leur réunion avec beaucoup d'autres ait la plus grande force. A cela, joignons encore la forme poétique des phrases; et cette forme étant, à notre avis, une des parties essentielles du système métrique des Hébreux, et la seule qui aujourd'hui soit sensible pour nous, nous tâcherons de la faire connaître avec plus de détail, en nous attachant spécialement aux écrits des prophètes. Mais nous devons auparavant proposer quelques observations, qui nous ont paru propres à nous faciliter les moyens d'établir notre opinion.

Les prophètes étaient sans doute choisis de Dieu même, et recevaient de lui en abondance,

---

(1) Voyez ce qui a été dit sur ce dialecte, Leçon IIIe.

tous les dons qui devaient les rendre capables d'une si noble fonction. Mais la plupart d'entre eux, dès leur plus tendre jeunesse, étaient soumis à une éducation convenable, et propre à les préparer à ce ministère sacré. Nous apprenons, par un grand nombre de passages de l'Histoire sainte, que depuis que les Hébreux existaient en corps de nation, ils avaient eu des réunions de prophètes, au milieu desquelles, ceux qui étaient destinés aux fonctions prophétiques, éloignés de la foule et du tumulte, se livraient à l'étude des choses saintes, et à de pieux exercices. A la tête de ces réunions, était un prophète revêtu de la plus grande autorité, et favorisé des inspirations les plus particulières de l'Esprit saint : il était le directeur et le maître de cette association. Quoique les historiens sacrés ne parlent qu'en peu de mots, et en passant, de ces établissemens et des règles auxquelles ils étaient soumis, nous voyons cependant que l'occupation principale de ces hommes privilégiés était de célébrer les louanges du Très-Haut, dans des hymnes et des chants qu'ils accompagnaient du son et du concert des harpes et des flûtes. Le premier passage qui se présente à ce sujet (1), est digne de la plus grande attention. Saül déjà désigné roi, et consacré suivant l'ordre de Dieu par l'onction solennelle, voit venir à sa rencontre, comme Samuël le lui avait prédit, une troupe de prophètes qui descendaient *de la montagne du Seigneur ;* c'était le nom du lieu où ils faisaient leur résidence, et qui *prophétisaient* au bruit des flûtes, des harpes et d'autres instrumens de musique. A ces accens, Saül est lui-

(1) I. Rois, X, 5.

même saisi de l'esprit divin, et prophétise avec eux. C'est ce qu'il éprouve une seconde fois, de même que ceux qu'il avait envoyés à Naïoth pour arrêter David; ils voient une réunion de prophètes, à laquelle présidait Samuël, ils les entendent *prophétiser;* saisis soudain de la même inspiration, ils *prophétisent* à leur exemple. Tous les auteurs semblent être d'acord sur cette manière de *prophétiser:* ils entendent tous par-là les louanges du Seigneur célébrées dans des hymnes et des chants inspirés; suivant en cela l'autorité de l'interprète Chaldéen, ou plutôt entraînés par l'évidence, puisqu'il est dit de même, au sujet d'Asaph, d'Héman et d'Idithun, chargés de la direction de la musique dans le temple, « qu'ils prophétisèrent au son des har-
» pes, des cymbales et des autres instrumens,
» pendant qu'on chantait les louanges du Sei-
» gneur, et qu'on lui offrait des actions de grâ-
» ces. (1) » Ces exemples prouvent assez, que le même mot, en hébreu, signifiait et un prophète, et un poète ou chantre inspiré de Dieu. Ajoutons encore à cela, l'exemple des prophétesses Marie, sœur d'Aaron, et Débora, qui furent honorées de ce titre, à ce qu'il paraît, non-seulement parce que le Seigneur parla par leur bouche, mais encore à cause de l'éminence de leur talent pour la poésie et la musique; car dans l'antiquité, chez les Hébreux, de même que chez les autres peuples, ces deux arts étaient toujours réunis. Salomon, ou du moins celui qui a mis en ordre et publié ses paraboles, n'a-t-il pas encore, pour exprimer l'élocution poétique, employé le terme expressément consacré à désigner l'inspiration

(1) I. Paralip. XXV, 1.

prophétique proprement dite? C'est par cette expression qu'il caractérise les discours d'Agur et de Lamuël (1); expression que saint Jérôme a rendue par celle de *vision*, les Septante, par celle d'*oracle*, et le Paraphraste chaldéen, par un mot synonyme, quoique ces passages ne renferment rien de ressemblant à la prophétie proprement dite, et ne soient qu'un recueil de maximes en vers, parées de tous les ornemens de la poésie la plus élégante. Ainsi donc, les Hébreux réunissaient, sous une dénomination commune, deux objets qui dans leur opinion se rapprochaient infiniment entre eux; et cette double acception du mot qui désigne celui qui est doué de l'un ou de l'autre de ces talens, se retrouve dans la langue arabe, la grecque et la latine, par suite de quelque opinion semblable répandue dans l'antiquité. (2)

Mais ce serait se tromper, que de croire que la poésie ou le chant n'a été associé que de nom à l'inspiration prophétique. Nous voyons, au contraire, que celle-ci n'a point dédaigné d'entrer réellement en société avec l'autre, et d'en emprunter l'aide et le secours. L'histoire d'Elisée nous en offre un exemple mémorable. (3) Consulté par les rois de Juda et d'Israël, sur le succès de quelque entreprise, et prêt à leur répondre au nom du Seigneur, il demande qu'on fasse venir un joueur de harpe; celui-ci fait entendre les sons de son instrument, et aussitôt le prophète est saisi de l'esprit divin. La plupart des

---

(1) Proverb. XXX et XXXI, 1. Voyez aussi le Ier liv. des Paral. XV, 22 et 27.

(2) En arabe, *muttenabi;* en grec, προφήτης, et en latin *vates.*

(3) IV. Rois, III, 15.

commentateurs expliquent ces paroles, en supposant que le prophète eut recours à la musique, pour calmer l'agitation de son ame, adoptant en ce point l'opinion des Juifs modernes (1), qui est loin d'être à l'abri de toute objection; comme si, en effet, toute émotion vive de l'ame devait en fermer l'accès à l'Esprit saint, et ne pouvait exister avec l'inspiration prophétique; tandis qu'au contraire nous apprenons par les témoignages multipliés des prophètes eux-mêmes (2), que presque toujours cette inspiration est accompagnée de l'agitation la plus violente de l'ame, et de la plus forte exaltation des sentimens. Quoi qu'il en soit, je ne sais s'il n'est pas plus vrai d'avancer, en examinant avec soin ce passage et ceux qui ont été cités auparavant, que le prophète chanta pendant que le joueur de harpe l'accompagnait de son instrument, et que c'est ainsi qu'il prononça, ou quelque hymne, ou plutôt sa réponse même, dont la forme et le style n'ont rien qui répugne à cette supposition.

De toutes ces observations, il résulte évidemment que, suivant l'opinion des anciens Hébreux, le don de prophétie avait le rapport et la liaison la plus intime avec la Poésie. Une dénomination commune désignait ces deux facultés; elles avaient la même origine, le même auteur, qui était l'Esprit saint. Aux fonctions de prophètes étaient principalement appelés ceux qui depuis long-temps s'appliquaient à l'étude

(1) Voyez Maimonide, *More Nevoc.* II, 36, et beaucoup d'autres cités par Jean Smith, dans son ouvrage qui a pour titre : *Dissert. de prophetiâ*, ch. VIII.

(2) Voyez Jérémie. XXIII, 9. — Ezéch. III, 14 et 15. — Dan. VII, 28, et X. 8. — Habac. III, 2 et 16.

de la Poésie sacrée. C'étaient les mêmes personnes qui étaient chargées du soin de composer des hymnes pour les solennités religieuses, et de celui de prédire l'avenir; et il n'y a pas non plus de doute, que la plus grande partie des hymnes religieux ne soient des prophéties, et qu'entre les prophéties, plusieurs ne soient véritablement des hymnes. Or, comme dans l'origine, la fin principale de la Poésie, son utilité propre, ainsi que nous l'avons vu plus haut, était de graver profondément dans l'esprit des hommes les sentences des sages relatives aux mœurs ou à la croyance, et de les recommander au souvenir de la postérité; personne ne sera surpris que les prophètes, dont les oracles tiennent le premier rang sous ce rapport, et renferment les leçons les plus importantes, n'aient point rejeté les secours de la Poésie, ni dédaigné une aide qui pouvait leur devenir si utile. Nous avons en ce genre un exemple illustre; c'est cette ode prophétique que Moïse écrivit, par l'ordre et par l'inspiration de Dieu, pour être apprise par les Israélites, et conservée dans leur mémoire, « afin, dit le Seigneur lui-
» même, que ce cantique me serve de témoin
» contre le peuple d'Israël, lorsqu'il m'aban-
» donnera; alors il me rendra témoignage con-
» tre lui; car il ne tombera point dans l'oubli,
» et n'échappera point de la bouche de ses des-
» cendans. (1) »

Or, de même que ce poème de Moïse est un monument éclatant et remarquable dans le genre prophétique, de même encore il est un grand nombre de prophéties éminemment distin-

(1) Deut. XXXI, 19.

guées sous le rapport du mérite poétique. Il ne nous reste plus qu'à proposer, à ce sujet, quelques exemples puisés dans les écrits des prophètes. Déjà nous avons rapporté (1), comme des modèles frappans de la composition poétique des Hébreux, beaucoup de prophéties que Moïse nous a conservées dans son histoire, et qui surpassent en antiquité toutes les autres. Nous voulons parler de la prophétie de Noé, des bénédictions du patriarche Jacob, et des prédictions de Balaam. Peut-être la collection entière des livres saints ne pourrait pas nous offrir d'exemples plus clairs que ceux-là, et surtout que la prophétie de Balaam, tant ils sont fortement empreints de tous les signes du caractère poétique. En effet, ceux qui reconnaissent une mesure dans la Poésie des Hébreux, (et c'est avec ceux-là seuls que nous pouvons raisonner ici,) sont forcés de mettre au nombre des passages où la mesure s'est conservée, ceux que nous venons d'indiquer, s'il veulent appuyer leur opinion de quelque preuve. Nous pensons qu'il faut placer parmi les prophéties de Balaam, un fragment très-élégant que Michée a sauvé de l'oubli; les idées, le style, l'ordonnance, la forme et le caractère de la composition, s'accordent merveilleusement avec ceux des autres monumens que nous a laissés ce prophète. Il paraît que c'est une réponse au roi des Moabites qui l'avait consulté. (2)

« Avec quelles offrandes me présenterai-je devant le
» Seigneur,
» Me prosternerai-je en suppliant devant le Très-
» Haut ?

---

(1) Voyez ci-dessus la Leçon IV[e].

(2) Voyez le discours sur Balaam, du savant Joseph Butler, depuis évêque de Durham.

» Paraîtrai-je en sa présence avec des holocaustes,
» Avec des génisses d'un an ?
» Jéhova voudra-t-il accepter mille beliers,
» Dix mille mesures d'huile ?
» Donnerai-je mon premier-né en sacrifice pour mon
» péché,
» Et le fruit de mes entrailles, en expiation de mon
» ame ?
» O homme ! le Seigneur t'a indiqué ce qui est bon,
» Ce qu'il exige de toi.
» Il veut seulement que tu observes la justice, que
» tu pratiques la piété,
» Et que tu sois soumis à ton Dieu. » (*a*)

Si nous passons aux autres parties de l'Histoire sainte, les exemples ne nous manqueront pas. Mais rappelons auparavant ce cantique de Moïse, qu'on peut appeler le chant du cygne; non cette ode prophétique à laquelle on a souvent donné ce titre, mais celle qui contient les dernières bénédictions de cet homme divin près de terminer sa vie, et où il annonce aux tribus d'Israël leurs destinées futures :

« Le Seigneur est sorti de Sina;
» Il s'est levé sur Seïr. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quânam re instructus comparebo coram Jehovâ,*
Inclinabo me supplex coram Deo altissimo?
Nùm comparebo coram eo cum holocaustis;
Cum vitulis anniculis?
Nùm accepta erunt Jehovæ millia arietum,
Dena millia fluentorum olei?
An dabo primogenitum meum hostiam pro peccato meo,
Ventris mei fructum piaculum animæ meæ?
Indicavit tibi, o homo, quid sit bonum,
Et quid Jehova a te exigit,
Nisi ut æquum facias, et pietatem colas,
Et submissè te geras ergà Deum tuum.
Mich. VI, 6.

(*b*) *Jehova in Sina prodiit;*
Et ex Sehire illis exortus est. Deut. XXXIII. 2.

Cette prophétie est absolument du même genre que celle de Jacob ; elle nous offre le sublime le plus élevé au commencement et à la fin ; dans sa totalité, c'est un excellent modèle de la Poésie prophétique. Nous plaçons au même rang, la réponse de Samuël à Saül, dans laquelle il reproche à ce roi son endurcissement, et lui annonce qu'un décret de Dieu le prive de la couronne. Cette réponse est composée de huit vers élégamment distribués en quatre distiques :

« Est-ce donc que le Très-Haut se plaît aux holo-
» caustes et aux sacrifices,
» Autant qu'à l'obéissance, qu'on rend à sa parole ?
» Sache que la soumission est meilleure que le sa-
» crifice,
» Et l'obéissance, que la graisse des beliers.
» Oui, la révolte est pareille au crime de la divi-
» nation,
» Et l'obstination, à celui de l'idolâtrie.
» Parce que tu as rejeté le commandement du Sei-
» gneur,
» Il t'a rejeté aussi lui-même, et tu ne seras plus
» roi. (*a*) »

Nous avons un exemple éclatant et illustre du même genre, dans les dernières paroles de David (1), malgré les difficultés et l'embarras que présente l'interprétation de cette prophé-

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nùm dèlectatur Jehova holocaustis et sacrificiis,*
Æquè ac obsequio voci ejus præstito ?
Scito obsequium melius esse sacrificio,
Et obedientiam adipe arietum.
Profectò ut crimen divinationis est rebellio,
Et quasì scelus idololatriæ contumacia.
Quoniàm repudiasti mandatum Jehovæ,
Et ipse te repudiavit, ne rex sis.
I. Reg. XV, 22, 23,

(1) II. Rois, XXIII, 1, 7.

tie, pour ce qui concerne les expressions. Mais c'est assez d'exemples pris dans les livres historiques. Nous n'ajouterons plus que l'oracle d'Isaïe sur Sennachérib, rapporté dans l'Histoire des rois de Juda :

« La vierge, fille de Sion, t'a accablé de mépris, de
» moqueries :
» La fille de Jérusalem a secoué la tête derrière
» toi.. .. (*a*) »

Cette prophétie est répétée dans le livre qui porte le nom du Prophète, et nous avertit qu'il est temps de passer des livres historiques à ceux de ces hommes inspirés, qui nous fourniront d'abondans exemples, à l'aide desquels il nous sera facile de prouver que les prophéties sont des productions véritablement poétiques, et où nous trouverons en même temps l'occasion d'éclaircir plus amplement les principes de la composition poétique.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*b*) *Contempsit te, subsannavit te, virgo filia Sionis;*
Post te caput movit filia Hierosolymorum.....
IV. Reg. XIX, 21, 34.—Is. XXXVII, 22, 35.

LEÇON DIX-NEUVIÈME.

Que la Poésie prophétique a adopté le style sentencieux.

SOMMAIRE. Usage que suivaient les Hébreux dans le chant de leurs hymnes. Chœurs alternatifs, cause première de la forme observée dans la période poétique. *Parallélisme* des phrases; ce qu'on doit entendre par ce mot ; trois sortes de *parallélisme.* Exemples pris d'abord dans les livres poétiques, et ensuite dans ceux des prophètes. Opinion du Juif Azarias à ce sujet. Utilité de l'étude de la période poétique.

Il est constant que la Poésie hébraïque reçut la naissance et prit ses accroissemens successifs au service de la Religion, puisque, dès l'origine, elle fut spécialement chargée du soin de célébrer par des hymnes les louanges du Très-Haut ; de rendre, par son union avec la musique, le culte en quelque sorte plus saint et plus auguste ; et d'imprimer ainsi à la piété des fidèles une activité plus puissante et une ardeur toute céleste. Il est probable que cette destination primitive des hymnes aux cérémonies religieuses, ne contribua pas peu à donner à ce genre de poésie son caractère général, et à le revêtir de cette forme, qui, spécialement en rapport avec cet objet particulier, ne s'est pas moins conservée partout. Pour développer ce point avec plus de clarté, quelques courtes remarques sur la manière dont les anciens Hé-

breux chantaient leurs hymnes, deviennent nécessaires.

Quoique nous ayons peu de notions sur le mode qu'ils suivaient dans le chant des hymnes, et que la question de la musique sacrée soit semée de difficultés et d'obscurité, cependant une foule de passages montrent clairement que c'était une coutume reçue parmi eux, de chanter les hymnes sacrés, en chœurs alternatifs (1); et tel était le procédé qui était observé quelquefois : l'un des chœurs chantait l'hymne, et l'autre, à des intervalles déterminés, répétait un distique intercalaire, ou refrain. C'est ainsi qu'on nous raconte que Moïse, réuni aux Israélites, chanta son ode sur les bords de la mer Rouge. « Marie la prophétesse, est-il dit dans » l'Exode (2), portait un tambour, et était suivie de toutes les femmes, qui, tenant aussi » des tambours, formaient des danses, et Marie » leur répondait; » c'est-à-dire, que Marie, avec toutes les femmes, interrompait de temps en temps le chœur des hommes, par ce refrain :

« Chantez en l'honneur du Très-Haut, parce qu'il a
» signalé sa puissance,
» Parce qu'il a précipité dans la mer, le coursier et
» celui qui le montait. (*a*) »

C'est ce qu'on remarque encore dans quelques psaumes, qui sont disposés en cette même forme. D'autres fois, l'ordre du chant était qu'à

---

(1) Voyez Néhém. XII, 24, 31, 38, 40, et le titre du Ps. LXXXVII.

(2) Exod. XV, 20. Voy. aussi Philon, dans ses traités *de l'Agriculture*, et *de la Vie contemplative*.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Cantate Jehovæ, quia magnificè sese extulit;*
Equum equitemque in mare dejecit. Exod. XV. 1.

chacun des versets que chantait le premier des deux chœurs, le second répondît par un refrain qui ne variait pas. Nous avons un exemple de cette pratique dans ce distique connu :

« Célébrez le Seigneur, parce qu'il est bon,
» Parce que sa miséricorde est éternelle. (*a*) »

Esdras nous apprend que c'était d'après l'ordre établi par David (1), que les prêtres et les lévites le chantaient en chœurs alternatifs, comme on peut aussi le conclure de ce psaume même, où le second membre de ce distique, *parce que sa miséricorde est éternelle*, répété à la fin de chaque verset, forme un refrain invariable. (2) Telle est aussi la forme de ce chœur de femmes Israélites, au sujet de Saül et de David. « Elles se répondaient, en jouant entre » elles, » dit le texte sacré (3); c'est-à-dire, qu'elles chantaient en chœurs alternatifs.

« Saül en a tué mille, »

disait le premier ; le second répondait :

« Et David, dix mille. (*b*) »

C'est encore de la même manière qu'Isaïe nous peint les Séraphins chantant le *trisagion*. (4) « Ils s'écriaient l'un à l'autre, dit le prophète ; » c'est-à-dire, qu'ils chantaient tour à tour :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Celebrate Jehovam, quia bonus,*
Quia æterna est ejus benignitas.
Esdr. III, 11.

(1) Esdr. III, 11.—(2) Ps. CXXXV.—(3) I. Rois, XVIII, 7.

(*b*) *Percussit Saulus millia sua,*
Et David suas myriadas.

(4) Is. VI, 3. Voyez aussi ce que dit Socrates, sur l'origine du chant alternatif des hymnes, Histoire ecclésiast. liv. VI, paragr. 8.

» Saint, saint, saint, le Dieu des armées ;
» Tout l'univers est rempli de sa gloire. (*a*)»

Dès les premiers siècles, l'Eglise chrétienne emprunta de la Religion judaïque l'usage des chœurs alternatifs. (1) On appelait cette sorte de chant, *antiennes* ou *répons*, lorsque les versets du psaume étaient chantés à l'alternative par une moitié du chœur. Mais lorsque le verset était partagé en deux, et que le second chœur chantait la dernière moitié, le chant recevait alors une dénomination particulière, ἀκροστιχία, ἀκροτελευτία, ὑποψάλλειν. (2)

Si, comme tout doit porter à le croire, tel fut l'usage primitif observé dans le chant des hymnes, nous y découvrons la cause immédiate pour laquelle cette sorte de poème était artistement disposée en strophes égales, presque toujours en distiques, et ces distiques formés en quelque sorte de vers parallèles. Cette disposition se trouvant très-propre à la modulation musicale, qui, dès le commencement fut soigneusement cultivée, et ayant d'ailleurs le plus grand rapport avec le caractère de la langue et la nature de son rhythme, elle s'étendit facilement aux autres espèces de poèmes, quoiqu'ils ne fussent pas destinés à être chantés de la même manière ; et c'est ainsi qu'elle devint d'un usage général dans la Poésie des Hébreux : de sorte

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Sanctus, sanctus, sanctus, Jehova exercituum!*
Plena est gloriâ ejus universa tellus.

(1) Pline le jeune, lettre 97e, liv. 10 : « Ils sont dans » l'usage de chanter en chœurs alternatifs, des hymnes en » l'honneur du Christ, comme en l'honneur d'un Dieu. »

(2) Voyez Bingham. Antiq. eccl. Christian. XIV, 1.

que l'on a pu dire avec plus de raison, des Muses Hébraïques, que de celles d'aucune autre nation : *Les Muses se plaisent à chanter tour à tour*. A ce sujet, on peut remarquer encore que le mot hébreu qui signifie *répondre*, s'applique dans une acception plus étendue, à toute espèce de chant (1); soit que cette dénomination de l'espèce principale ait été étendue à toutes les autres; soit que, parmi les Hébreux, presque tous les poèmes aient eu cette forme alternative. Telle est l'origine, tels sont les progrès que paraît avoir eus chez les Hébreux la disposition de la période poétique. Qu'elle ait été admise dans la Poésie prophétique, de même que dans l'ode et le poème didactique, avec lesquels, par sa nature, elle a la plus grande convenance, c'est ce qu'on peut reconnaître dans ces exemples si anciens de prophéties poétiques, que nous avons rappelés un peu plus haut. Il ne nous reste plus qu'à montrer qu'on la retrouve également dans celles que renferment les livres des prophètes; et pour le faire avec plus d'évidence, après avoir distingué les diverses formes dont est susceptible cette disposition de phrase, nous tâcherons de les éclaircir, d'abord par des exemples que nous emprunterons des livres universellement reconnus pour poétiques, et ensuite par d'autres semblables que nous puiserons dans les écrits des prophètes.

La disposition poétique des phrases consiste principalement dans l'égalité des membres de chaque période, et dans une sorte de similitude ou de *parallélisme* qui existe entre eux; de telle manière, que le plus souvent, dans deux

(1) Exod. XXXII, 18. — Num. XXI, 17. — Os. II, 15. — Ps. CXLIII. 9, 7.

de ces membres, les objets répondent aux objets, les expressions aux expressions, avec la plus exacte symétrie. Cette correspondance admet divers degrés et une grande variété; elle est tantôt plus rigoureuse et plus marquée, tantôt plus libre et moins frappante. Il semble qu'on peut la réduire à trois espèces.

Les *parallèles synonymes* formeront la première ; lorsqu'une pensée étant énoncée, elle est exprimée de nouveau en d'autres termes, ayant à peu près la même signification. Ce genre d'ornement est peut-être celui qui est employé le plus fréquemment; et très-souvent on y remarque la disposition la plus soignée et la plus élégante. Ici les exemples se présentent en foule, et le choix n'en est pas difficile. C'est pourquoi nous rapporterons, de préférence, les passages qui, pour d'autres motifs, sont généralement connus. Premier exemple :

« Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte,
» Et la maison de Jacob, du milieu d'un peuple
» barbare;
» Juda était le domaine saint du Seigneur,
» Et Israël son empire.
» La mer le vit et s'enfuit:
» Le Jourdain retourna en arrière :
» Les montagnes bondirent comme des beliers,
» Et les collines, comme les petits des brebis.
» O mer, pourquoi as-tu fui ?
» Jourdain, pourquoi es-tu retourné en arrière?
» Montagnes, pourquoi avez-vous bondi comme des
» beliers;
» Et vous, collines, comme les petits des brebis?
» O terre, tremble à l'aspect du Seigneur,
» A l'aspect du Dieu de Jacob,
» Qui change les rochers en lacs,
» Et la pierre, en sources d'eaux vives. (*a*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Cùm exiret Israël ex Ægypto,*

La poésie prophétique n'observe pas moins de régularité dans sa marche :

« Lève-toi, Jérusalem, revêts-toi de splendeur, car
» la lumière qui doit t'éclairer, paraît,
» Et la gloire du Seigneur se lève sur toi.
» Voilà qu'en effet les ténèbres couvriront la terre,
» Et une épaisse obscurité, les peuples.
» Mais sur toi se lèvera le Seigneur,
» Et sa gloire se montrera au-dessus de toi ;
» Et les nations marcheront à ta lumière,
» Et les rois, à la lueur de ton aurore. (*a*) »

Il en est de même de cet oracle célèbre, sur l'abaissement et les souffrances expiatoires du Messie.

« Qui a pu croire à notre parole ?
» Et à qui le bras du Seigneur s'est-il manifesté ?
» Il s'est élevé devant lui, comme un rejeton,
» Et comme une tige, du sein d'une terre desséchée.

Domus Jacobi è populo barbaro ;
Erat illi Juda in sanctam ditionem,
Israël illius imperium.
Vidit mare, et fugit ;
Jordanes conversus est retrò :
Montes subsiluerunt ut arietes ;
Colles, ut filii ovium.
Quid tibi, o mare, quod fugeris ;
Jordanes, conversus fueris retrò :
Montes, subsilueritis ut arietes ;
Colles, ut filii ovium ?
A conspectu Domini contremisce, tellus ;
A conspectu Dei Jacobi !
Qui vertit rupem in stagnum aquarum,
Petram in fontem aquarum. Ps. CXIII, 1.

(*a*) *Surge, effulge, nam venit lux tua ;*
Et gloria Jehovæ super te oritur.
Eccè enim tenebræ operient terram ;
Et densa caligo populos :
Super te autem exorietur Jehova ;
Et gloria ejus super te conspicua erit.
Et incedent gentes in luce tuâ ;
Et reges in splendore ortûs tui. Is. LX, 1.

» Il n'avait ni beauté, ni éclat, pour attirer nos
» regards;
» Il n'avait aucun attrait, pour exciter nos désirs
» Il a été méprisé, et n'a plus été compté au rang
» des hommes;
» C'est l'homme de douleurs; il a éprouvé la souf-
» france;
» Il semblait nous cacher son visage;
» Il a été méprisé; et nous n'en avons fait aucun cas.
» Il a véritablement supporté toutes nos infirmités,
» Et pris sur lui toutes nos douleurs.
» Cependant nous l'avons regardé comme blessé,
» Comme frappé et tourmenté de la main de Dieu.
» Mais il a été blessé à cause de nos péchés,
» Et frappé à cause de nos iniquités:
» Le châtiment qui lui est imposé, fait notre salut,
» Et c'est à ses meurtrissures que nous devons notre
» guérison. (*a*) »

Isaïe excelle en ce point; mais il n'est pas le seul, et les exemples de ce genre abondent chez les autres prophètes. Nous n'en ajouterons qu'un

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quis credidit prædicationi nostræ?*
Et brachium Jehovæ cuinam patefactum est?
Ascendit enim coram eo ut surculus,
Et ut stirps è terrâ siticulosâ;
Nulla illi forma, nullus decor, ut aspiceremus
eum;
Neque erat aspectus ejus, ut eum cuperemus.
Contemptus, neque ampliùs inter viros habitus;
Vir dolorum, et ægritudinem expertus;
Et veluti qui faciem à nobis absconderet,
Contemptus, neque eum æstimavimus.
Certè infirmitates nostras ipse pertulit;
Et dolores nostros ipse sustinuit;
Nos tamen eum æstimavimus plagâ affectum;
Percussum divinitùs, et afflictum.
Ille autem vulneratus est propter peccata nostra;
Contusus ob nostras iniquitates;
Pœna nobis salutaris ei imponitur;
Et per ejus livorem fit nostra curatio.
Is. LIII, 1-5

seul, pris d'Osée, et qui par surcroît est plein du plus vif pathétique :

« Comment consentirai-je à te livrer à tes ennemis,
» ô Ephraïm !
» A t'abandonner à leur pouvoir, ô Israël !
» A te rendre semblable à Adama ;
» A te traiter comme Séboïm !
» Mon cœur change au-dedans de moi,
» Et mes entrailles sont émues de repentir.
» Non, je ne suivrai point l'ardeur de ma colère ;
» Je ne perdrai point Ephraïm une seconde fois :
» Parce que je suis Dieu, et non un homme ;
» Parce que je suis le saint qui réside au milieu de
» toi, quoique je n'habite point les villes. (*a*) »

Ces *parallèles synonymes* offrent une grande variété de formes, et nous ne croyons point inutile d'en faire remarquer quelques-unes en particulier. Le *parallélisme* est produit quelquefois par la répétition du premier membre de la période, ou en totalité, ou en partie :

« Depuis ma jeunesse, mes ennemis m'ont souvent
» attaqué ;
» Que tel soit le cri d'Israël :
» Depuis ma jeunesse, mes ennemis m'ont souvent
» attaqué,
» Cependant ils n'ont pas prévalu contre moi. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quomodò dedam te, o Ephraïm !*
Addicam te, o Israël !
Quomodò reddam te Adamæ similem ;
Faciam te instar Zeboïmorum !
Intùs convertitur cor meum ;
Simul æstuant viscera mea pœnitentiâ.
Non exsequar iræ meæ fervorem ;
Non iterùm perdam Ephraïmum :
Quia Deus ego sum, et non homo ;
In medio tuî sanctus, quanquam urbes non habito Os. XI, 8 et 9.

(*b*) *Multùm opugnaverunt me ab adolescentiâ meâ;*
Dicat nunc Israël :

» Dieu des vengeances, Seigneur ;
» Dieu des vengeances, montrez-vous dans tout
» votre éclat.
» Jusqu'à quand les impies, Seigneur,
» Jusqu'à quand les impies seront-ils triom-
» phans. (*a*) »

« Armé de la mâchoire d'une âne, j'ai porté le trouble
» parmi eux ;
» Armé de la mâchoire d'un âne, j'ai abattu mille
» guerriers. (*b*) »

C'est ainsi qu'Isaïe dit :

« Ar-Moab est ravagé pendant la nuit ; il est ruiné
» de fond en comble.
» Kir-Moab est ravagé pendant la nuit ; il est ruiné
» de fond en comble. (*c*) »

Ainsi s'exprime encore Nahum, dès le commencement de sa sublime prophétie :

» Jéhova est un Dieu jaloux, un Dieu vengeur,
» Jéhova est un Dieu vengeur, et facile à s'irriter ;
» Jéhova se venge de ses ennemis,
» Et il conserve le souvenir des injures qu'il a reçues
» d'eux. (*d*) »

Multùm oppugnaverunt me ab adolescentiâ meâ,
Non tamen mihi prævaluerùnt.
Ps. CXXVIII, 1, 2.

(*a*) *Deus ultionum, Jehova ;*
Deus ultionum, effulge.
Quousquè impii, o Jehova,
Quousquè impii triumphabunt. Ps. XCIII, 1-3.

(*b*) *Maxillâ asini, acervum, acervos duos ;* (1)
Maxillâ asini, percussi mille viros. Jud. XV, 16.

(*c*) *Profectò noctu vastatur Ar Moabi, exscinditur ;*
Profectò noctu vastatur Kir Moabi, exscinditur.
Jud. XV, 1.

(*d*) *Deus zelotes, et ultor Jehova ;*

(1) Note du Traducteur. — Nous avons suivi, dans la traduction de ce premier vers, une autre interprétation qui est proposée en note dans le texte de M. Lowth, et suivant laquelle ce passage est ainsi rendu :

Maxillâ asini, turbando turbavi eos.

Souvent, dans le second membre, il manque quelque chose qu'il faut emprunter du premier, pour compléter la pensée :

« Le Roi envoya (vers Joseph), et rompit ses fers;
» Le dominateur des peuples (suppl. envoya), et le
» délivra. (*a*) »

De même dans Isaïe :

« Les rois le verront, et ils se lèveront;
» Les princes (suppl. le verront), et ils l'adoreront,
» A cause du Seigneur qui est fidèle dans ses pro-
» messes,
» Du saint d'Israël, (suppl. qui) t'a choisi. (*b*) »

Dans beaucoup d'autres passages, la totalité du second membre ne répond qu'à une partie du premier :

« Le Seigneur règne, que la terre se réjouisse,
» Que les îles nombreuses de la mer soient dans la
» joie. (*c*) »

« Lève-toi, revêts-toi de splendeur; car la lumière
» qui doit t'éclairer, paraît,
» Et la gloire du Seigneur se lève sur toi. (*d*) »

Les périodes à trois membres renferment rarement au-delà de deux *parallèles synonymes.*

Ultor Jehova, et irritabilis;
Ultor Jehova inimicorum suorum;
Et injuriæ memor ille in hostes suos. Nah. I, 2.

(*a*) *Misit rex, et solvit eum;*
Dominator populorum, et eum liberavit.
Ps. CIV, 20.

(*b*) *Reges videbunt, et assurgent;*
Principes, et adorabunt:
Propter Jehovam, qui fidelis est;
Sanctum Israëlis, et te elegit. Is. XLVIII, 17.

(*c*) *Jehova regnat, exultet tellus,*
Lætentur insulæ plurimæ. Ps. XCVI, 1.

(*d*) *Surge, effulge, nam venit lux tua,*
Et gloria Jehovæ super te oritur. Is. LX, 1.

Le membre impair commence la période, ou en forme la conclusion, et peut souvent se rapporter également à chacun des deux autres membres :

« Les flots ont élevé, Seigneur,
» Les flots ont élevé leur voix,
» Les flots ont fait entendre leurs mugissemens.
» Par les accens des grandes eaux,
» Par le bruit majestueux de la mer,
» Le Seigneur se montre avec plus de magnificence,
» au haut des cieux. (*a*) »

« Allons, revenons au Seigneur;
» Car c'est lui qui nous a déchirés, et qui nous gué-
» rira;
» Qui nous a blessés, et qui fermera nos blessures.
» Après deux jours il nous rendra à la vie :
» Le troisième jour, il nous ressuscitera,
» Et nous vivrons en sa présence. (*b*) »

Dans les périodes à cinq membres, dont l'ordonnance est à peu près pareille, le membre impair est quelquefois placé entre deux distiques :

« C'est ainsi que rugit le lion,
» Et le lionceau, sur sa proie;
» Les bergers se rassemblent en foule contre lui;
» A leur voix il ne s'épouvantera point,

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Sustulerunt fluctus, o Jehova,*
Sustulerunt fluctus vocem suam;
Usquè sustulerunt fluctus fremitus suos.
Vocibus aquarum multarum,
Magnificis maris fragoribus,
Magnificentior in excelso Jehova. Ps. XCII, 3.

(*b*) *Agite, redeamus ad Jehovam;*
Nam ipse laceravit, et sanabit nos;
Sauciavit, et nos curabit :
Vitæ nos restituet post biduum;
Die tertio nos suscitabit,
Et in conspectu ejus vivemus. Os. VI, 1.

» Et à leurs cris tumultueux son courage ne sera
» point abattu. (*a*) »

« Ascalon le verra, et sera saisie de crainte;
» Gaza de même, et elle éprouvera la plus vive dou-
» leur;
» Accaron de même, parce qu'elle a été confondue
» dans son attente;
» Et le roi de Gaza périra,
» Et Ascalon ne sera plus habitée. (*b*) »

Les phrases à quatre membres sont formées ordinairement de deux distiques : mais quelquefois un art particulier se fait remarquer dans la distribution de leurs parties.

« Le Seigneur abaisse ses regards du haut du ciel;
» Il voit tous les enfans des hommes :
» Du lieu où est établie sa demeure, il contemple
» Tous les habitans de la terre. (*c*) »

« J'enivrerai mes flèches de sang....
» Et mon glaive dévorera la chair....
» Du sang des blessés et des captifs....
» La tête des ennemis, qu'ombragent de longs che-
» veux. (*d*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Quemadmodùm rugit leo,*
Et catulus leonis super prædam suam,
In quem cogitur pastorum turba;
Ad vocem eorum non pavebit,
Neque ad tumultum eorum animum dejiciet.
Is. XXXI, 4.

(*b*) *Videbit Ascalon, et timebit;*
Et Gaza, et vehementer dolebit;
Et Accaron, quoniam puduit exspectationis suæ;
Et peribit rex de Gaza,
Et Ascalon non habitabitur. Zach. IX, 5.

(*c*) *De cœlo prospicit Jehova,*
Cernit omnes filios hominis:
De sede domicilii sui, contemplatur
Omnes incolas telluris. Ps. XXXII, 13 et 14.

(*d*) *Inebriabo sagittas meas sanguine,*
Et gladius meus devorabit carnem:

Dans ces deux exemples, les deux derniers membres correspondent aux deux premiers dans un ordre alternatif, le troisième se rapportant au premier, et le quatrième, au second. Isaïe a dit de même avec élégance, en faisant alterner les pensées :

« Car ton créateur deviendra ton époux ;
» Son nom est le Dieu des armées :
» Le saint d'Israël est ton rédempteur ;
» Il s'appellera le Dieu de l'univers. (*a*) »

Dans le passage suivant, la forme de la construction est aussi alternative :

« Et sa terre est pleine d'argent et d'or,
» Et ses trésors sont innombrables ;
» Et sa terre est pleine de chevaux,
» Et ses chars sont innombrables. (*b*) »

La disposition de la période suivante est peut-être unique :

« Qui est comme le Seigneur, notre Dieu,
» Qui habite dans les régions les plus élevées,
» Dont les regards pénètrent dans les plus basses
» régions ;
» Dans les cieux, et dans la terre ? (*c*) »

Sanguine confossorum captorumque,
De capite capillato inimici. Deut. XXXII, 42.

(*a*) *Nam maritus tibi erit creator tuus ;*
Nomen illi Jehova exercituum :
Et redemptor tuus sanctus Israëlis ;
Deus universæ terræ vocabitur. Is. LIV, 5.

(*b*) *Et plena est terra ejus argento et auro,*
Et nullus est modus ejus thesauris ;
Et plena est terra ejus equis,
Et nullus est modus ejus curribus. Ibid. II, 7.

(*c*) *Quis sicut Jehova Deus noster ?*
Qui altissimè habitat,
Qui humillimè respicit :
In cœlis, et in terrâ. Ps. CXII, 5.

Ici le dernier membre doit être divisé, et ses parties rapportées aux deux précédens, de cette manière : « Qui habite dans les régions les plus » élevées, dans le ciel ; dont les regards pénè- » trent dans les plus basses régions, dans le sein » de la terre. »

La seconde espèce de parallélisme se compose des *parallèles antithétiques*, qui consistent en ce que la pensée est éclaircie par l'opposition d'un contraire, ce qui a lieu de plusieurs façons. On peut opposer en effet les phrases aux phrases, les mots aux mots, soit deux à deux, soit un à un. On trouvera des exemples de ces divers genres, dans le passage suivant :

« Les blessures de l'ami sont fidèles ;
» Mais les baisers de l'ennemi sont trompeurs.
» L'ame rassasiée foulera aux pieds le rayon de miel;
» Mais pour l'ame pressée de la faim, l'aliment amer
» aura de la douceur.
» Tel feint d'être riche, tandis que tout lui manque ;
» Tel autre, d'être pauvre pendant, qu'il a de grandes
» richesses.
» L'homme riche se croit sage ;
» Mais le pauvre qui a de la prudence, le mettra à
» l'épreuve. (*a*) »

L'opposition des parties a lieu quelquefois dans la même phrase; comme nous en avons

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Fideles sunt plagæ amantis ;*
Sed mendacia oscula osoris.
Anima satura proculcabit favum ;
Sed animæ esurienti omne amarum dulce est.
Est, qui divitem se simulat, cùm ei desint omnia;
Qui pauperem se fingit, cùm ei divitiæ sint
multæ.
Sapiens sibi videtur vir dives ;
Sed pauper prudens eum explorabit.
Prov. XXVII, 6 et 7; XIII, 7 ; XXVIII, 11.

un exemple dans le passage précédent, ainsi que dans celui qui va suivre :

» Je suis noire ; mais cependant je suis belle, ô filles
» de Jérusalem,
» Comme les tentes de ceux de Cédar, comme les
» pavillons de Salomon. (*a*) »

Ce qui doit être divisé ainsi : « Je suis noire » comme les tentes de Cédar, et belle comme » les pavillons de Salomon. » Enfin, il en est de même de l'énigme de Samson :

« De celui qui mange est sortie la nourriture ;
» Du fort est sortie la douceur. (*b*) »

Cette sorte de *parallélisme* convient principalement aux maximes et aux sentences, dont la finesse forme le caractère propre. C'est pour cela qu'on en rencontre les plus nombreux exemples dans les paraboles de Salomon, dont tout l'effet et toute l'élégance dépendent de cette opposition des parties. Elle n'est point cependant bannie entièrement des autres espèces de poésies. Anne n'a pas craint de faire usage de cet ornement dans son Cantique d'action de grâces ; et la sainte Vierge qui, dans son hymne, en a copié la forme générale, n'a pas oublié d'imiter aussi ce passage :

« L'arc des forts est brisé ;
» Et ceux qui étaient tombés, sont revêtus de force :
» Ceux qui étaient rassasiés, engagent leurs bras
» pour se nourrir,

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nigra sum, sed tamen pulchra, o Hierosolymitides ;*
Sicut tentoria Kedarensium, sicut aulæa Salomonis. Cant. cant. I, 4.

(*b*) *Ex edaci prodiit edulium ;*
Atque ex acri prodiit dulcedo. Jud. XIV, 14.

» Et ceux qui étaient affamés cessent d'avoir faim.
» Celle qui était stérile a enfanté sept fois,
» Et celle qui avait de nombreux enfans, n'en a plus.
» Le Seigneur livre à la mort, et il rend à la vie;
» Il précipite au tombeau, et il en retire;
» Le Seigneur réduit à la pauvreté, et il enrichit;
» Il abaisse, et il élève. (*a*) »

La Poésie d'un genre plus sublime use avec plus de réserve de cette sorte d'ornement. Isaïe cependant a su l'employer, sans déroger en rien à la noblesse qui lui est propre :

« Je t'ai abandonné pour quelques instans;
» Mais je te recueillerai dans ma grande misericorde :
» Dans un couroux momentané, je t'ai un peu caché
» mon visage;
» Mais dans une clémence éternelle, j'aurai pitié de
» toi. (*b*) »

« Oui, mes serviteurs mangeront; mais vous, vous
» aurez faim :
» Mes serviteurs boiront; mais vous, vous aurez soif :
» Mes serviteurs se réjouiront; mais vous, vous serez
» couverts de confusion :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Arcus fortium conteruntur;*
Et qui lapsi sunt, accinguntur robore:
Saturi ob victum operam suam locant;
Et famelici esurire desinunt:
Etiam sterilis septies peperit;
Et quæ abundârat liberis, orba est.
Jehova neci dat, et vitæ restituit;
Dejicit in orcum, et educit.
Jehova depauperat, et ditat;
Deprimit, idemque evehit.

I. Reg. II. 4. Comparez à ce passage, celui de l'Evangile selon saint Luc, I, 52.

(*b*) *Pusillo momento dereliqui te;*
At miserationibus magnis te colligam:
Momentaneâ iracundiâ vultum â te paulisper abdidi;
At sempiternâ clementiâ tuî miserebor, ait Jehova redemptor tuus. Is. LIV, 7.

» Mes serviteurs chanteront, dans la joie qui trans-
» portera leur ame ;
» Mais vous, vous pousserez des soupirs, dans la
» douleur qui déchirera la vôtre ;
» Vous jetterez des cris affreux, dans les tourmens
» que vous éprouverez. (*a*) »

La troisième espèce de *parallèles* se reconnaît, à ce que les membres de la phrase se correspondent mutuellement, par l'effet de la seule forme de la période, sans aucune répétion de la même idée, et sans aucune opposition d'idées contraires. Dans cette classe viennent donc se ranger tous les *parallèles* qui ne sont pas compris dans les deux autres : nous leur donnerons le nom de parallèles *synthétiques* ou de composition. En voici quelques exemples remarquables :

« La loi du Seigneur est parfaite ; elle convertit les
» ames :
» Le témoignage du Seigneur est véritable ; il donne
» l'intelligence à l'ignorant :
» Les préceptes du Seigneur sont droits ; ils portent
» la joie dans les cœurs :
» La règle du Seigneur est pure ; elle éclaire les
» yeux :
» La crainte du Seigneur est chaste ; elle subsiste
» éternellement :
» Les jugemens du Seigneur sont la vérité même,
» ils sont remplis d'équité ;
» Ils sont plus désirables que l'or, que des amas de
» l'or le plus pur,

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Eccè servi mei edent, sed vos esurietis ;*
Eccè servi mei bibent, sed vos sitietis ;
Eccè servi mei lætabuntur, sed vos pudore suffundemini :
Eccè servi mei cantabunt præ lætitia animi ;
Sed vos lamentabimini præ angore animi,
Et præ mentis cruciatu ejulabitis. Is. LXV, 13.

» Et plus doux que le miel et que les rayons liqui-
» des. (*a*) »

Il paraît que l'on retrouve dans le passage suivant, cette espèce de vers plus longs, dont on rencontre de nombreux exemples dans les écrits des prophètes :

« Comment s'est arrêté l'oppresseur, s'est arrêtée la
» main qui ravissait notre or ?
» Le Seigneur a brisé la verge des impies, le sceptre
» des dominateurs :
» Celui qui frappait les peuples avec barbarie, sans
» suspendre un instant ses coups ;
» Qui régnait avec colère sur les nations, est frappé
» lui-même, sans que personne s'y oppose.
» La terre entière se repose, et est tranquille ; on
» éclate en chants d'alégresse.
» Les sapins mêmes, les cèdres du Liban se réjouis-
» sent de ton malheur.
» Depuis que tu es tombé, disent-ils, nul ne monte
» vers nous pour nous abattre.
» La demeure profonde des morts s'émeut à cause
» de toi, pour venir à ta rencontre.
» Elle réveille tous ses habitans, tous les grands de
» la terre :
» Elle fait lever de leurs trônes tous les rois des
» nations. (*b*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Lex Jehovæ integra est, restituens animam ;*
Testimonium Jehovæ verax, sapientiam præstans imperito ;
Præcepta Jehovæ recta sunt, cor exhilarantia ;
Disciplina Jehovæ pura, oculos illuminans :
Reverentia Jehovæ casta est, perpetuò perstans ;
Judicia Jehovæ ipsa veritas, justa sunt pariter ;
Desiderabiliora sunt auro, et obryzo plurimo,
Et dulciora melle, et favis stillantibus.
Ps. XVIII, 8 — 11.

(*b*) *Quomodò cessavit oppressor, cessavit auri exactrix !*
Fregit Jehova virgam impiorum, sceptrum dominantium !

Dans cette classe de parallèles, on trouve beaucoup de phrases à trois membres :

« Les nuées ont fondu en eau ;
» Les airs ont grondé avec fracas :
» Alors vos flèches ont volé ;
» La voix de votre tonnerre a roulé en tourbillons ;
» Les éclairs ont brillé sur l'univers ;
» La terre s'est émue, et a tremblé. (*a*) »

« Je serai pour Israël une rosée ;
» Il germera comme un lis,
» Il poussera des racines comme le Liban.
» Ses rejetons s'étendront au loin ;
» Sa beauté sera égale à celle de l'olivier,
» Et son odeur, pareille à celle qui s'exhale du
» Liban. (*b*) »

Souvent le même membre renferme deux idées :

Qui cædebat populos atrociter, plagâ nunquam remissâ,
Qui iratè dominabatur gentibus, profligatur nullo prohibente.
Quiescit, tranquilla est tota tellus, erumpunt in cantum :
Etiam abietes lætantur de te, cedri Libani :
Ex quo jacuisti, non ascendit in nos excisor.
Orcus propter te commovetur subtùs, ut venienti eat obviam.
Excitat tibi defunctos, omnes primores terræ ;
Surgere facit de soliis suis omnes reges regentium. Is. XIV, 4—9.

(*a*) *Exundaverunt aquis nubes ;*
Fragorem edidit æther :
Tùm sagittæ tuæ discurrerunt ;
Vox tonitrûs tui in turbine ;
Illuxerunt orbi fulgura ;
Commota est et intremuit tellus. Ps. LXXVI, 18.

(*b*) *Ero sicut ros Israëli ;*
Germinabit in morem lilii,
Et radices aget instar Libani.
Procedent ejus surculi ;
Eritque decus ejus instar oleæ,
Et odor ei, qualis Libano. Os. XIV, 6, 7.

« Les nations s'agitent en tumulte; les royaumes sont
» émus;
» Dieu fait entendre sa voix; aussitôt la terre se fond.
» Arrêtez et reconnaissez que c'est moi qui suis Dieu.
» Je me transporterai parmi les nations; je me trans-
» porterai dans les divers lieux de la terre. (*a*) »

« Lorsque tu traverseras les eaux, je serai à tes côtés;
» Lorsque tu passeras les fleuves, ils ne te submerge-
» ront point :
» Lorsque tu marcheras à travers les feux, tu ne
» seras point brûlé,
» Et la flamme ne te consumera point. (*b*) »

Il est en ce genre une sorte de figure, d'un usage très-fréquent, et qui paraît tout-à-fait poétique; c'est lorsque l'écrivain sacré emploie le nombre défini, au lieu du nombre indéfini; ayant en cela, pour but principal, de conserver le parallélisme. Car quelquefois les objets dénombrés ne s'accordent pas ensuite exactement avec les nombres mentionnés :

« En six dangers, il te délivrera,
» Et au septième, le mal ne pourra t'atteindre. (*c*) »

« Dieu a parlé une fois;
» Deux fois j'ai entendu cette parole. (*d*) »

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Tumultuantur gentes, commoventur regna:*
Edit vocem (Deus), illicò colliquescit tellus.
Desistite, atque agnoscite me esse Deum:
Evehar in gentibus, evehar in terrâ.
Ps. XLV, 7, 10.

(*b*) *Cùm transibis aquas, ego tibi adero;*
Cùm flumina, non te submergent:
Cùm vades per ignem, non cremaberis,
Et flamma non te comburet. Is. XLIII, 2.

(*c*) *In sex periculis te liberabit,*
Et in septem non attinget te malum. Job. V, 19.

(*d*) *Semel locutus est Deus;*
Bis etiam illud audivi. Ps. LXI, 12.

On connaît cette tournure, si souvent employée par le prophète Amos :

« A cause de trois péchés commis par Damas,
» Et à cause de quatre péchés, je ne rétablirai point
» cette ville. (*a*) »

Dans ces *parallèles synthétiques*, on remarque une grande variété de formes, et un nombre presque infini de degrés de similitude; de telle sorte, que souvent le *parallélisme* devient extrêmement difficile à reconnaître, et dépend plutôt d'un certain art, d'une certaine habileté à diviser les membres de la phrase, à les couper, à emprunter de l'un ce qui manque à l'autre, que du tour apparent de la période. Un seul exemple prouvera combien est étendue l'observation que nous venons de faire, et combien le *parallélisme* est quelquefois peu sensible et peu marqué. La phrase suivante semble n'être et n'est en effet qu'à un seul membre, si on considère simplement la pensée toute nue :

» Je l'ai sacré, comme mon roi, sur la montagne de
» Sion, siége de ma sainteté. (*b*) »

Mais la disposition générale de ce psaume nous avertit que cette phrase doit être coupée et divisée en deux membres, de cette manière :

« Je l'ai sacré, comme mon roi;
» Je l'ai sacré sur la montagne de Sion, siége de ma
» sainteté. (*c*) »

C'est ce que semblent avoir fort bien aperçu

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Propter tria peccata Damasci,*
Et propter quatuor, eam non restituam.
Amos. I, 3.

(*b*) *Ego verò inunxi regem meum in Sione monte meæ sanctitatis.* Ps. II, 6.

(*c*) *Ego verò inunxi regem meum,*
Inunxi eum in Sione monte meæ sanctitatis.

les Massorettes, dans ce passage et dans plusieurs autres. (1)

Nous pensons que c'est dans cette forme particulière, dans ce *parallélisme* des phrases, que consistait en grande partie la versification des Hébreux. Il est à croire qu'ils y joignaient de plus, l'observance d'un certain rythme et même de certains pieds. Mais la marche qu'ils suivaient à cet égard est maintenant couverte d'une telle obscurité, que ce serait inutilement que nous nous occuperions à rechercher si l'oreille seule et la durée pareille des sons servait de règle sur ce point, ou bien si une prosodie fixe et déterminée par des lois rigoureuses en constituait l'essence. Cependant, comme ce caractère, de même que les autres indices ou traces de l'art métrique, se montre dans la plus grande partie des écrits des prophètes, aussi-bien que dans les livres poétiques, ce motif nous semble suffisant, pour nous autoriser à les ranger tous dans la même classe.

Mais pour qu'on ne nous accuse pas d'attribuer à cette construction de phrases plus d'effet qu'on ne lui en a attribué jusqu'ici, et d'embrasser à la légère une opinion qui ne serait fortifiée d'aucune autorité convenable, nous allons citer ce qu'a pensé à cet égard le juif Azarias, auteur qui, à la vérité, n'est point ancien, mais qui jouit cependant d'une grande estime. « Il n'y a point de doute, dit-il, qu'il » n'existe dans les cantiques sacrés, des mesu- » res et des proportions déterminées. Mais elles » consistent, non dans le nombre des mouve-

(1) NOTE DE M. LOWTH. — En effet ils placent sur le troisième mot de la phrase hébraïque, l'accent particulier dont ils se servent le plus souvent pour séparer les divers membres des distiques.

» mens (c'est-à-dire, des syllabes); non dans
» celui de pieds parfaits ou imparfaits, tels que
» ceux de la Poésie actuelle; mais dans le nom-
» bre des choses et de leurs parties, c'est-à-dire,
» du sujet, de l'attribut, et de ce qui les lie l'un
» à l'autre dans chaque phrase et dans chaque
» proposition. (1) »

Nous ferons observer cependant, que ces paroles d'Azarias doivent être entendues avec quelque adoucissement, et qu'il ne faut pas les interpréter d'une manière trop rigoureuse, en suivant les formules des dialecticiens. Car il continue de la sorte : « Ainsi, il y a des vers com-
» posés de deux mesures ou parties de la pro-
» position : si, à ce premier vers, il vient s'en
» joindre un second, on aura quatre parties.
» Il en est d'autres qui sont formés de trois
» mesures; si un autre vers s'y joint, on en
» aura six, ... Car ce ne sont ni les syllabes,
» ni les mots qu'il faut compter, mais les idées. »

Ainsi, suivant la pensée d'Azarias, ce passage : *Votre droite, Seigneur* (2), contient deux mesures, ou parties d'une proposition entière. Il en est de même de celui-ci : *Est magnifique en puissance;* et leur réunion forme un tétramètre. On doit en dire autant du passage suivant : *Votre droite, Seigneur, a écrasé l'ennemi.* Ainsi dans chacune des propositions suivantes, il y a trois mesures :

« Ma parole s'épanchera comme la pluie;
» Mon discours coulera comme la rosée. (*a*) »

---

(1) *Mantissa Dissert. ad librum Cosri*, pag. 418.
(2) Exod. XV, 6.

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Destillabit, ut pluvia, doctrina mea;*
Fluet, ut ros, mea oratio. Deut. XXXII, 2.

Et ces mesures ainsi réunies forment un hexamètre. Il ne faut, sans doute, ni admettre, ni rejeter en entier ces idées. Car on est forcé de recourir à d'autres moyens, dans beaucoup d'occasions où les phrases sont distribuées d'une manière très-inégale, et où les diverses parties de la proposition, ont entre elles peu de correspondance, comme il arrive souvent, même dans les psaumes; et lors même que les phrases sont disposées et ordonnées avec le plus de régularité, il n'est pas toujours facile de les ramener aux formules qu'Azarias propose. Mais, quoique la versification des Hébreux ne repose pas sur cette unique base, nous pensons qu'on ne balancera point à croire que ces notions sont de la plus grande importance pour la distinction de la mesure de leurs vers, si l'on s'est adonné avec quelque attention et quelque soin à l'étude de leurs livres poétiques et d'une grande partie de ceux des prophètes.

Si quelqu'un regardait comme futile et sans utilité cette recherche des membres et des divisions des périodes; qu'il songe que rien n'est d'un plus grand avantage ni d'un plus grand secours pour la connaissance intime d'un écrivain, que de bien saisir, et d'avoir toujours présens à l'esprit, le caractère général et les traits particuliers de son style; qu'il sache encore, que la plupart des erreurs dans lesquelles sont tombés tous les interprètes, n'ont point eu d'autre cause que la négligence de ce point important, et que rien aujourd'hui ne promet une moisson plus abondante à ceux qui s'adonnent à la critique sacrée, que l'application soigneuse et attentive qu'ils apporteront à cette étude.

Addition du Traducteur.

M. Michaélis a placé à la suite de cette Leçon, un long article, dans lequel il développe avec beaucoup d'étendue, l'usage qu'on peut faire du *parallélisme*, pour l'intelligence et l'interprétation des livres saints. Il s'accorde avec M. Lowth sur les avantages de cette recherche, qu'il regarde non-seulement comme nécessaire pour la connaissance du génie poétique des Hébreux, mais encore comme infiniment utile, pour déterminer le sens de beaucoup de passages obscurs. Il le prouve par de nombreux exemples. Cependant, comme, d'une part, il s'attache uniquement à la simple interprétation, sans y joindre aucune observation relative à la Poésie sacrée, et que, de l'autre, il s'étend longuement sur la discussion critique du texte, nous avons pensé que la traduction de cet article nous écarterait trop du sujet principal de l'ouvrage de M. Lowth, et nous avons cru devoir l'omettre.

LEÇON VINGTIÈME.

Du caractère général de la Poésie prophétique.

SOMMAIRE. Quels sont les livres prophétiques, ou les parties de ces mêmes livres, qu'on doit regarder comme poétiques. Examen du caractère propre à cette espèce de poésie, d'après la nature et le but de la prophétie. Exemples.

Nous venons d'exposer les motifs qui nous portent à mettre les prophéties au nombre des monumens poétiques des Hébreux; ce qui doit s'entendre de la majeure partie, et non de la totalité des écrits des prophètes. Car, dans ces écrits, il se trouve quelques portions qui ne sont pas de véritables prophéties, et d'autres qui, quoiqu'étant de véritables prophéties, n'ont cependant rien de poétique. De ce nombre, retranchons donc d'abord les récits purement historiques des évènemens qui ont donné lieu aux prophéties, et dont l'exposition sert à les amener, à les éclaircir, à les expliquer. On rencontre quelques morceaux de ce genre dans Isaïe, et un plus grand nombre encore dans Jérémie. La prophétie de Jonas n'est que la narration d'un fait; elle n'offre rien de poétique, à l'exception de la prière du prophète, qui doit être rangée parmi les odes. Il faut excepter encore certaines prédictions pleines de grandeur et d'élévation, mais qui, dans leur style et la disposition de leurs périodes, ne présentent point

le caractère poétique. On en voit beaucoup de semblables dans Ezéchiel, qui devrait plus souvent être compté parmi les orateurs que parmi les poètes. Nous excluons encore de la classe des livres poétiques tout celui de Daniel, par les mêmes motifs; c'est-à-dire, parce que ce n'est qu'un simple récit en style ordinaire d'événemens déjà arrivés, ou qui doivent avoir lieu dans la suite des temps. A la vérité, Daniel fait un usage fréquent d'images paraboliques; mais il s'en sert seulement en prophète, annonçant l'avenir par des visions, et sous le voile de l'allégorie, sans y joindre aucun emploi du coloris poétique. Les Juifs lui refusent le titre de prophète; mais ils fondent leur opinion sur les raisons les plus frivoles; car ce qu'ils avancent sur les conditions du don de prophétie, sur ses divers degrés, sur les différences qui existent entre la prophétie véritable et l'inspiration de l'Esprit saint (1), n'a ni fondement, ni réalité, et n'est nullement appuyé sur l'autorité de la sainte Ecriture. Ils ajoutent que Daniel ne fut point soumis, dès sa jeunesse, aux usages et aux leçons de l'éducation prophétique, et que, dans la suite, il n'adopta point la manière de vivre ordinaire aux prophètes. Nous ne voyons point en quoi cela pourrait affaiblir l'opinion que Daniel ait été favorisé de l'inspiration divine et du don prophétique; mais nous y trouvons la cause pour laquelle peut-être son style est si différent de celui des autres prophètes, et s'éloigne si fort du caractère poétique, qu'on reconnaît presque également dans tous les autres, et qu'ils puisèrent, du moins en partie, comme nous l'avons mon-

(1) Voyez Maimon. *More Neboc.* II, 45.

tré plus haut, dans l'éducation qu'ils avaient reçue, et dans les écoles où ils avaient été élevés. (1)

On trouve encore, dans les écrits des prophètes, quelques parties, poétiques à la vérité, mais qui n'appartiennent point à l'espèce de poésie qui nous occupe en ce moment. Ce sont des poèmes parfaits d'un genre différent, tels que des odes, des élégies, dont Isaïe, Habacuc, Ezéchiel nous offrent des modèles excellens. Après toutes ces exceptions, le reste des prédictions des prophètes, dont quelques-unes se sont conservées dans les livres historiques, et dont nous avons déjà fait une mention détaillée, forme un corps qui constitue cette espèce de

(1) NOTE DE M. MICHAÉLIS. —A ces causes, il faut ajouter l'altération de la langue hébraïque qui, pendant la captivité de Babylone, perdit tout son éclat poétique. Et certes, on ne doit point s'étonner qu'au milieu de si grandes calamités, les muses hébraïques aient manqué de loisir et de génie; il est bien difficile qu'une langue qui n'est plus en usage que parmi un peuple réduit à la misère la plus affreuse, conserve sa noblesse et son élévation, et qu'elle voie naître des poètes dignes de ce nom. Que l'on compare les productions des écrivains hébreux qui ont précédé la captivité, et de ceux qui l'ont suivie, on reconnaîtra dans ces derniers une altération et une révolution aussi marquée que celle qu'a éprouvée la langue latine. Ainsi nous regardons comme dépourvue de toute vraisemblance, la supposition que les psaumes, qui respirent quelque chose de si grand et de si poétique, aient été composés postérieurement au retour de Babylone, à l'exception peut-être d'un seul, le cent trente-sixième, quoiqu'il soit de la dernière élégance. Attribuer ces poésies pleines de noblesse à Esdras, dont le style est si bas et si dénué d'agrément, c'est imiter les rêveries du P. Hardouin, qui voulait que les odes d'Horace fussent du siècle de la plus basse latinité. Quant au psaume CXXXVI, nous aimerions mieux l'attribuer à Jérémie, ou à quelqu'un de ses contemporains, qu'à un captif revenu de Babylone. Il nous semble entendre gémir dans ce psaume, la même muse qui, dans les Lamentations, a déploré d'une manière si touchante les malheurs de sa nation.

poésie à laquelle nous donnons le nom de Poésie prophétique. Nous allons tâcher d'en retracer l'idée, de manière à la distinguer des autres espèces; nous essayerons ensuite de faire connaître en particulier le style et le caractère de chaque prophète, sous le rapport poétique.

C'est par la nature et la fin du don prophétique, qu'il faut chercher à découvrir le génie propre à la poésie de ce nom. La fin immédiate de toute prédiction est l'avantage de ceux qui existent à une époque antérieure à l'événement prédit, en portant la terreur ou la consolation dans leurs ames. Pour faire naître l'un ou l'autre de ces sentimens, il faut des tableaux lugubres, ou gracieux; des descriptions étendues; des images variées, grandes, élevées. Mais l'écrivain doit faire usage de traits un peu indéterminés, et ne point s'arrêter au détail des parties et des accessoires; ses peintures doivent plutôt être vagues et générales, et ne présenter qu'en masse la nature et la grandeur des objets. En effet, la prophétie, par essence, est toujours accompagnée d'une certaine obscurité. « C'est, comme » le dit élégamment un Apôtre, une lampe qui » brille dans un lieu sombre, jusqu'à ce que le » jour éclaire, et que l'étoile du matin se » lève. (1) » Mais de plus, la prophétie a un but éloigné, et qui se rapporte à ceux qui vivront dans un temps postérieur à l'événement annoncé: c'est la preuve de l'accomplissement de l'oracle divin. Ce dernier objet semble demander une manière de s'énoncer toute différente. Rien ne semble plus propre à la remplir, qu'un style sans figures, des images ressemblantes, l'énuméra-

(1) Saint Pierre, II. épît. I, 19.

tion des accessoires, le détail des traits particuliers. Mais d'une part, une peinture trop claire arracherait entièrement à l'oracle ce voile d'obscurité qui lui est essentiel; de l'autre, un usage plus modéré de ces détails particuliers paraît suffire pour le but qu'on se propose. En effet, la désignation spéciale d'une ou deux circonstances, jointe à la ressemblance de l'ensemble qui, après l'événement, brillera d'un nouvel éclat (1), est suffisante pour y répandre la plus grande lumière, comme on pourrait le prouver par un grand nombre d'exemples. Tel est le procédé qu'emploie la Poésie prophétique : elle s'attache principalement au développement général des objets, et ne s'abaisse qu'avec précaution et retenue aux détails minutieux et au dénombrement des circonstances.

Une autre qualité de la prophétie, c'est que souvent elle a en vue plusieurs événemens, différens par leur nature et par l'époque à laquelle ils doivent avoir lieu, et qu'elle ne parvient que par degrés, pour ainsi dire, à son dernier et principal accomplissement. C'est là un nouveau motif pour lequel elle affecte les idées générales, se contentant d'exprimer ces idées par des traits généraux, qui sont propres à embrasser l'ensemble des desseins de Dieu, et à se prêter à la marche progressive des choses et des événemens, et qui peuvent se rapporter au fait le plus prochain, comme à un terme convenable, mais qui sont bien mieux disposés et bien mieux mesurés pour atteindre toute la grandeur et toute l'importance de l'événement qui doit être la fin de tous les autres.

(2) Voyez la Leçon onzième, vers la fin.

Si tel est le caractère de la prophétie ; si elle s'attache de préférence à ne rendre que les traits principaux des objets, à ne décrire et à ne developper que des sentimens généraux, il est facile de concevoir, en premier lieu, avec quel avantage elle peut emprunter l'aide et le secours de la Poésie, et combien elle trouve de convenances, pour le but qu'elle se propose, dans le style parabolique, qui, par sa nature même, ainsi que nous l'avons exposé en détail, peut fournir une grande abondance et une extrême variété d'images générales propres à parer un sujet des couleurs les plus brillantes ; et en second lieu, il est aisé de reconnaître quel doit être le caractère distinctif de la Poésie prophétique.

Cette espèce de poésie, entre toutes celles que nous offrent les livres saints, sera donc la la plus ornée, la plus éclatante, la plus fleurie. Plus riche et plus féconde en images qu'aucune autre, elle préférera celles qui, dans le style parabolique, sont, pour ainsi dire, de droit commun ; et qui, empruntées d'objets fixes et déterminés, s'appliquent à des idées générales et indéfinies, en observant une analogie constante. Entre ces images, elle fera l'usage le plus fréquent de celles que lui fourniront l'histoire et les objets physiques. Plus que nulle autre, elle abondera en métaphores, en comparaisons, en allégories, en descriptions étendues : redevable à sa nature même, d'un enthousiasme véritable et pur, elle se distinguera par la noblesse et l'éclat de ses conceptions, sources du sublime le plus élevé. De là encore le succès avec lequel elle saura peindre les passions, quoique plus constamment appliquée à les émouvoir ; car c'est là le but qu'elle se propose toujours, et la fonction principale qu'elle a à remplir.

Pour ce qui concerne l'ordre et la disposition du sujet, ainsi que la forme constitutive du poème prophétique, il est impossible d'établir aucune règle générale. Presque toujours libre et exempte d'entraves, comme il était convenable, la Poésie prophétique s'abandonne à l'impétuosité de ses sentimens, sans s'astreindre à aucune loi, sans suivre d'autre ordre que celui que lui dicte la nature du sujet, et l'inspiration de l'Esprit saint. Cependant, combien d'exemples de la plus grande beauté n'offre-t-elle pas sous ce rapport? Telles sont, parmi les prophéties d'une moindre étendue, celles de Balaam, qui, chacune en particulier, ont un plan régulier et une juste proportion dans leurs diverses parties. Elles commencent par un exorde élégant; un enchaînement convenable d'idées en forme le corps; une conclusion les complète, et y met le dernier sceau. Il en est beaucoup, dans les écrits des autres prophètes, et surtout d'Isaïe, qui méritent des éloges au même titre, et qui doivent être mises au nombre des poèmes réguliers. Nous allons choisir, parmi les prédictions de ce prophète plein d'élégance, un exemple de ce genre, qui est orné de toutes les richesses de l'élocution et de la composition poétique; non-seulement pour montrer avec quel soin la Poésie prophétique observe l'ordre et la régularité dans la disposition des parties, mais encore pour développer avec plus de clarté ce que nous avons déjà dit sur la nature et le caractère du génie prophétique. C'est même là notre but principal; car nous craignons que les observations générales que nous avons proposées sur une matière si délicate et si peu connue, n'aient conservé quelque obscurité.

Les chapitres XXXIV[e] et XXXV[e] d'Isaïe contiennent une prophétie très-remarquable; poème simple, ayant de l'unité, formant un tout parfait, et composé de deux parties déterminées par le sujet lui-même. Ce sujet, dans sa généralité, est développé avec la dernière clarté. C'est d'abord l'arrêt d'une destruction universelle et irrévocable prononcé contre les ennemis de l'Eglise de Dieu; c'est ensuite la promesse du rétablissement général et parfait de cette même Eglise, événement qui doit être la suite du premier. Le poète, dans un exorde plein de majesté, invite la nature entière à être attentive à ce qui intéresse tout l'univers :

« Nations, approchez pour entendre ;
» Et vous, peuples, soyez attentifs:
» Ecoute, ô terre, avec tout ce que tu renfermes,
» Et toi, ô univers, avec toute ta race. (*a*) »

Aussitôt il proclame le décret d'extermination porté par le Très-Haut, contre toutes les nations impies qu'il a en horreur; et il développe l'idée de cette destruction par un heureux choix d'images extrêmement brillantes, toutes du genre de celles qu'emploient les autres prophètes dans un semblable sujet, et bien propres, par leur nature, à relever l'importance, la grandeur, l'atrocité de l'événement, mais ne présentant rien de déterminé sur la manière, le lieu, le temps où il doit s'effectuer, ni sur les circonstances particulières dont il sera accompagné. Il le retrace d'abord sous l'image d'une

---

Texte de M. Lowth.

(*a*) *Accedite, gentes, ad audiendum;*
Et populi, animum advertite:
Audiat tellus, et plenitudo ejus,
Orbis, et omnis ejus propago.

défaite et du carnage qu'un vainqueur fait des ennemis :

« Leurs morts seront jetés en tas ;
» Des cadavres s'exhalera l'infection :
» Les montagnes ruisselleront de leur sang. (*a*) »

Bientôt il s'élève avec plus d'audace, et empruntant du chaos de Moïse des images consacrées par l'usage, lorsqu'il s'agit de rappeler la destruction des peuples et des empires, il nous peint l'issue de l'événement des mêmes traits que la dissolution de l'univers :

« Toute l'armée des cieux séchera de crainte ;
» Les cieux eux-mêmes se rouleront comme un livre ;
» Toute leur armée tombera,
» Comme la feuille flétrie se détache du cep,
» Et la figue desséchée de l'arbre qui l'a portée. (*b*) »

Aussitôt il passe à une autre image ; c'est un immense sacrifice, une vaste immolation de victimes qui va se célébrer ; Dieu lui-même se montre en personne ; le tableau est sous nos yeux :

« Oui, mon glaive s'est enivré au haut des cieux :
» Il va s'abaisser sur l'Idumée,
» Sur un peuple que j'ai dévoué justement à l'extermination.
» Le glaive du Seigneur s'est rassasié de sang ;
» Il s'est assouvi de graisse,
» Du sang des agneaux et des boucs,
» De la graisse qui couvre les reins des beliers :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Occisi eorum projicientur ;*
Ex cadaveribus ascendet fetor ;
Montesque eorum sanguine colliquescent.

(*b*) *Et contabescet omnis cœlorum exercitus ;*
Cœli ipsi instar schedulæ convolventur :
Et omnis eorum exercitus decidet,
Sicut cassa de vite folia,
Utque marcida ex arbore suâ ficus.

» Car le sacrifice du Seigneur s'offre à Bosra,
» Et une vaste immolation en la terre des Iduméens. (*a*) »

Les boucs, les beliers, les taureaux et les autres animaux dont il est fait mention ici et dans la suite de cette prophétie, sont tous compris dans cette classe d'objets que l'usage a consacrés pour désigner les chefs cruels, les tyrans insolens et orgueilleux des nations ennemies de Dieu. Il en est de même de Bosra et de l'Idumée, ville et contrée animées de la haine la plus forte contre le peuple de Dieu. La prophétie ne semble s'en occuper que légèrement, et comme en passant. Mais ici ces dénominations s'étendent, du sens propre et individuel qu'elles présentent, à un sens général; ou plutôt, c'est une image empruntée, comme nous l'avons dit, d'un objet fixe et déterminé, et appliquée, par analogie, à une idée générale et indéfinie; et dans cette application, les mots eux-mêmes ont une force et un effet qui leur est propre. Cependant le tableau se pare de couleurs nouvelles et plus éclatantes encore; elles sont prises de la ruine de Sodôme, fait souvent rappelé par les poètes hébreux, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Nam inebriatus est in cœlis gladius meus ;*
Eccè in Idumæam descendet,
In populum à me justæ internecioni devotum.
Gladius Jehovæ satiatus est sanguine,
Pinguefactus adipe ;
Sanguine agnorum et hircorum,
Adipe ex renibus arietum :
Siquidem Jehovæ sacrificium est Botsræ,
Et ingens mactatio in terrâ Idumæorum.

« Voici le jour des vengeances du Seigneur,
» L'année où le vengeur de Sion va punir.
» Les torrens de cette terre se changeront en bitume,
» Et sa poussière, en soufre :
» Elle sera toute réduite en bitume enflammé ;
» Jour et nuit elle brûlera sans s'éteindre ;
» A jamais la fumée s'élèvera de son sein ;
» Pendant des âges sans fin elle restera déserte;
» Pendant des siècles innombrables nul mortel ne
» la traversera. (*a*) »

Enfin le même événement est encore représenté sous l'image d'un abandon universel, d'une affreuse solitude, à laquelle ce pays est condamné par le décret du Très-Haut. Le prophète en trace une peinture plus étendue avec autant d'élégance que de majesté, à l'aide de plusieurs accessoires, tous pris cependant dans une nature générale.

La seconde partie du poème est traitée de la même manière, et nous présente une scène qui contraste admirablement avec la précédente. Les images qui y répandent non moins de variété que d'éclat, sont toutes également générales, et d'une application très-étendue, mais d'un effet connu et d'une signification claire. La plupart de celles que nous venons de voir étaient puisées dans l'histoire ; presque toutes celles-ci sont empruntées des objets physiques :

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Agitur enim dies ultionis Jehovæ,*
Annus pœnarum sumendarum Sionis vindici:
Et vertentur torrentes ejus in picem,
Pulvisque ejus in sulphur ;
Et terra ejus in ardentem picem tota redigetur:
Noctes diesque inexstincta ardebit ;
Fumus ejus in æternum ascendet,
In perpetuas ætates jacebit deserta ;
Per infinita secula nemo eam peragrabit.

» Les terres désertes et incultes seront dans la joie ;
» La solitude se réjouira et fleurira comme la rose ;
» Elle fleurira et se réjouira d'une manière merveil-
» leuse ;
» Elle fera entendre des cris et des chants de joie.
» On lui donnera la gloire du Liban,
» La beauté du Carmel et de Saron ;
» Ils verront la gloire du Seigneur,
» La majesté de notre Dieu. (*a*) »

Nous avons déjà observé plus haut (1) toute la force et toute l'étendue de cette image du Liban et du Carmel, de même que la source d'où est prise celle de la gloire et de la majesté divine, rendues visibles à tous les regards. L'image d'une terre déserte et désséchée (2), ensuite cultivée et arrosée, est si constamment et si solennellement consacrée dans le style parabolique, pour désigner une effusion extraordinaire de la grâce et des dons célestes, qu'elle ne demande aucune explication. Il en est de même des autres qui suivent, toutes d'une nature semblable et analogue, et qui achèvent, avec autant de richesse que d'agrément, le développement de l'événement annoncé.

Une lecture du poème entier en fera briller avec plus d'éclat l'ordonnance et le plan. Les remarques que nous venons de faire nous sem-

---

TEXTE DE M. LOWTH.

(*a*) *Lætabuntur deserta et inculta ;*
Et exsultabit solitudo, et florebit ut rosa ;
Eximiè florebit et exultabit ;
Etiam cum jubilatione et cantu.
Dabitur ei Libani gloria,
Decor Carmeli et Saronis ;
Hi videbunt gloriam Jehovæ,
Dei nostri majestatem.

(1) Voyez la Leçon sixième.

(2) Voyez la Leçon huitième.

blent suffisantes pour montrer quelle est la sorte d'images que recherche de préférence la Poésie prophétique ; quelles sont les couleurs et les ornemens auxquels elle se plaît ; comment, en s'occupant à embellir un sujet, elle en développe avec clarté la nature générale, en fait ressortir la grandeur et la gravité suivant la dignité de l'objet, mais ne s'arrête point aux traits particuliers, aux accessoires peu importans, aux degrés intermédiaires qui restent cachés, s'il est permis de parler ainsi, dans les replis et les sinuosités du voile général, pour ne se déployer entièrement qu'à l'accomplissement de la prophétie. Celle qui nous occupe contient un ou deux passages auxquels cette observation peut s'appliquer (1) : quant à tous les autres, il n'est point en notre pouvoir de découvrir les circonstances et la progression des faits qui y sont annoncés ; car cette prophétie nous paraît être du nombre de celles qui n'ont point encore atteint leur dernier terme, et qui sont cachées dans le secret de Dieu.

Mais afin que le lecteur puisse considérer plus facilement sous un seul et même aspect la forme générale et l'ensemble d'un poème prophétique, nous joindrons ici une de ces prédictions de Balaam que nous rappelions il n'y a qu'un instant, et que nous ne nous lassons pas de citer, parce que la Poésie n'a rien à nous offrir, en aucun genre, de plus agréable ni de plus achevé. Celle-ci abonde en images emprun-

---

(1) NOTE DE M. LOWTH. — Ch. XXXV, 4, 5, 6, 8. Il n'y a point de doute que ces passages ne se rapportent immédiatement au premier avénement du Messie, aux miracles qu'il doit opérer, à la prédication de l'Evangile, et à l'effusion de la grâce et des dons de Dieu.

tées des objets de la nature, toutes riantes et pleines d'éclat ; elle se distingue surtout par le style le plus orné, et la plus grande variété dans les figures.

« Que tes tentes sont belles, ô Israël ! Quelle est la
» beauté de tes pavillons, ô Jacob !
» Telles sont des vallées ombragées de bois ; tels, des
» jardins placés auprès des fleuves :
» Tel le lieu de délices qu'avait créé le Seigneur ; tels
» les cèdres nés au bord des eaux.
» L'onde coulera de son sein ; une source intarissa-
» sable entretiendra sa fécondité.
» Toujours vainqueur de ses ennemis, son roi ne
» cessera d'étendre son empire.
» Le Seigneur l'a conduit des rives du Nil, et sa force
» est semblable à celle du rhinocéros.
» Il dévorera ses ennemis ; il brisera leurs os ; il les
» percera de ses flèches.
» Dans son sommeil, il sera pareil au lion ; et nul
» mortel n'osera le réveiller.
» Celui qui le bénira sera béni ; celui qui le maudira
» sera maudit. (*a*) »

TEXTE DE LA VULGATE.

(*a*) *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!*

Ut valles nemorosæ, ut horti juxta fluvios irrigui, ut tabernacula quæ fixit Dominus, quasi cedri prope aquas.

Fluet aqua de situlâ ejus, et semen illius erit in aquas multas. Tolletur propter Agag, rex ejus, et auferetur regnum illius.

Deus eduxit illum de Ægypto, cujus fortitudo similis est rhinocerotis. Devorabunt gentes hostes illius, ossaque eorum confringent, et perforabunt sagittis.

Accubans dormivit ut leo, et quasi leæna, quam suscitare nullus audebit. Qui benedixerit tibi, erit et ipse benedictus : quilmaledixerit, in maledictione reputabitur.

Num. XXIV, 5-9.

VERS DE M. LOWTH.

Tuis, Jacobe, quantus est castris decor!
Tuisque signis Israël!
Ut rigua vallis fertilem pandens sinum;
Horti ut scatentes rivulis;

Sacris Edenæ costi ut in silvis virent,
Cedrique propter flumina.
Illi uda multo rore stillant germina,
Fœtusque alunt juges aquæ.
Sancti usquè fines promovebit imperî
Rex usquè victor hostium.
Illum subacto duxit ab Nilo Deus.
Novis superbum viribus;
Qualis remotis liber in jugis oryx
Fert celsa cœlo cornua.
Vorabit hostes; ossa franget; irritas
Lacerabit hastas dentibus.
Ut leo, recumbit; ut leæna, decubat;
Quis audeat lacessere?
Quæ quisque tibi precabitur, ferat bona!
Mala quæ precabitur, luat!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Mètres des Hébreux.

SECONDE PARTIE.

Du Style parabolique.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



